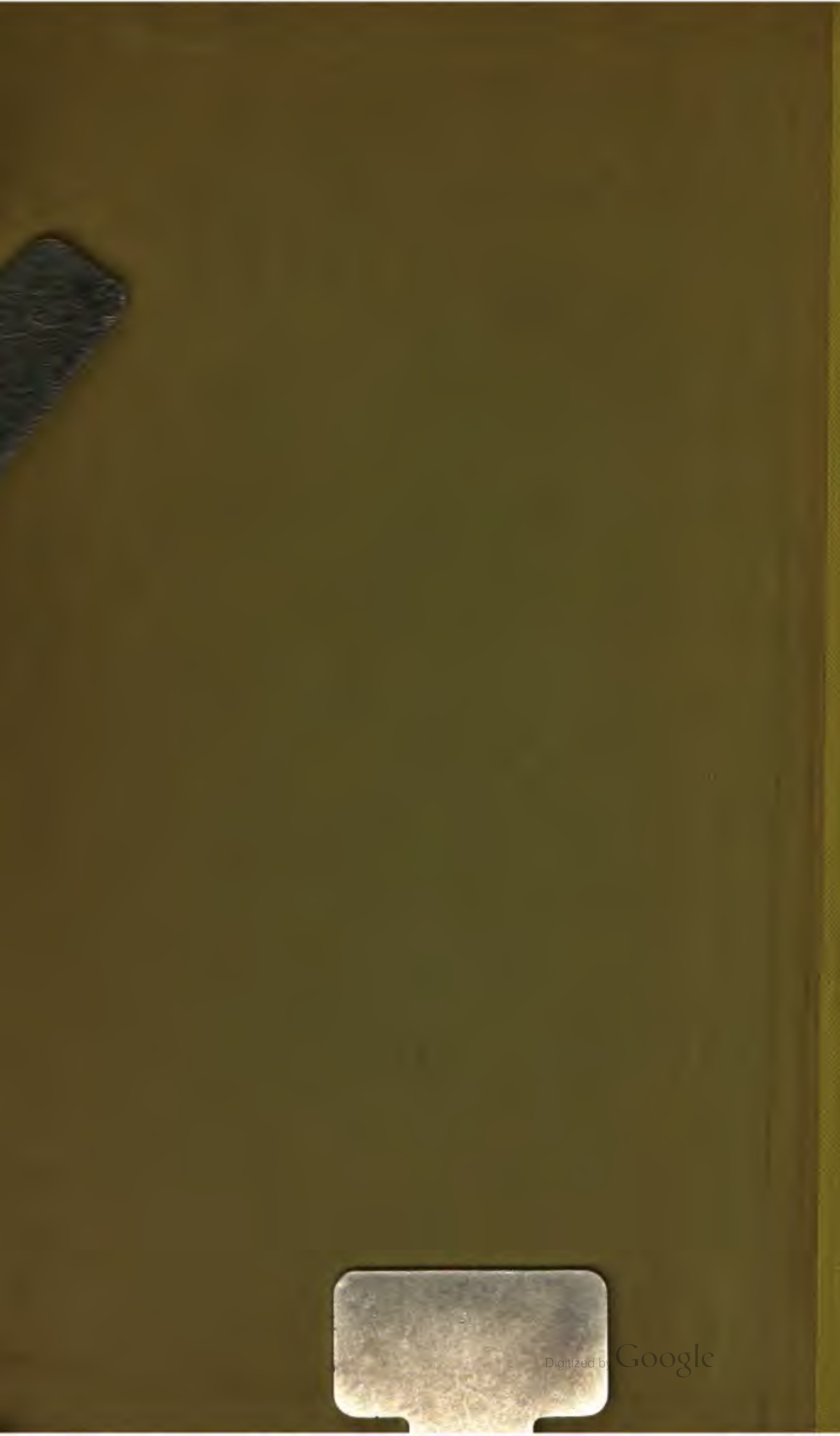




ÉTUDES

OU

DISCOURS HISTORIQUES.

II.

V. 2

IMPRIMERIE ET FONDERIE DE FAIN, RUE RACINE, N°. 4.

ÉTUDES

OU

DISCOURS HISTORIQUES

SUR LA CHUTE

DE L'EMPIRE ROMAIN,

LA NAISSANCE ET LES PROGRÈS DU CHRISTIANISME
ET L'INVASION DES BARBARES;

SUIVIS

D'UNE ANALYSE RAISONNÉE DE L'HISTOIRE DE FRANCE.

PAR M. LE VICOMTE

DE CHATEAUBRIAND, François

Nouvelle Édition.

TOME SECOND.

A PARIS,
CHEZ LEFÈVRE, LIBRAIRE,
RUE DE L'ÉPERON, N°. 6.
BAZOUGE PIGOREAU, RUE DES BEAUX-ARTS, N°. 14

M. D. CCC. XXXIII.

ÉTUDES
OU
DISCOURS HISTORIQUES.

ÉTUDE SECONDE
OU
SECOND DISCOURS
SUR LA CHUTE
DE L'EMPIRE ROMAIN,
LA NAISSANCE
ET LES PROGRÈS DU CHRISTIANISME,
ET L'INVASION DES BARBARES.

PREMIÈRE PARTIE.

DE CONSTANTIN A VALENTINIEN ET VALENS.

Constantin, emp. Marcellin, Eusèbe, Melchiade, Silvestre, Marc, Jules Ier., papes. De 307 à 337.

En entrant dans cette seconde étude, vous rentrez avec moi dans l'unité du sujet. Je ne me trouve plus obligé de séparer les trois faits des nations païennes, chrétiennes et

barbares : ces dernières, ou fixées dans le monde romain, ou préparant au dehors la décisive invasion, se sont déjà inclinées aux mœurs et à la nouvelle religion de l'empire.

D'un autre côté, le christianisme s'assied sur la pourpre ; ses affaires ne sont plus celles d'une secte en dehors des masses populaires ; son histoire est maintenant l'histoire de l'état. Bien que la majorité des populations soumises à la domination de Rome, est et demeure encore longtemps païenne, le pouvoir et la loi deviennent chrétiens.

Des intérêts nouveaux, des personnages d'une nature jusqu'alors inconnue, se révèlent. Depuis le règne de Néron jusqu'à celui de Constantin, les dissentimens religieux n'avoient guère été, parmi les fidèles, que des démêlés domestiques méprisés ou contenus par l'autorité ; mais aussitôt que le fils de sainte Hélène eut levé l'étendard de la croix, les schismes se changèrent en querelles publiques : quand les persécutions du paganisme finirent, celles des hérésies commencèrent. Apeine Constantin avoit-il pris les rênes du gouvernement, qu'Arius divisa l'Église.

Avec Arius parurent ces grands évêques nourris aux écoles d'Antioche, d'Alexandrie et d'Athènes, les Alexandre, les Athanase, les Gré-

goire, les Basile, les Chrysostome, lesquels renouvelant la philosophie, l'éloquence et les lettres, poussèrent l'esprit humain hors des vieilles règles, le firent sortir des routines où il avoit si long-temps marché sous la domination des anciens génies et d'une religion tombée. Les pères de l'Église latine, saint Paulin, saint Hilaire, saint Jérôme, saint Ambroise, saint Augustin, conduisirent l'Occident à la même rénovation.

Les discours et les actions de ces prêtres attiroient l'attention principale du gouvernement; les généraux et les ministres furent relégués dans une classe secondaire d'intérêt et de renommée. Les conciles prirent la place des conseils, ou plutôt furent les véritables conseils du souverain qui se passionna pour des vérités ou des erreurs que souvent il ne comprenoit pas. Le monde païen essayoit de lutter avec ses fables surannées et les systèmes discrédités de ses sages, contre un siècle qui l'entraînoit.

Le christianisme avoit eu à supporter les persécutions du paganisme : les rôles changent; le christianisme va proscrire à son tour le paganisme. Mais étudiez la différence des principes et des hommes.

Les païens, comme les chrétiens, ne tinrent point obstinément à leur culte, ne coururent

point au martyre; pourquoi? parce que le polythéisme étoit à la fois l'idée fausse et l'idée décrépite, succombant sous l'idée vraie et rajeunie de l'unité d'un Dieu. L'ancienne société ne trouva donc pas pour se défendre l'énergie que la société nouvelle eut pour attaquer.

Jusqu'alors les mouvements du monde civilisé avoient été produits par les impulsions d'un culte corporel, les réclamations de la liberté, les usurpations du pouvoir, enfin par les passions politiques ou guerrières : un autre ordre de faits commence; on s'arme pour les vérités ou les erreurs du pur esprit. Ces subtilités métaphysiques, obscures, qui le seront toujours, qui firent couler tant de sang, n'en sont pas moins la preuve d'un immense progrès de l'espèce humaine. Plus l'homme s'éloigne de l'homme matériel pour se concentrer dans l'homme intelligent, plus il se rapproche du but de son existence; s'il ne perdoit pas quelquefois le courage physique et la vertu morale, en développant sa nature divine, il atteindroit avec moins de lenteur le perfectionnement auquel il est appelé.

Avec Constantin se forme l'*Église* proprement dite. Alors prit naissance cette monarchie religieuse qui, tendant à se resserrer sous un seul chef, eut ses lois particulières et générales, ses conciles œcuméniques et provinciaux, sa hiérar-

chie, ses dignités, ses deux grandes divisions du clergé régulier et séculier, ses propriétés régies en vertu d'un droit différent du droit commun, tandis que, honorés des princes et chéris des peuples, les évêques, élevés aux plus hauts emplois politiques, remplaçoient encore les magistrats inférieurs dans les fonctions municipales et administratives, s'emparoient par les sacrements des principaux actes de la vie civile, et devenoient les législateurs et les conducteurs des nations.

Remarquez deux choses peu observées, qui vous expliqueront la manière dont le Christianisme parvint à dominer la société tout entière, peuples et rois.

L'*Église* se constitua en Monarchie (élective et représentative), et la *communauté chrétienne* en République : tout étoit obéissance et distinction de rangs dans l'une, bien que le chef suprême fût presque toujours choisi dans les rangs populaires; tout étoit liberté et égalité dans l'autre. De là cette double influence du clergé qui, d'un côté, convenoit aux grands par ses doctrines de pouvoir et de subordination, et de l'autre satisfaisoit les petits par ses principes d'indépendance et de nivellement évangélique; de là aussi ce langage contradictoire, sans cesser d'être sincère : le prêtre étoit auprès des souverains le Tribun de la Répu-

blique chrétienne, leur rappelant les droits égaux des enfants d'Adam, et la préférence que le Rédempteur de tous accorde aux pauvres et aux infortunés sur les riches et les heureux; et ce même prêtre étoit auprès du peuple le Mandataire de la Monarchie de l'Église, prêchant la soumission et ordonnant de rendre à César ce qui appartient à César.

Jamais la société religieuse ne s'altère que la société politique ne change: je vous ai déjà dit comment l'élection de l'empereur passa des camps au palais. Les révolutions se concentrèrent au foyer impérial; les guerres civiles n'arrivèrent plus que rarement par les insurrections et les ambitions militaires; elles sortirent des divisions de la famille régnante, comme il advient dans les empires despotiques de l'Orient.

Sous Constantin on voit paroître avec l'établissement de l'Église, cette espèce d'aristocratie à la façon moderne, qui ne remplaça jamais dans l'empire le Patriciat auquel Rome dut sa première liberté. Constantin multiplia, s'il n'inventa pas, les titres de nobilissime, de clarissime, d'illustre, de duc, de comte (dans le sens honorifique de ces deux derniers mots). Ces titres, avec ceux de *baron* et de *marquis*, d'origine purement barbare, ont passé à la noblesse de nos temps. Ainsi, à l'époque dont nous

discourons, une transfusion d'éléments se prépare : au premier autel de Constantinople, autel qui fut chrétien, se rattache un des premiers anneaux de la chaîne de la nouvelle société. Si les créations politiques de Constantin ne furent point l'effet immédiat du christianisme, elles en furent l'effet médiat. Tout tend à se mettre de niveau dans la cité : avancer sur un point et rester en arrière sur un autre, ne se peut : les idées d'une société sont analogiques, ou la société se dissout.

Les institutions de la vieille patrie mouroient donc avec le vieux culte. Le paganisme, depuis la disparition de l'âge religieux et de l'âge héroïque, s'étoit rarement mêlé à la politique; il sanctifioit quelques actes de la vie du citoyen ; il protégeoit les tombeaux ; il présidoit à la dénonciation du serment ; il consultoit le ciel touchant le succès d'une entreprise ; il honoroit l'empereur vivant, lui offroit des libations, lui immoloit des victimes et couronnoit ses statues; il l'admettoit après sa mort au rang des dieux : là se bornoit à peu près l'action du paganisme. Les devins, astrologues et magiciens, venus d'Orient, ajoutèrent quelques fourberies aux mensonges des oracles réguliers.

Mais avec le ministre chrétien s'introduisit la

sorte de puissance nationale que les bracmanes de l'Inde, les mages de la Perse, les druides des Gaules, les prêtres chaldéens, juifs, égyptiens, tous serviteurs d'une religion plus ou moins allégorique et mystique, avoient jadis exercée. Le sanctuaire réagit sur les idées du pouvoir en raison du plus ou moins d'immatérialité du dieu, et de son plus grand rapprochement de la vérité religieuse. L'idolâtrie auroit mal servi et n'auroit jamais enfanté l'espèce d'aristocratie qu'impatronisa Constantin; aussi, lorsque Julien essaya de revenir au polythéisme, il dédaigna les titres et le régime nouveau de la cour. Il n'y eut après le règne de ce prince, que l'aristocratie de fraîche invention qui se pût soutenir, parce que l'ordre ecclésiastique dont elle dérivoit, s'établit: ce qui retraçoit l'ancienne aristocratie disparut; les souvenirs ne surmontent point les mœurs; en voici la preuve.

Constantin avoit formé, dans son autre Rome, un Patriciat à l'instar du corps fameux qu'immortalisèrent tant de grands citoyens. Cette noblesse ressuscitée acquit si peu de considération qu'on rougissoit presque d'en faire partie. On proposa vainement de soutenir sa pauvreté par des pensions [1], de masquer par un langage,

[1] ... Nec à stultitiâ ullâ re honor iste videretur.... Ac

par des habits, des us et coutumes d'autrefois, une naissance d'hier : les priviléges ne sont pas des ancêtres; l'homme ne se peut ôter les jours qu'il a, ni se donner ceux qu'il n'a pas. Les sénateurs de Constantin demeurèrent écrasés sous le nom antique et éclatant de *Patres conscripti*, dont on outrageoit leur récente obscurité.

En embrassant le christianisme et fondant l'Église, en fixant les Barbares dans l'empire, en établissant une noblesse titrée et hiérarchique, Constantin a véritablement engendré ce moyen-âge [1] dont on place la naissance, je l'ai déjà dit, cinq siècles trop tard.

Ce prince ne monta point au Capitole après sa victoire sur Maxence, et sembla répudier avec les dieux la gloire de la ville éternelle. Il publia un édit favorable aux chrétiens, et plus tard un second édit pour les confesseurs et martyrs. Il accorda des immunités et des revenus aux

tunc quidem et latifundiorum et pecuniarum auctoramento illecti, munera hæc escam quamdam esse putabant, quâ ad illic figendum domicilium attrahebantur. (Themistii orat. III, p. 48. Parisiis, 1634.)

[1] Il faut entendre cette expression dans le sens général : le moyen-âge proprement dit n'a guère commencé qu'à Robert, fils de Hugues-Capet, et il a fini à Louis XI.

églises, et des priviléges aux prêtres; il ne fit point aux papes la donation inventée au VIII[e]. siècle par Isidore, mais il leur céda le palais de Latran, palais de l'impératrice Fausta, et il y bâtit l'édifice connu sous le nom de Basilique de Constantin [1].

[1] On croit que Constantin fit encore bâtir à Rome six autres églises : Saint-Pierre au Vatican, Saint-Paul hors des murs, Sainte-Croix-de-Jérusalem, Sainte-Agnès, Saint-Laurent hors des murs, Saint-Marcelin et Saint-Pierre, martyrs. Des domaines en Italie, en Afrique, et dans la Grèce, formoient à l'église de Latran un revenu de 13,934 sous d'or. D'autres églises, à Ostie, à Albe, à Capoue, à Naples, possédoient un revenu de 17,717 sous d'or. Ces églises avoient encore une redevance en aromates dans l'Égypte et l'Orient. L'église de Saint-Pierre étoit propriétaire de maisons et de terres à Antioche, à Tharse, à Tyr, à Alexandrie, et à Cyr dans la province de l'Euphrate. Ces terres fournissoient du nard, du baume, du storax, de la cannelle et du safran, pour les lampes et les encensoirs. Toutes ces dotations se composoient des immeubles confisqués sur des martyrs, et dont il ne se trouvoit point d'héritiers, du revenu des temples détruits et des jeux abolis. Anasthase, le bibliothécaire, des compilations duquel nous tirons ces détails, donne un catalogue des vases d'or et d'argent employés au service de ces églises, le voici :

Hic fecit in urbe Româ ecclesiam in prædio qui cognominabatur Equitius. Patenam argenteam pensantem libras viginti, ex dono Aug. Constantini. Donavit autem scyphos argenteos duos, qui pensaverunt singuli libras

Le supplice de la croix fut prohibé [1]; la vacation du dimanche [2] et peut-être la sanctification du samedi ou du vendredi [3] devinrent coutumières. L'idolâtrie fut condamnée et toutefois la liberté du culte laissée aux idolâtres; nonobstant quoi divers temples furent dépouillés et quelques-uns démolis [4]. Hélène renversa à Jérusalem le simulacre de Vénus, découvrit le Saint-Sépulcre et la vraie croix, bâtit l'église de la Résurrection, celle de l'Ascension sur le mont des Olives, celle de la Crèche à Bethléem. Eutropia, mère de l'impératrice Fausta, remplaça, par un oratoire chrétien, au chêne de Mambré, un au-

denas; calicem aureum pensantem libras duas; calices ministeriales quinque pensantes singuli libras binas; amas argenteas binas pensantes singulæ libras denas; patenam argenteam; chrismalem auro clusam pensantem libras quinque; phara coronata decem pensantes singuli libras octonas; phara ærea vigenti pensantes singula libras denas; canthara cerostrota duodecim ærea pensantia libras tricenas. (Anast. bibliothec., de vitis pontificum roman., p. 13.)

[1] Aurel. Vict., p. 526.

[2] Cod. Just., lib. III, de fer.

[3] Euseb., vit. Const., lib. IV, cap. 18; Sozom., lib. I, cap. 18.

[4] En particulier, les temples d'Aphaque sur le mont Liban, d'Héliopolis en Phénicie, et les temples d'Esculape et d'Apollon en Silicie.

tel profane. Constantine, Maïume, échelle ou port de Gaza, d'autres villes ou d'autres villages embrassèrent la religion du Christ [1]. Ne semble-t-on pas entrer dans le monde moderne, en reconnoissant les lieux et les noms familiers à nos yeux et à notre mémoire?

Des lois de Constantin rendent la liberté à ceux qui étaient retenus contre leur droit en esclavage [2], permettent l'affranchissement dans les églises devant le peuple, sur la simple attestation d'un évêque [3] : les clercs mêmes avaient le pouvoir de donner la liberté à leurs esclaves, par testament ou par concession verbale, ce qui, sans les désordres des temps, aurait affranchi tout d'un coup une nombreuse partie de l'espèce humaine. D'autres lois défendent les concubines aux personnes mariées [4], ordonnent la salubrité des prisons, interdisent les cachots [5], exceptent de la confiscation ce qui a été donné aux femmes et aux

[1] Socrat., lib. I, cap. 17; Sozom., lib. II, cap. I, 4; Euseb., vit. Const., lib. IV, cap. 37.

[2] Cod. Theod., t. 1, p. 447.

[3] Cod. Just., t. 13, lib. I; Cod. Theod., t. 1, p. 354; Sozom., lib. I, cap. 9.

[4] Cod. Just., t. 26, p. 464.

[5] Cod. Theod., t. 3, p. 33.

enfants avant le délit des maris et des pères, proscrivent des choses infâmes et les combats de gladiateurs [1]. Ces divers règlements n'eurent pas d'abord leur plein effet, mais ils signalent les premiers moments de l'établissement légal du christianisme, par la condamnation de l'idolâtrie, de l'esclavage, de la prostitution et du meurtre.

Constantin eut à s'occuper des hérésies : dans l'Occident, celle des Donatistes fut anathématisée à Arles ; dans l'Orient, la doctrine d'Arius exigea la convocation du premier concile œcuménique. La question théologique intéresse peu aujourd'hui [2], mais le concile de Nicée est resté un événement considérable dans l'histoire de l'espèce humaine. On eut alors la première idée, et l'on vit le premier exemple d'une société existant en divers climats, parmi les lois locales et privées, et néanmoins indépendante des princes et des sociétés sous lesquels et dans lesquelles elle étoit placée ; peuple formant partie des autres peuples, et cependant isolé d'eux, mandant ses députés de tous les coins de l'univers à traiter des affaires qui ne

[1] Cod. Theod., t. 5, p. 397; Euseb., vit. Const., lib. 4, cap. 25; Socrat., lib. I, cap. 18.

[2] J'y reviendrai dans le tableau des hérésies.

concernoient que sa vie morale et ses relations avec Dieu. Que de droits tacitement reconnus par ce bris des scellés du pouvoir sur la volonté et sur la pensée !

Pour la première fois encore depuis les jours de Moïse, émancipateur de l'homme au milieu des nations esclaves de l'ignorance et de la force, se renouvela la manifestation divine du Sinaï ; comme autour du camp des Hébreux, les idoles étoient debout autour du concile de Nicée, lorsque les interprètes de la Nouvelle Loi proclamèrent la suprême vérité du monde : l'Existence et l'Unité de Dieu. Les fables des prêtres qui avoient caché le principe vivant, les mystères dans lesquels les philosophes l'avoient enveloppé, s'évanouirent : le voile du sanctuaire fut déchiré avec la croix du Christ ; l'homme vit Dieu face à face. Alors fut composé ce symbole que les chrétiens répètent après quinze siècles, sur toute la surface du globe ; symbole qui expliquoit celui dont les apôtres et leurs disciples se servoient comme de mot d'ordre pour se reconnoître : en les comparant, on remarque les progrès du temps et l'introduction de la haute métaphysique religieuse dans la simplicité de la foi.

« Nous croyons en un seul Dieu, père tout-» puissant, Créateur de toutes choses visibles et

» invisibles, et en un seul Seigneur Jésus-Christ, » fils unique de Dieu, engendré du père, c'est-à-» dire, de la substance du père, Dieu de Dieu, » lumière de lumière, vrai Dieu de vrai Dieu, » engendré et non fait consubstantiel au père, » par qui toutes choses ont été faites au ciel et » sur la terre..... Nous croyons au Saint-» Esprit[1]. »

Le concile de Nicée a fait ces choses immenses : il a proclamé l'unité de Dieu et fixé ce qu'il y avoit de probable dans la doctrine de Platon. Constantin, dans une harangue aux pères du concile, déclare et approuve ce que ce philosophe admet : un premier Dieu suprême source d'un second ; deux Essences égales en perfections, mais l'une, tirant son existence de l'autre, et la seconde exécutant les ordres de la première. Les deux Essences n'en font qu'une ; l'une est la Raison de l'autre, et cette Raison étant Dieu est aussi fils de Dieu[2].

Et quels étoient les membres de cette Convention universelle réunie pour reconnoître le monarque éternel et son éternelle cité ? Des héros du martyre, de doctes génies, ou des hommes encore plus savants par l'ignorance

[1] Fleury, Hist. eccl., liv. II, p. 122.
[2] Const. Mag. in Orat. sanctor. cæt., cap. 9.

du cœur et la simplicité de la vertu. Spyridion, évêque de Trimithonte, gardoit les moutons et avoit le don de miracles [1]; Jacques, évêque de Nisibe, vivoit sur les hautes montagnes, passoit l'hiver dans une caverne, se nourrissoit de fruits sauvages, portoit une tunique de poil de chèvre, et prédisoit l'avenir [2]. Parmi ces trois cent dix-huit évêques, accompagnés des prêtres, des diacres et des acolytes, on remarquoit des vétérans mutilés à la dernière persécution : Paphnuce, de la haute Thébaïde et disciple de saint Antoine, avoit l'œil droit crevé et le jarret gauche coupé [3]; Paul de Néocésarée, les deux mains brûlées [4]; Léonce de Césarée,

[1] Hic pastor ovium etiam in episcopatu positus permansit. Quâdam verò nocte cùm ad caulas fures venissent, et manus improbas quò aditum educendis ovibus facerent extendissent, invisibilibus quibusdam vinculis restricti, usque ad lucem velut traditi tortoribus permanserunt. (Ruff., lib. I, cap. 5.)

[2] Jacobus enim episcopus Antiochiæ Mygdoniæ, quam Syri vulgò et Assyri Nisibim apellant, plurima fecit miracula. (Theodor., lib. I, cap. 3, p. 24.)

[3] Paphnutius, homo Dei, episcopus ex Egypti partibus confessor, ex illis quos Maximianus dexteris oculis efossis et sinistro poplite succiso, per metalla damnaverat. (Ruff., lib. I, cap. 4.)

[4] Paulus verò, episcopus Neocæsaræ, ambabus manibus

Thomas de Cyzique, Marin de Troade, Eutychus de Smyrne, s'efforçoient de cacher leurs blessures, sans en réclamer la gloire. Tous ces soldats d'une immense et même armée ne s'étoient jamais vus; ils avoient combattu sans se connoître, sous tous les points du ciel, dans l'action générale, pour la même foi.

Entre les hérésiarques se distinguoient Eusèbe de Nicomédie, Théognis de Nicée, Maris de Calcédoine, et Arius lui-même appelé à rendre compte de sa doctrine devant Athanase qui n'étoit alors qu'un simple diacre attaché à Alexandre, évêque d'Alexandrie.

Des philosophes païens étoient accourus à ce grand assaut de l'intelligence. Vous venez de voir que Constantin même, dans une harangue, s'expliqua sur la doctrine de Platon. Un vieillard laïque, ignorant et confesseur, attaqua l'un de ces philosophes fastueux, et lui dit tout le christianisme en peu de mots : « Philosophe, au » nom de Jésus-Christ, écoute : Il n'y a qu'un » Dieu qui a tout fait par son Verbe, tout » affermi par son esprit. Ce Verbe est le fils de » Dieu; il a pris pitié de notre vie grossière, il a » voulu naître d'une femme, visiter les hommes

fuerat debilitatus candente ferro eis admoto. (Theodor., lib. I, cap. 7, p. 25.)

» et mourir pour eux. Il reviendra nous juger » selon nos œuvres[1]. »

Constantin ouvrit en personne le concile le 19 juin, l'an 325. Il étoit vêtu d'une pourpre ornée de pierreries : il parut sans gardes et seulement accompagné de quelques chrétiens. Il ne s'assit sur un petit trône d'or au fond de la salle, qu'après avoir ordonné aux Pères, qui s'étoient levés à son entrée, de reprendre leurs siéges. Il prononça une harangue en latin, sa langue naturelle et celle de l'empire; on l'expliquoit en grec. Le concile condamna la doctrine d'Arius malgré une vive opposition, promulgua vingt canons de discipline, et termina sa séance le vingt-cinquième d'août de cette même année 325.

Transportez-vous en pensée dans l'ancien monde pour vous faire une idée de ce qu'il dut

[1] Dialectici quibusdam sermonum prolusionibus... sese exercebant..... Laicus quidam, ex confessorum numero, recto ac simplici præditus sensu, cum dialecticis congreditur, hisque illos verbis compellavit. — Christus et apostoli non artem nobis dialecticam, nec inanem versutiam tradiderunt, sed apertam ac simplicem sententiam, quæ fide bonisque actibus custoditur. Quæ cum dixisset omnes, qui aderant, admiratione perculsi, ei assenserunt. (Socrat., hist. eccles., lib. I, cap. 8, pag. 19.)

éprouver, lorsqu'au milieu des hymnes obscènes, enfantines ou absurdes à Vénus, à Bacchus, à Mercure, à Cybèle, il entendit des voix graves chantant au pied d'un autel nouveau : « O Dieu! nous te louons! ô Seigneur, nous te » confessons! ô père éternel, toute la terre te » révère! » La prière latine composée pour les soldats n'étoit pas moins explicite que l'hymne de saint Ambroise et de saint Augustin [1].

L'esprit humain se dégagea de ses langes : la haute civilisation, la civilisation intellectuelle sortie du concile de Nicée, n'est plus retombée au-dessous de ce point de lumière. Le simple catéchisme de nos enfants renferme une philosophie plus savante et plus sublime que celle de Platon. L'unité d'un Dieu est devenue une croyance populaire : de cette seule vérité reconnue date une révolution radicale dans la lé-

[1] Te solum agnoscimus Deum, te regem profitemur; te adjutorem invocamus. Tui muneris est quòd victorias retulimus, quòd hostes superavimus : tibi ob præterita jàm bona gratias agimus et futura à te speramus. Tibi omnes supplicamus, utque imperatorem nostrum Constantinum, unà cum piissimis ejus liberis incolumen et victorem diutissimè nobis serves, rogamus.

Hoc die solis à militaribus numeris fieri, et hæc verba interprecandum ab iis proferri præcepit. (Euseb. Pamph., de vit. Const., lib. IV, p. 443.)

gislation européenne, long-temps faussée par le polythéisme qui posoit un mensonge pour fondement de l'édifice social.

Cependant (telle est la difficulté de se tenir dans les régions de la pure intelligence!) tandis que le polythéisme et la religion corporelle tendoient à sortir des nations, ils y rentroient par une double voie : les philosophes, pour se rendre accessibles au vulgaire, inventoient les *génies*; et les chrétiens, pour envelopper dans des signes sensibles la haute spiritualité, honoroient les *saints* et les *reliques*.

On a conservé le catalogue des prélats qui portèrent les décrets du concile aux diverses Églises[1]. Les Germains et les Goths connoissoient la Foi; Frumence l'avoit semée en Éthiopie, une femme esclave l'avoit donnée aux Ibériens, et des marchands de l'Osroëme à la Perse. Tiridate, roi d'Arménie, professa le christianisme avant les empereurs romains.

Au surplus Constantin se mêla trop des que-

[1] Hosius episcopus Cordulæ sanctis Dei ecclesiis quæ Romæ sunt et in Italiâ et Hispaniâ totâ, et in reliquis ulteriùs nationibus usque ad Oceanum commorantibus, per eos qui cum ipso erant, romanos presbyteros Vitonem et Vincentium. (Gelazii Cyziceni, act. concil. Nicæn., lib. III, p. 807, in concil. gener. eccl. cath., tom. 1, Romæ, 1608.)

relles religieuses où l'entraînèrent quelques femmes de sa famille, et les obsessions des évêques des deux partis. Après avoir exilé Arius, il le rappela et bannit Athanase qui remplaça Alexandre sur le siége d'Alexandrie. Arius expira tout à coup à Constantinople en rendant ses entrailles, lorsqu'Eusèbe de Nicomédie s'efforçoit de le ramener triomphant [1]. Le vieil évêque, Alexandre, avoit demandé à Dieu sa propre mort ou celle de l'hérésiarque, selon qu'il étoit plus utile à la manifestation de la vérité [2].

Constantin défit successivement les Sarmates et les Goths, et reçut des députations des Blemmyes, des Indiens, des Éthiopiens et des Perses. Il se déclara l'auxiliaire des Sarmates dans une

[1] Eusebianis satellitum instar eum stipantibus per mediam civitatem magnificè incedebat. (Socrat., hist. eccles., lib. I, cap. 38, p. 63.)

[2] Cum orasset Alexander ac rogasset Dominum, ut aut ipsum auferret..... Votum sancti impletum est... nam Arius... crepuit. (Epiphan., episcop. Constantiæ, opus contra octoginta hæresis, lib. II, p. 321, Parisiis, 1564.)

Petitio Alexandri erat hujusmodi : ut si quidem recta esset Arii sententia ipse diem disceptioni præstitutum nusquàm videret, sin vera esset fides quàm ipse profiteretur ut Arius impietatis pœnas lueret. (Socrat., lib. I, cap. 37, p. 61.)

guerre que ceux-ci eurent à soutenir contre les Goths, puis il contracta une nouvelle alliance avec les derniers qui s'engagèrent à lui fournir quarante mille soldats appelés *fœderati*, alliés [1]. Les Sarmates avaient armé leurs esclaves; chassés par ces mêmes esclaves, ils sollicitèrent et obtinrent des terres dans l'empire [2].

Sapor II, alors assis sur le trône de la Perse, portoit un nom fatal aux empereurs romains. Son père, Hormisdas II, laissa en mourant sa femme enceinte. Les Mages déclarèrent qu'elle accoucheroit d'un fils; ils mirent la thiare sur le ventre de cette reine, et l'embryon roi, Sapor, fut couronné dans les entrailles de sa mère [3]. Ce fut à ce prince que Constantin écrivit une lettre en faveur des chrétiens, lui rappe-

[1] Nam et dum famosissimam et Romæ æmulam in suo nomine conderet civitatem, Gothorum interfuit operatio, qui fœdere inito cum imperatore, XL suorum millia illi in solatia contrà gentes varias obtulêre; quorum et numerus, et millia usque ad præsens in republicâ nominantur, id est fœderati. (Amm., p. 476. Aur. V., p. 527. Jorn., de reb. get., p. 640, c. 221.)

[2] Eus., vit. Const., p. 529; Amm., p. 476; Jorn., p. 641.

[3] Qui cum responderent masculam prolem parituram, nihil ultra morati sunt, sed cidari utero impositâ, embryum regem pronuntiarunt. (Agathiæ scholast., lib. IV, p. 135, Paris, 1670.)

lant la catastrophe de Valérien puni pour les avoir persécutés. Sapor se put souvenir de cette lettre lorsque Julien marcha contre lui. Le monarque des Perses avoit un frère aîné exilé, Hormisdas, que vous retrouverez à Rome.

Constantin, heureux comme monarque, n'échappa pas au malheur comme homme. Les calamités qui désolèrent la famille du premier Auguste païen, semblèrent se reproduire dans la famille du premier Auguste chrétien.

De Minervine, sa première femme, Constantin avoit eu Crispus, prince de valeur et de beauté, élevé par Lactance. Soit que le fils de Minervine inspirât une passion à Fausta, sa marâtre; soit que Fausta fût jalouse pour ses propres enfants des grandes qualités de Crispus, elle l'accusa auprès de son mari[1], et renouvela la tragique aventure de Phèdre. Constantin fit mourir son fils, ainsi que le jeune Licinius, son neveu, âgé de onze ans : Crispus eut la tête tranchée à Pôle, en Istrie[2]. Bientôt instruit par sa mère, Hélène, de l'innocence de Crispus, et des mœurs

[1] Crispum filium Cæsaris ornatum titulo quòd in suspicionem venisset quasi cum Fausta novercâ consuesceret, nullâ ratione juris naturalis habitâ sustulit. (Zozim., hist., lib. II, p. 31, Basileæ.)

[2] Hier. Chr. Eutr., p. 588; Amm., lib. XIV, p. 29.

dépravées de Fausta, Constantin ordonna la mort de cette femme qui fut étouffée dans un bain chaud [1]. Les chrétiens et les gentils jugèrent diversement ces actions : Saint Chrysostome en conclut qu'il ne faut ni désirer la puissance, ni chercher d'autre félicité que celle de la vertu et du ciel [2]; le philosophe Sopâtre, consulté par Constantin, selon Zosime, déclara que la religion des Grecs n'avoit point d'expiation pour de pareils crimes [3]. Cependant l'idolâtrie avoit trouvé des dieux indulgents pour Néron et Tibère.

Est-il vrai que Constantin se repentit, qu'il passa quarante jours dans les larmes, qu'il éleva

[1] Nam cum balneum accendi supra modum jussisset eique Faustam inclusisset, mortuam inde extraxit. (Zozim., hist., lib. II, p. 31, Basileæ.)

[2] Αὐτὸς δὲ ὁ νῦν κρατων οὐχὶ ἐξ οὗ τὸ διαδημα περιεθετο ἐν πονοις.... Ἀλλὰ οὐχ' ἡ βασιλεια τοιαυτη τῶν οὐρανων.

Alter verò qui nunc rerum potitur, nonne ex quo diadema gestat perpetuò versatur in laboribus molestiis calamitatibus?.... At non hujusmodi cœlorum regnum. (S. J. Chrysostom. ad Phelip., homel. 15, p. 319, t. 11.)

[3] Ad flamines accedens, admissorum lustrationes poscebat : illis respondentibus non esse traditum lustrationis modum qui tam fœda piacula posset eluere. (Zozim., hist., lib. II, p. 31, Basileæ.)

à Crispus une statue d'argent à tête d'or, avec cette inscription : « A mon fils malheureux, mais » innocent[1] ? » L'autorité sur laquelle repose ce fait est suspecte. Dieu ne demandait point à Constantin une statue de Crispus ; il lui demanda le reste de sa famille.

Constantin ne reçut le baptême que peu d'instants avant sa mort à Achiron, près de Nicomédie. Il avait témoigné le désir d'être baptisé dans les eaux du Jourdain, comme le Christ ; le temps lui manqua. Dépouillé de la robe de pourpre pour quitter les royaumes de la terre, et revêtu de la robe blanche pour solliciter les grandeurs du ciel, le premier empereur chrétien expira à midi, le jour de la Pentecôte. Trois cent trente-sept ans s'étoient écoulés, depuis que la religion chrétienne étoit née parmi des bergers dans une étable : Constantin la laissoit sur ce trône du monde dont elle n'avoit pas besoin.

[1] Tandem permotus pœnitentiâ integros quadraginta dies illum luxit, tantâ animi ægritudine, ut nunquàm lavaret corpus nec lecto recumberet. Prætereà statuam ei posuit ex argento puro et ex parte inauratam præter caput : quod ex puro puto auro confectum erat : inscriptis in fronte his versibus : *Filius meus injuriâ affectus* (ὁ ἠδικημένος υἱός μου). (Georg. Codin., de antiquitatibus constantinopolitanis, p. 34, Parisiis, 1650.)

CONSTANCE, emp.
JULES Ier., LIBERIUS, papes.
De 338 à 361.

Constantin avait eu trois frères de père, par Théodora, belle-fille de Maximien-Hercule; savoir : Dalmatius, Jules Constance, Annibalien.

Dalmatius mourut et laissa un fils de son nom, fait césar, et un autre fils, Claudius Annibalien, nommé roi du Pont et de l'Arménie.

Jules Constance eut de Galla, sa première femme, Gallus, et de Basiline, sa seconde femme, Julien. On ignore la postérité d'Annibalien, ou l'on n'en sait rien de précis.

Les frères, les neveux et les principaux officiers de Constantin furent massacrés après sa mort, à l'exception des deux fils de Jules Constance. Les causes de cette conspiration spontanée de l'armée et du palais, que rien n'avoit semblé présager, ne sont pas clairement expliquées : l'authenticité de l'écrit posthume de Constantin, et dans lequel il déclaroit à ses trois fils avoir été empoisonné par ses deux frères, est à bon droit suspecte. Constance immola-t-il à la seule fureur de son ambition ses deux oncles, sept de ses cousins, le patricien Optatus et le préfet Ablavius? Mais il restoit à Constance des frères qui n'étoient pas alors en sa puissance. Julien, saint Athanase, saint Jérôme, Zosime, Socrate, autorités si contraires, se réunissent néanmoins pour charger sa mé-

moire [1]. Il est probable que ces meurtres furent le fruit de diverses passions combinées avec la politique du despote, qui enseigne à chercher le repos dans le crime. Le paganisme, l'hérésie, la turbulence militaire trouvèrent des satisfactions et des vengeances dans cette extermination de la famille impériale.

L'empire demeura partagé entre les trois fils de Constantin; Constantin, Constance et Constant. Constantin et Constant prirent les armes l'un contre l'autre; Constantin périt auprès d'Aquilée [2], dès la première campagne; Constant, seul maître de l'Occident, fut attaqué par les Franks, et Libanius nous a laissé, à l'occasion de cette guerre, quelques détails sur les mœurs et le caractère de nos ancêtres [3].

Magnence, barbare d'origine et chef des Joviens et des Herculéens, salué auguste par ses amis, obligea Constant à prendre la fuite et le fit assassiner au pied des Pyrénées. Ce prince ne trouva qu'un seul homme qui voulût s'associer à sa mauvaise fortune : c'étoit un Frank

[1] Julian. ad Athen., Ath. ad Solit., vit. Agent., t. 1, p. 856; Hier. Chr. Zoz., hist., p. 692; Socr., hist. eccl., lib. III, cap. 1, p. 165.)

[2] Eutr., Aur. Vic. Epit.

[3] Liban., orat. 3, p. 138.

nommé Laniogaise [1], plus fidèle au malheur des rois qu'à leur autorité.

L'unique fils de Constantin qui restât alors, Constance, après avoir mal combattu les Perses, après avoir dépouillé Vetranion, usurpateur de la pourpre en Illyrie, après avoir refusé de traiter avec Magnence, vainquit celui-ci à Murza [2] : bientôt après il le réduisit à se tuer.

Avant d'obtenir ce succès, une faute avoit été commise ; elle montre le degré de faiblesse et de misère auquel l'empire étoit déjà descendu ; retenu en Orient par des affaires graves, Constance, lorsqu'il apprit la révolte des Gaules, invita les Allamans à passer le Rhin, afin d'arrêter les forces de Magnence. Les Allamans obéirent, et, depuis la source du Rhin jusqu'à son embouchure, ils occupèrent trente lieues de pays en largeur, sans compter celui qu'ils ravageoient.

Les panégyristes affirment que Constance, héritier de tous les états de son père, usa bien

[1] Zos., lib. 2, p. 693 ; Vict., epit. ; Eutr. ; Hieron., chro. ; Idac., chro., an. 350 ; Amm., lib. xv, cap. 5. Laniogaiso.... solum adfuisse morituro Constanti suprà retulimus.

[2] Il resta cinquante mille hommes sur le champ de bataille, selon Victor, et il prétend que les Romains ne se relevèrent jamais de cette perte.

de sa victoire; les historiens assurent qu'il ne put porter sa fortune. Durant ces discordes, on voit des capitaines franks et des corps franks servir différens partis, des évêques aller d'un camp à l'autre en qualité d'ambassadeurs; à la bataille de Murza, l'empereur se retire dans une église pour prier; il eut mieux fait de combattre : ce n'est déjà plus le monde antique.

On fixe au règne de Constance le règne des Eunuques jusqu'alors abymés sous le poids des édits. Ces hommes (excepté trois ou quatre doués du génie militaire) en butte au mépris public, se réfugièrent dans les sentines du palais : trop dégradés pour les affaires publiques, ils s'enfoncèrent aux intrigues de cour, et se dédommagèrent par la virilité de leurs vices de l'impuissance de leurs vertus. Eusèbe, eunuque, chambellan, et favori de Constance, dans son triple état de bassesse, fit prononcer la sentence de mort de Gallus.

Gallus et Julien, neveux de Constantin et cousin de Constance, avoient le premier douze ans et le second six, quand arriva le massacre de la famille impériale. Marc, évêque d'Aréthuse, avait sauvé Julien qui fut caché dans le sanctuaire d'une église[1]: Gallus, épargné comme ma-

[1] Naz., orat. 3, p. 90; Roll., 22; Mart. gr., pag. 16.

lade et près de mourir, ne sembla pas valoir la peine d'être tué.

L'enfance de ces deux princes fut environnée de soupçons et de périls; ils demeurèrent six ans enfermés dans la forteresse de Macellum, ancien palais des rois de Cappadoce. Gallus à vingt-cinq ans, honoré du titre de César par Constance, épousa la princesse Constantina, fille de Constantin le Grand, et veuve d'Annibalien, roi du Pont et de l'Arménie. Il établit sa résidence à Antioche, d'où il gouverna ce qu'on appeloit alors les cinq diocèses de la préfecture orientale.

Passé de la solitude à la puissance, Gallus transporta l'inquiétude et l'âpreté de la première dans la placidité et la modération nécessaires à la seconde : il devint un tyran bas et cruel, livré aux espions, espion lui-même. Il s'en alloit déguisé dans les lieux publics : son travestissement ne l'empêchoit pas d'être reconnu, car Antioche étoit éclairée la nuit d'une si grande quantité de lumières, qu'on y voyoit comme en plein jour [1], ce qui rappelle

[1] *Ubi pernoctantium luminum claritudo dierum solet imitari fulgorem.* (Amm., lib. XIV, c. 1.) De quelle manière Antioche étoit-elle éclairée? Le texte de l'historien ne l'explique pas. Ammien Marcellin, qui décrit mi-

la police des villes modernes. Constantina, femme de Gallus, étoit encore plus que lui altérée de sang et de rapine; on l'accusoit de prendre en secret le titre d'*augusta*.[1], dans l'intention de donner publiquement celui d'auguste à son mari.

Mandé à la cour de Milan après le massacre de deux ministres que lui avoit envoyés l'empereur, Gallus eut l'imprudence d'obéir [2]. La lettre qui l'appeloit étoit pleine de protestations, d'amitié et de services. Il fut arrêté à Pettau, conduit à Flone en Istrie, dépouillé de la chaussure des césars, interrogé par l'eunuque Eusèbe, condamné à mort et exécuté non loin de Pôle où vingt-huit ans aupara-

nutieusement les machines de guerre, n'a pas cru devoir entrer dans le détail d'un usage journalier. Comme il est sujet à l'enflure du style, il ne faut pas prendre trop à la lettre la grande clarté dont il fait ici mention. Saint Jérôme (Epist. 14) parle des feux qu'on allumoit sur les places publiques, à la lueur desquels on se rassembloit, et l'on disputoit sur les intérêts du moment. *Dum audientiam et circulum lumina jam in plateis accensa solverent, et inconditam disputationem nox interrumperet.*

1 Phitostorg., hist. eccl., lib. III, cap. 222.

2 Constantina mourut en route à Cène, village de Bythinie.

vant Crispus avoit été décapité [1]. Que de têtes, l'effroi des peuples, furent abattues par le bourreau [2] !

Les Isaures et les Sarrasins désoloient l'Asie [3]; les Franks et les autres Germains continuoient leurs courses transrhénanes; Rome se soulevoit pour du vin au milieu de ses débauches et de ses spectacles [4]. Constantin et Constance singulièrement attachés aux Barbares, et les ayant promus à presque toutes les charges de l'état, il se trouva que Silvain, fils de Bonit, chef frank, commandoit l'infanterie romaine dans les Gaules : c'étoit un homme doux et de mœurs polies, quoique né d'un père barbare; *il savoit même souffrir*, dit l'histoire en parlant de lui. On l'accusa d'aspirer à la pourpre et il étoit fidèle; la calomnie en fit un traître : il prit l'empire comme un abri. Vingt-huit jours après son usurpation, obligé de chercher un plus sûr asile, il n'eut pas le temps d'y entrer : il fut tué par ses compagnons, lorsqu'il essayoit de se réfugier dans une église [5].

[1] Amm., lib. XIV, cap. 11.

[2] *Quot capita, quæ horruere gentes, funesti carnifices absciderunt !*

[3] Amm., l. XIV, p. 3 et sequent.

[4] Id., ibid.

[5] Id., l. XV, cap. 5; Aur. Vic., epit. Eutr., Hier.

Alors les Franks, les Allamans, les Saxons, se précipitèrent de nouveau sur les Gaules, dévastèrent quarante villes le long du Rhin, se saisirent de Cologne et la ruinèrent [1]. Les Quades et les Sarmates pilloient la Pannonie et la Haute-Mœsie [2]; les généraux de Sapor troubloient la Mésopotamie et l'Arménie : ce fut l'époque de l'élévation de Julien.

Jusqu'à l'âge de quinze ans Julien reçut sa première éducation d'Eusèbe, évêque de Nicomédie, qui menoit à la cour l'intrigue arienne, et de l'eunuque Mardonius, personnage grave, Scythe de nation, grand admirateur d'Hésiode et d'Homère. Le futur apostat fut ensuite réuni à Gallus dans la forteresse de Marcellum : il apprit de bonne heure à se contraindre et se parut plaire aux vérités de la foi. Lorsque Gallus eut été nommé césar, Julien obtint la permission de suivre ses études à Constantinople, sous la surveillance d'Hérébole, d'abord

chr. Selon Ammien, Silvain s'étoit déjà retiré dans une petite chapelle chrétienne; on l'en arracha tout tremblant, pour le massacrer. *Silvanum extractum ædiculâ, quò examinatus confugerat, ad conventiculum ritûs christiani tendentem, densis gladiorum ictibus trucidârunt.*

[1] Zos., lib. III, p. 702; Amm., lib. XV.

[2] Zosim., ib.

chrétien, puis infidèle avec son élève, puis chrétien encore après la mort de celui-ci [1]. Julien visita les écoles de l'Ionie : Constance même favorisoit les exercices de son cousin, dans l'espoir que les livres lui feroient oublier l'empire; mais bientôt la supériorité de l'écolier, même dans les lettres, l'alarma.

Après la mort de Gallus, Julien, conduit à Milan, étroitement gardé pendant sept mois, fut enfin relégué à Athènes. Il y rencontra, avec saint Basile et saint Grégoire de Nazianze, une foule de rhéteurs qui achevèrent de le gagner à leurs doctrines : il prit toutes les allures du philosophe. Universellement instruit, sa mémoire égaloit son intelligence : il pensoit et il écrivoit en grec, mais il se servoit aussi du latin [2]. Les Gaules étant désolées par les Franks et les Allamans, l'impératrice Eusébie décida Constance à créer Julien césar, à fin de l'opposer aux Barbares. Le disciple de Platon reçut la lettre qui l'appeloit au rang suprême comme un arrêt de mort : il leva les mains vers ce Temple dont les admirables ruines ne semblent avoir été conservées, qu'à fin d'attester

[1] Amm., lib. xv, cap. 12.

[2] Ep. ix, LVI, or. iii; Eutrop., lib. xv; Eunap., vit. Max., lib. or. 10; Socr., lib. iii.

la beauté de l'ancienne liberté grecque à cette liberté renaissante. Julien monte à la citadelle, embrasse les colonnes du Parthénon, les mouille de ses larmes, implore la protection de la Déesse. Il s'éloigne ensuite de l'immortelle cité où des déclamateurs et des sophistes fouloient les cendres de Démosthènes et de Socrate, mais où Minerve régnoit encore par le génie de Phidias et de Périclès.

Arrivé à Milan, il traça ces mots pour l'impératrice : « Puisse-tu avoir des enfans ! que » Dieu t'accorde ce bonheur et d'autres prospé» rités ; mais, je t'en conjure, laisse-moi retour» ner à mes foyers [1]. » C'étoit ainsi que Julien appeloit la Grèce. Le billet écrit il n'osa l'envoyer, arrêté qu'il fut, dit-il, par les menaces des dieux : l'apostat prit la voix de l'ambition pour l'ordre du ciel.

Les officiers du palais s'emparèrent de l'étudiant d'Athènes, le dépouillèrent du manteau et de la barbe du philosophe, et le revêtirent de l'habit du soldat. Il a peint lui-même sa gaucherie dans ce nouvel accoutrement, son embarras à la cour et les railleries des eunuques [2]. La dernière partie de l'éducation de Julien

[1] Ad Ath.
[2] Julian., ad Ath.

avoit été populaire ; il assistoit aux cours des rhéteurs à Constantinople, comme les autres élèves : en se plongeant dans les mœurs publiques, il y puisa des enseignemens qui manquent à l'éducation privée des princes.

Constance, le sixième jour de novembre, l'an de Jésus-Christ 335, ayant assemblé à Milan les légions, proclama Julien césar. L'orphelin dans la pourpre, au milieu des meurtriers de sa famille, répétoit tout bas un vers d'Homère : « La mort *pourprée* et son invincible destin » l'enlevèrent. »

Après avoir épousé Hélène, sœur de l'empereur, Julien partit pour son gouvernement des Gaules, auquel on avoit ajouté la Grande-Bretagne et peut-être l'Espagne[1]. Eusèbie lui donna des livres ses conseillers, Constance, des valets ses maîtres[2]. Tenu dans une tutelle jalouse, il ne pouvoit ni prendre seul une résolution, ni intimer un ordre, ni changer un domestique ; tout étoit réglé dans son intérieur par les ordres de Constance, jusqu'aux mets de sa table ; aucune lettre ne lui parvenoit qu'elle n'eût été lue : il se sevroit de la compagnie de ses amis dans la crainte de les compromettre et de s'exposer lui-

[1] Amm., lib. xx ; Zos., lib. III.
[2] Julian., ad Ath., or. 3.

même à sa perte. A peine mit-on à sa disposition quelques soldats [1]. Sa seule consolation, en entrant dans le pays ravagé que l'on confioit à son inexpérience, fut de rencontrer une vieille femme aveugle, qui le salua du nom de restaurateur des temples [2].

Durant les cinq années que Julien gouverna les Gaules, il courut d'une ville à l'autre, d'Autun à Auxerre, d'Auxerre à Troyes, de Troyes à Cologne, de Cologne à Trèves, de Trèves à Lyon : on le voit assiégé dans la ville de Sens; on le voit passant le Rhin cinq fois, gagnant la bataille de Strasbourg sur les Allamans, faisant prisonnier Chrodomaire le plus puissant de leurs rois, rétablissant les cités, punissant les exacteurs, diminuant les impôts, et enfin, ce qui nous intéresse par les liens du sang, soumettant les Camaves et les Franks-Saliens : on commence à vivre avec les Franks au milieu de la future France. Julien avoit écrit ses guerres des Gaules : cet ouvrage, que l'on mettoit auprès des Commentaires de César, est

[1] Amm., lib. XVII, XX, XXI, XXII; Zosim., lib. III; Liban., or. 12; Julian. ad Ath.

[2] Tunc anus quædam orba luminibus, cùm percontando quinam esset ingressus, Julianum Cæsarem comperîsset, exclamavit, hunc deorum templa reparaturum.

malheureusement perdu ; il auroit jeté une vive lumière sur l'histoire obscure de nos aïeux au quatrième siècle.

Julien passa au moins à Lutèce les deux hivers de 358 et de 359. Il aimoit cette bourgade qu'il appeloit sa *chère Lutèce*[1], et où il avoit rassemblé, autant qu'il avoit pu au milieu de ses entreprises militaires, des savans et des philosophes. Oribase le médecin, dont il nous reste quelques travaux, y rédigea son Abrégé de Gallien : c'est le premier ouvrage publié dans une ville qui devoit enrichir les lettres de tant de chefs-d'œuvre.

On se plaît à rechercher l'origine des grandes cités, comme à remonter à la source des grands fleuves : vous serez bien aise de relire le propre texte de Julien.

« Je me trouvois, pendant un hiver, à ma chère » Lutèce[2] (c'est ainsi qu'on appelle dans les » Gaules la ville des Parisii). Elle occupe une » île au milieu d'une rivière; des ponts de bois » la joignent aux deux bords. Rarement la ri- » vière croît ou diminue; telle elle est en été, » telle elle demeure en hiver : on en boit volon-

[1] Φίλην Λευκετίαν. *Caram Lutetiam.*

[2] ΜΙΣΟΠΩΓΩΝ Η ΑΝΤΙΟΧΙΚΟΣ. Julian., op., p. 340. D. Lipsiæ, 1696.

» tiers l'eau très-pure et très-riante à la vue[1].
» Comme les Parisii habitent une île, il leur se-
» roit difficile de se procurer d'autre eau. La tem-
» pérature de l'hiver est peu rigoureuse, à cause,
» disent les gens du pays, de la chaleur de l'O-
» céan, qui n'étant éloigné que de neuf cents
» stades, envoie un air tiède jusqu'à Lutèce :
» l'eau de mer est en effet moins froide que l'eau
» douce. Par cette raison, ou par une autre que
» j'ignore, les choses sont ainsi[2]. L'hiver est donc
» fort doux aux habitants de cette terre ; le sol

[1] Tout cela s'accorde peu avec ce que nous voyons aujourd'hui, excepté ce qui concerne la salubrité de l'eau. Même à l'époque dont parle Julien, les débordements de la Seine étoient assez fréquents. Si Julien étoit né à Rome, ou même s'il eût jamais vu le Tibre, la Seine auroit pu lui paroître limpide en comparaison de ce fleuve (*flavus Tiberinus*). Il est vrai que, dans l'Ionie, Julien n'avoit rencontré que l'Hermus (*turbidus Hermus*) ; il n'avoit trouvé à Athènes que deux ruisseaux ; et l'Éridan, dans la Lombardie, laissoit encore l'avantage à la Seine pour la clarté de l'eau. Mais enfin Julien avoit habité les rives du lac de Cosme, il avoit vu les autres fleuves de la Gaule, les rivières de la Cappadoce ; il écrivoit le Misopogon aux bords de l'Oronte, et bientôt ses cendres devoient reposer sur ceux du Cydnus : comment donc la Seine lui paroissoit-elle si limpide ? La Marne, comme on l'a cru, couloit-elle au-dessous de Paris ?

[2] L'observation des Gaulois-Romains étoit juste : les

» porte de bonnes vignes; les Parisii ont même
» l'art d'élever des figuiers [1] en les enveloppant
» de paille de blé comme d'un vêtement, et
» en employant les autres moyens dont on se
» sert pour mettre les arbres à l'abri de l'intem-
» périe des saisons.

» Or, il arriva que l'hiver que je passois à
» Lutèce, fut d'une violence inaccoutumée : la
» rivière charrioit des glaçons comme des car-
» reaux de marbre : vous connoissez les pierres
» de Phrygie ? tels étoient, par leur blan-
» cheur, ces glaçons brutes, larges, se pressant
» les uns les autres, jusqu'à ce que, venant à
» s'agglomérer, ils formassent un pont [2]. Plus
» dur à moi-même, et plus rustique que jamais,
» je ne voulus point souffrir que l'on échauffât

hivers sont plus humides, mais moins froids aux bords de la mer que dans l'intérieur des terres.

[1] On voit que le climat de Paris n'a guère changé. Il y a long-temps que l'on cultive la vigne à Surêne. Julien ne se piquoit pas de se connoître en bon vin ; il préféroit, dit-il, les Nymphes à Bacchus. Quant aux figuiers, on les enterre et on les empaille encore à Argenteuil.

[2] Julien peint très-bien ce que nous avons vu ces derniers hivers. Les glaçons que la Seine laisse sur ses bords après la débâcle pourroient être pris pour des blocs de marbre.

» à la manière du pays, avec des fourneaux, la » chambre où je couchois [1]. »

Julien raconte qu'il permit enfin de porter dans sa chambre quelques charbons dont la vapeur faillit l'étouffer.

Il y avoit à Lutèce des thermes construits sur le modèle de ceux de Dioclétien à Rome : on croit que Julien et Valentinien Ier. y demeurèrent; Ammien en parle assez souvent. Il est probable que ces thermes étoient bâtis avant l'arrivée de Julien dans les Gaules, peut-être du temps de Constantin ou de Constance Chlore. D'autres ont pensé, mal à propos, que Julien occupoit dans l'île un palais élevé sur le terrain où fut construit depuis le palais de nos rois. On voyoit encore à Lutèce un champ de Mars et des arènes : celles-ci devoient se trouver du côté de la porte Saint-Victor : c'est ce qui résulte de quel-

[1] Ces fourneaux étoient apparemment des poêles. Il faudroit aussi conclure du charbon que Julien fit porter dans sa chambre, que l'on n'échauffoit pas les appartements avec du bois, soit qu'il fût rare dans les environs de Paris, ou qu'on préférât l'usage des fourneaux. Les Romains, comme on peut s'en assurer par ce qui nous reste de leurs constructions domestiques, avoient porté l'art d'échauffer leurs maisons au plus haut degré de raffinement.

ques titres du treizième siècle [1]. La flotte chargée de garder la Seine étoit stationnée chez les Parisii ; elle avoit vraisemblablement pour bassin l'espace que couvre aujourd'hui la nef gothique de Notre-Dame [2].

Tandis que Julien habitoit la petite et naissante Lutèce, Constance visitoit la grande et mourante Rome que n'avoit jamais vue cet empereur des Romains.

Il existoit sans doute à Rome quelque vieillard à qui, dans son enfance, son aïeul avoit raconté l'entrée d'un prêtre de Syrie, Élagabale, sautant avec la pourpre au milieu des eunuques et des danseuses, devant une pierre triangulaire consacrée au soleil : voici venir dans une pompe triomphale pour un succès obtenu sur des Romains [3], voici venir une espèce d'idole chrétienne,

[1] D.-T. du Ples., nouv. ann. de Paris ; Breul, ant. de Paris.

[2] *Præfectus classis Andericianorum Parisiis*. Notit. Imper.-Mézerai, dont la lecture et la critique doivent être suivies avec précaution, conjecture que cette flotte se tenoit à Andresy, vers le confluent de l'Oise et de la Seine, parce que les matelots qui montoient cette flotte sont nommés dans la notice *Andériciens*. On jugera de la force de l'argument. Hist. de Fr. av. Clovis, liv. III. J'ai suivi l'opinion de l'abbé Dubos.

[3] La défaite de Magnence.

Constance, pareillement environné d'eunuques, mais immobile sur un haut char éclatant de pierreries, les yeux fixes, ne se remuant ni pour cracher, ni pour se moucher, ni pour s'essuyer le front; baissant seulement quelquefois sa courte stature afin de passer sous de hautes portes [1]. Autour de lui flottoient, au bout de longues piques dorées, des étendards de pourpre découpés en forme de dragons, dont les queues effilées siffloient dans les vents. Des gardes superbement armés, des cavaliers couverts de fer ressemblant non à des hommes, mais à des statues polies par la main de Praxitèle [2], l'environnoient. En approchant de Rome, Constance rencontra les patriciens, le sénat qu'il ne prit pas comme Cinéas pour une assemblée de rois, mais pour le conseil du monde [3]; il crut, en voyant

[1] *Corpus perhumile curvabat portas ingrediens celsas, et velut collo munito rectam aciem luminum tendens, nec dextrâ vultum, nec lævâ flectebat, tamquam figmentum hominis : non cùm rota concuteret nutans, nec spuens, aut os aut nasum tergens vel fricans, manumve agitans visus est nunquàm.* Amm., lib. XVI, cap. 10.

[2] *Limbis ferreis cincti, ut Praxitelis manu polita crederes simulacra, non viros.* Id., ibid.

[3] *Non ut Cineas ille Pyrrhi legatus in unum coactam multitudinem regum, sed asylum mundi totius adesse existamabat,* Id., ibid.

les flots de la foule, que le genre humain étoit accouru à Rome [1].

Lorsqu'il eut pénétré jusqu'aux Rostres, il demeura stupéfait au souvenir de l'ancienne puissance du Forum [2]. De là l'auguste oriental alla descendre à l'ancien palais d'Octave, qui n'avoit ni marbre, ni colonne, et dans lequel le fondateur de l'empire, l'ami d'Horace, habita quarante ans la même chambre hiver et été [3].

Ammien Marcellin, dont ces détails sont empruntés, nous peint ensuite deux choses considérables : une partie des édifices de Rome tels qu'ils existoient de son temps, et l'étonnement

[1] *Stupebat quâ celeritate omne quod ubique est hominum genus confluxerit Romam.* Id., ibid.

[2] *Proinde Romam ingressus, imperii virtutumque omnium larem, cùm venisset ad Rostra, perspectissimum priscœ potentiœ Forum obstupuit.* Amm., lib. XVI, cap. 10.

[3] Ammien a seulement *in palatium receptus.* Je me range à l'opinion de Gibbon qui veut que ce soit l'ancien palais d'Auguste, dont Suétone dit :

Ædibus modicis neque laxitate neque cultu conspicuis ut in quibus porticus breves essent, albanarum columnarum et sine marmore ullo, aut insigni pavimento conclavia ac per annos amplius quadraginta eodem cubiculo hieme et æstate mansit. (C. Sueton. Tranq. Octav., p. 109, Antuerpiæ.)

de Constance à la vue de ces édifices. Que d'événemens étoient survenus, que de jours s'étoient écoulés, pour que le maître de l'empire romain ne fût qu'un étranger dans la capitale de cet empire! pour qu'il demeurât muet d'admiration au milieu des ouvrages de tant de génies, de tant de fortunes, de tant de siècles, de tant de liberté et d'esclavage, comme un voyageur qui rencontreroit aujourd'hui Rome tout entière dans un désert! Mais ces monumens des mœurs vivantes d'un peuple ne vivent point eux-mêmes; leurs masses insensibles ne purent s'émerveiller de la petitesse de Constance, comme il s'ébahissoit de leur grandeur.

Il est un certain travail du temps qui donne aux choses humaines le principe d'existence qu'elles n'ont point en soi; les hommes cessent, et ne sont rien par eux-mêmes, mais leurs vies mises bout à bout, leurs tombeaux rangés à la file, forment une chaîne dont la force augmente en raison de la longueur: de ces néants réunis, se compose l'immortalité des empires. Le nom de Rome étoit la seule puissance qui restât à vaincre aux Barbares : Rome, quoique habitée d'une foule innombrable, n'étoit plus réellement défendue que par les souvenirs de quelques vieux morts. Constance visita curieusement cette cité dont il empruntoit l'autorité

qu'on vouloit bien encore passer à sa pourpre. Il harangua le sénat et le peuple : qu'eût répondu Marius s'il eût mis la tête hors de sa tombe ?

En parcourant les sept collines couvertes de monumens sur leurs pentes et sommets, l'empereur se figuroit à chaque pas que l'objet qu'il venoit de voir, étoit inférieur à celui qu'il voyoit [1] : le temple de Jupiter-Tarpéien, les bains pareils à des villes de provinces, la masse de l'amphithéâtre bâti de pierres tiburtines et dont les regards se fatiguoient à mesurer la hauteur, la voûte du Panthéon suspendue comme le ciel, les colonnes couronnées des statues des empereurs et dans lesquelles on montoit par des degrés, la place et le temple de la Paix, le théâtre de Pompée, l'Odéon, le Stade ; magnifiques ornements de la ville éternelle [2].

[1] *Deindè intra septem montium culmina, per acclivitates planitiemque posita urbis membra collustrans et suburbana, quidquid viderat primùm, id eminere inter alia cuncta sperabat.* (Amm.)

[2] *Jovis Tarpei delubra, quantum terrenis divina præcellunt : lavacra in modum provinciarum exstructa : amphitheatri molem solidatam lapidis tiburtini compage, ad cujus summitatem ægrè visio humana conscendit : Pantheum velut regionem teretem, speciosâ celsitudine fornicatam ; elatosque vertices qui*

Mais au forum de Trajan, Constance s'arrêta confondu, promenant ses regards sur ces constructions gigantesques que dans leur ineffable beauté l'historien déclare ne pouvoir décrire [1].

Le grand roi, le monarque légitime de la Perse, le frère aîné de ce Sapor II si funeste à Julien et à l'empire romain, Hormisdas étoit réfugié dans cet empire : il accompagnoit Constance dans sa visite de Rome. L'empereur se tournant vers son hôte, lui dit : « Si je ne puis » reproduire en entier ce forum, j'espère du » moins faire imiter le cheval de la statue » équestre du prince : » — « Tu le peux, dit » Hormisdas, mais bâtis d'abord une semblable » écurie, afin que ton cheval y soit à l'aise comme » celui que nous voyons [2]. »

« Ce même exilé interrogé sur ce qu'il pen- » soit de Rome : Ce qui m'y plaît, répondit-il,

scansili suggestu consurgunt, priorum principum imitamenta portantes, et urbis templum, forumque Pacis, et Pompei theatrum, et Odeum, et Stadium, aliaque inter hæc decora urbis æternæ. (Amm., lib. XVI, cap. 10.)

[1] *Ut opinamur... nec relatu ineffabiles, nec rursùs mortalibus appetendos.* (Id., ibid.)

[2] *Antè imperator stabulum tale condi jubeto, si vales : equus quem fabricare disponis, ità late succedat, ut iste quem videmus.* (Amm., lib. XVI, cap. 10.)

» c'est que les hommes y meurent comme » ailleurs [1]. »

Hormisdas suivit Julien dans son expédition contre les Perses, et s'entendit appeler traître par un officier de Sapor, lequel Sapor occupoit, contre le droit, le trône de son frère. Hormisdas vit mourir Julien; il avoit vu passer Constantin et Constance : il laissa un fils, que Théodose Ier. chargea de conduire une troupe de Goths en Égypte. Le dernier successeur du héros macédonien qui renversa l'ancien empire de Cyrus, Persée détrôné vint mourir greffier parmi ses vainqueurs ; l'héritier du nouvel empire des Perses rétabli sur les ruines de celui d'Alexandre, vint chercher un abri dans les palais croulants des Césars. Au lieu d'assister à l'histoire de son propre pays, Hormisdas fut un témoin des Parthes, envoyé pour assister à l'inventaire des monuments romains mis à l'encan des nations, et pour certifier véritable la chute de Rome. Vous ne savez pas tout : Hormisdas nourri par les Mages, étoit chrétien. Ainsi vont les choses et les hommes dans l'enchaînement des conseils éternels [2].

[1] *Id tantùm sibi placuisse quòd didicisset ibi quoque homines mori.* (Id., ibid.)

[2] J'ai suivi particulièrement Zosime pour l'histoire

Constance déclara que la renommée coutumière de mensonge, de malignité, et toujours d'exagération, étoit restée, dans ce qu'elle racontoit de Rome, fort au-dessous de la vérité [1]. Il y voulut laisser quelques traces de son passage; mais, sentant sa propre impuissance, il emprunta à la terre des tombeaux une parure funèbre pour la reine expirante du monde : l'obélisque du temple d'Héliopolis, que Constantin avoit projeté de transporter à Constantinople, fut convoyé du Nil au Tibre, et élevé à Rome dans le grand Cirque. Depuis, Sixte-Quint en décora la place de Saint-Jean-de-Latran. On peut voir encore aujourd'hui debout ce monument d'un Pharaon, d'un empereur et d'un pape également tombés [2].

d'Hormisdas, mais Zonare, Agathias et Albufarage (*ex arabico latinè reddita historia*) diffèrent de Zosime en plusieurs points.

[1] *Imperator de famâ querebatur ut invalida vel maligna, quòd augens omnia semper in majus, erga hæc explicanda quæ Romæ sunt obsolescit.* (Amm., lib. XVI, cap. 10.)

[2] Constance avoit voulu faire transporter à Constantinople un autre obélisque; Julien reprit ce projet; il en écrivit aux Alexandrins, leur proposant en échange de l'obélisque une statue colossale qui venoit d'être achevée, et qui vraisemblablement étoit la sienne. Julien ajoute que des solitaires se tenoient sur la pointe de cet

Constance auquel il manquoit, selon Libanius, le cœur d'un prince et la tête d'un capitaine; ce souverain qui passa son règne dans les transes des discordes civiles et d'une guerre peureuse contre Sapor, se donnoit encore l'embarras des querelles ecclésiastiques. Sa cour étoit arienne : dans les conciles de Séleucie et de Rimini, il embrassa lui-même le parti des ariens. A la sollicitation de Constant, son frère, il avoit d'abord rappelé Athanase de son premier exil; il le maintint encore sur son siége, après la déposition prononcée au concile arien d'Antioche, mais il l'abandonna au troisième concile de Milan. Il y eut des évêques bannis, intrus, catholiques, ariens, semi-ariens. Le premier concile de Paris ou de Lutèce se tint

obélisque, que d'autres personnes y dormoient au milieu des immondices, et y commettoient des infamies. Il veut donc, dit-il, détruire à la fois cette superstition et cette honte; il prétend que les Alexandrins auront un grand plaisir à reconnoître de loin, en arrivant à Constantinople, le présent dont ils auront embelli la ville natale de l'Apostat. On croit que cet obélisque, transporté à Constantinople par Julien ou par Valens, fut élevé par Théodose dans l'Hippodrôme. L'édition allemande dont je me sers n'a point la fin de cette lettre aux Alexandrins sous le n°. 58. Cette fin, retrouvée par Muratori, a été transportée des *Anecdotes grecques* dans la *Bibliothéque grecque* de Fabricius.

alors [1] et se déclara catholique sous la protection de Julien qui méditoit au même lieu le rétablissement du paganisme. Saint Hilaire de Poitiers, exilé en Orient, trouva les mêmes désordres en rentrant dans son église. Il écrivit contre l'empereur Constance: « Vous saluez les évêques du » baiser par lequel Jésus-Christ fut trahi; vous » courbez la tête pour recevoir leur bénédiction, » et vous foulez aux pieds leur foi. » Lucifer de Caliari, plus hardi encore, menace du glaive de Matathias et de Phinées Constance infidèle. Saint Martin, qui commençoit à paroître, servit d'abord comme soldat dans les troupes de l'apostat, et donna naissance au premier monastère des Gaules, Lugugiacum ou Ligugé, à deux lieues de Poitiers. Pacôme, Hilarion, Macaire avoient succédé à saint Antoine et à saint Paul, et saint Basile méditoit déjà la règle qui devoit gouverner dans l'Orient un peuple de solitaires.

La turbulence et la légèreté de Constance ruinoient l'empire en convocations de conciles, transports d'évêques par les voitures et les chevaux des postes impériales [2]. Ses profusions augmentoient sa convoitise; il portoit des sentences

[1] Hier., de scriptor. eccles.; Rufin. pro Orig.; Hilarii fragmenta à Pithæo. Ed.

[2] Amm. Marcell., lib. xxi, cap. 16.

injustes, et la torture arrachoit des mensonges qu'il transformoit en vérités [1]. Au lieu d'employer son autorité à éteindre les disputes religieuses, il les enflammoit par sa manie d'argumenter et par les rêveries mystiques des femmes et des eunuques.

Les papes Jules et Libère s'étoient déclarés successivement à Rome pour saint Athanase, bien que Libère eût d'abord été foible et que saint Hilaire l'eut anathématisé. Libère, persécuté, se cacha dans les cimetières autour de la ville, fut enlevé, conduit à Milan où l'empereur l'interrogea. Il défendit Athanase et répondit à Constance qui l'accusoit de soutenir seul un impie : « Quand je serois seul, la foi ne succombe- » roit pas [2]. » Exilé à Bérée dans la Thrace, il refusa l'argent que l'empereur, l'impératrice et l'eunuque Eusèbe lui offroient. « Tu as rendu dé- » sertes les églises du monde, dit-il au dernier, » et tu m'offres une aumône comme à un crimi-

[1] Id., ibid.

[2] Imperator Liberio dixit : Quota pars es orbis terrarum, ut tu solus homini impio suffragari velis?.... Liberius dixit : Etiamsi solus sim, fidei causa non idcircò minuitur. (Parisiis, 1683 ; Theodor., hist. eccl., lib. II, cap. 16, p. 94.)

» nel[1] ! » Félix, archi-diacre de l'Église romaine, devint l'anti-pape arien.

Le séjour de Constance à Rome eut lieu à l'époque de la plus grande chaleur des partis attachés à Félix et à Libère. Les matrones romaines catholiques se présentèrent à l'empereur dans la magnificence accoutumée de leur parure, le suppliant de rendre au troupeau le pasteur absent. L'empereur consentit à rappeler Libère, pourvu qu'il gouvernât l'Église en commun avec Félix. Cette résolution fut lue dans le Cirque au peuple assemblé : les deux factions païennes qui se distinguoient par leurs couleurs, dirent, en se moquant, qu'elles auroient chacune leur pasteur ; puis la foule chrétienne fit entendre cette acclamation : Un Dieu ! un Christ ! un évêque[2] ! Naguère cette même foule s'écrioit : Les chrétiens aux bêtes !

Au milieu de cette confusion Constance, retourné en Orient[3] et devenu jaloux des triomphes

[1] Ecclesias orbis terrarum vacuas ac desertas fecisti, et mihi tanquam noxio eleemosynam adfers. (Id., p. 95.)

[2] Unus Deus, unus Christus, unus episcopus. (Theodoret., lib. II, p. 96.)

[3] Je ne parle point de l'autel de la Victoire que Constance fit ôter du sénat, et qui y fut replacé vraisemblablement par Julien. Il en sera question sous Théodose Ier.

de Julien, songea à l'affoiblir, en luidemandant la plus grande partie de son armée sous le prétexte de continuer la guerre contre Sapor. Julien pressa ses troupes ou feignit de les presser de partir. Cest la première grande scène militaire dont Paris ait été témoin.

Assis sur un tribunal élevé aux portes de Lutèce, Julien invite les soldats à obéir aux ordres d'Auguste : les soldats gardent un silence morne et se retirent à leur camp. Julien caresse les officiers, leur témoigne le regret de se séparer de ses compagnons d'armes sans les pouvoir récompenser dignement. A minuit les légions se soulèvent, sortent en tumulte du banquet donné pour leur départ, environnent le palais et, tirant leurs épées à la lueur des flambeaux, s'écrient : Julien auguste [1] !

Il avoit ordonné de barricader les portes; elles furent forcées au point du jour. Les soldats se saisissent du césar, le portent à son tribunal, aux cris mille fois répétés de Julien auguste! Julien prioit, conjuroit, menaçoit ses violents amis qui à leur tour lui déclarèrent qu'il s'agissoit de la mort ou de l'empire : il céda. Une acclamation

[1] *Augustum Julianum horrendis clamoribus concrepabant.* (Amm., lib. xx, cap. 4.)

le salua maître ou compétiteur du monde. Il fut élevé sur un bouclier [1] comme un roi frank, et couronné comme un despote asiatique : le collier militaire d'un hastaire [2] lui servit de diadème, car il refusa d'user à cette fin (étant chose de mauvais augure), d'un collier de femme [3] ou d'un ornement de cheval que lui présentoient les soldats.

Afin qu'il ne manquât rien d'extraordinaire à l'avénement du restaurateur de l'idolâtrie, Julien écrivit au peuple et au sénat athéniens (*Ad S. P. Q. Ath.*) la relation de ce qui s'étoit passé à Lutèce. Il adressa des lettres explicatives à Constance, lui demandant la confirmation du titre d'auguste : pour trouver un second exemple d'un empereur proclamé à Paris, il faut passer de Julien à Napoléon. Après des négociations inutiles, Constance rejeta les prières de son rival ; il lui enjoignit de quitter la pourpre, non sans le traiter d'ingrat : « Rappele-toi que » je t'ai protégé alors que tu étois orphelin. »

[1] Impositusque scuto pedestri (Id., ibid.). Libanius s'écrie : *O felix scutum, in quo solemnis inaugurationis mos peractus est, omni tibi tribunali convenientius !*

[2] Il se nommoit Maurus.

[3] Le texte parle aussi en particulier d'une parure de tête de sa femme : *Uxoris colli vel capitis.*

« Orphelin! dit Julien dans sa réponse à Con-
» stance; le meurtrier de ma famille me re-
» proche d'avoir été orphelin [1]! »

Julien rassemble à Lutèce le peuple et l'armée, leur communique les messages venus d'Orient, et leur demande s'il doit abdiquer le titre d'auguste. Un grand bruit s'élève avec ces paroles : « Sans Julien auguste la puissance est
» perdue pour les provinces, les soldats et la
» république [2]. »

Le questeur Léonas fut chargé de porter la réponse publique à son maître, avec une lettre particulière remplie de la colère et du mépris de Julien.

Décidé à marcher sur l'Orient, Julien part avec trois mille soldats; il étoit à peine suivi de trente mille autres. Tout s'épouvante : Taurus, préfet d'Italie, s'enfuit; Florent, préfet de l'Illyrie, s'enfuit : Nébridius, préfet du prétoire en Occident, demeure seul fidèle à Constance; il perd une main d'un coup d'épée, et Julien refuse de serrer la noble main qui reste à Nébridius [3].

[1] Julian., orat. ad. S. P. Q. Athen.; Liban., orat. parent.; Zonar., lib. XIII.

[2] *Auguste Juliane ut provincialis, et miles, et reip. decrevit auctoritas.* (Amm., lib. XX, cap. 11.)

[3] Amm., lib. XXI; Liban., orat. parent.

Le nouvel auguste descend le Danube, tantôt côtoyant ses bords, tantôt s'abandonnant à son cours. Sirmium, capitale de l'Illyrie occidentale, le reçoit; il se saisit du pas de Suques, entrée de la la Thrace, et s'arrête pour attendre son armée [1].

Il tourne alors le visage au passé et le dos à l'avenir, et, se préparant la triste gloire d'avoir été le premier prince apostat, il abjure publiquement le christianisme; il déclare qu'il confie sa vie et sa cause aux dieux immortels, fait rouvrir à grand bruit les portes des temples, efface l'eau du baptême par la cérémonie du taurobole: une seule des divinités évoquées apparut un moment à la fumée des sacrifices de Julien, la Victoire.

Les soldats qui l'accompagnoient brandissant leurs épées au-dessus de leurs têtes, ou tournant la pointe de ces épées contre leurs poitrines, avoient juré de mourir pour lui : cependant plusieurs d'entre eux étoient chrétiens; mais Julien les avoit trompés. Avant de quitter les Gaules, il étoit entré le jour de l'Épiphanie, dans l'église de Vienne et y avoit fait sa prière. Ammien Marcellin affirme qu'en ce moment même il professoit

[1] Mamert, paneg.; Liban., orat.

secrètement le paganisme[1] : qu'est-ce donc que le parjure avoit dit à Vienne au Dieu des chrétiens?

Constance se préparoit à repousser l'invasion : il meurt à Mopsucrène en Silicie, après avoir été baptisé par Euzoïus de la communion arienne. Le sénat de la nouvelle capitale se range du côté de la fortune; Julien entre dans sa ville natale que Constance, dit-il, aimoit comme sa sœur, et que lui Julien aimoit comme sa mère[2]. Constantinople chrétienne reçoit l'idolâtrie ainsi que Rome païenne avoit reçu l'Évangile.

JULIEN, emp. DUMAS, pape. De 362 à 363.

Une commission établie à Calcédoine jugea les ministres de Constance : Paul, Apodème et l'eunuque Eusèbe furent justement punis; d'autres subirent injustement la mort et l'exil.

La cour éprouva une réforme totale : on congédia des milliers de cuisiniers et de barbiers. Un de ces derniers se présente superbement vêtu pour couper les cheveux du successeur de Constance. « Je n'ai pas demandé un trésorier, dit » Julien, mais un barbier[3]. » Les *agents*, au

[1] *Adhærere cultui Christiano fingebat à quo jampridem occultè desciverat.* (Lib. xx.)

[2] Ὁ μὲν γὰρ αὐτὴν ὡς ἀδελφὴν ἐγὼ δὲ ὡς μητέρα φιλῶ. (Julian., epist. 58.)

[3] *Ego non rationalem jussi, sed tonsorem acciri.*

nombre de plus de dix mille, furent réduits à dix-sept; les *curieux*, autres espions, abolis.

Maintenant il convient de connoître plus intimement l'homme qui a pris dans l'histoire une place tout à part, en opposant son génie et sa puissance à la transformation sociale dont les peuples modernes sont sortis.



ÉTUDES
OU
DISCOURS HISTORIQUES.

ÉTUDE SECONDE
OU
SECOND DISCOURS
SUR LA CHUTE
DE L'EMPIRE ROMAIN,
LA NAISSANCE
ET LES PROGRÈS DU CHRISTIANISME,
ET L'INVASION DES BARBARES.

SECONDE PARTIE.

DE JULIEN A THÉODOSE Ier.

Lorsque Julien fut relégué à Athènes par Constance, saint Basile et saint Grégoire de Nazianc s'y trouvoient. Le dernier nous a laissé un portrait de l'apostat où se reconnaît l'inimitié

du peintre. « Il étoit de médiocre taille, le cou » épais, les épaules larges, qu'il haussoit et re» muoit souvent, aussi bien que la tête. Ses pieds » n'étoient point fermes, ni sa démarche assurée. » Ses yeux étoient vifs, mais égarés et tournoyans » le regard furieux; le nez dédaigneux et inso» lent, la bouche grande, la lèvre d'en bas pen» dante, la barbe hérissée et pointue : il fai» soit des grimaces ridicules, et des signes de » tête sans sujet : rioit sans mesure et avec » de grands éclats, s'arrêtoit en parlant et re» prenoit haleine; faisoit des questions imper» tinentes et des réponses embarrassées l'une » dans l'autre qui n'avoient rien de ferme ni » de méthodique [1]. »

[1] Cette traduction n'est pas tout-à-fait exacte, et n'a pas surtout l'âpreté de l'original; mais il y a quelque chose de si simple, de si naturel, de si grave dans le style de Fleury, que je n'ai pas eu la témérité d'entreprendre de refaire ce qu'il a fait. Fleury et Tillemont sont deux hommes qui ne permettent pas qu'on retouche ce qu'ils ont touché. Le dernier a du génie à force de savoir, de conscience et d'exactitude. Il est en présence des faits et des hommes, comme un chrétien des premiers siècles en présence de la vérité : il aimeroit mieux mourir que de faire un mensonge. Son style incorrect, sauvage et nu, est mêlé de choses qui étonnent. C'est ainsi que, peignant les derniers momens de Julien, il

Ammien Marcellin, qui voyoit Julien en beau, conserve pourtant dans le portrait de ce prince quelques traits de celui de Grégoire de Nazianze[1]. et Julien lui-même, dans le Misopogon, semble attester la fidélité malveillante du pinceau chrétien.

« La nature, comme je le présume, n'a pas donné beaucoup d'agréments à mon visage, et moi, » morose et bizarre, je lui ai ajouté cette longue » barbe pour lui infliger une peine, à cause de son » air disgracieux. Dans cette barbe je laisse errer

dit, dans le langage des pères de l'Église : « Il mourut » dans la disgrâce de Dieu et des hommes. »

[1] *Mediocris erat staturæ, capillis tanquàm pexisset mollibus, hirsutâ barbâ in acutum desinente vestitus, venustate oculorum micantium flagrans, qui mentis ejus angustias indicabant, superciliis decoris et naso rectissimo, ore paulò majore, labro inferiore demisso, opimâ et incurvâ cervice, humeris vastis et latis, ab ipso capite usque unguium summitates lineamentorum recta compagine, undè viribus valebat et cursu.* (Amm., lib. xxv, cap. 4.) D'après ce portrait, Julien avoit les cheveux doux, les sourcils charmants, le nez tout-à-fait grec; la beauté de ses yeux étincelants annonçoit que son âme étoit mal à l'aise dans l'étroite prison de son corps. Si on lit *argutias* au lieu d'*angustias* dans le texte, on retrouveroit les yeux vifs, mais *égarés et tournoyants*, qu'attribue à Julien saint Grégoire de Nazianze.

» des insectes [1] comme d'autres bêtes dans une » forêt. Je ne puis boire, ni manger à mon aise, » car je craindrois de brouter imprudemment » mes poils avec mon pain. Il est heureux que je » ne me soucie ni de donner, ni de recevoir des » baisers. . . .

» Vous dites qu'on pourroit tresser des cordes » avec ma barbe : je consens de tout mon cœur » que vous en arrachiez les brins; prenez garde » seulement que leur rudesse n'écorche vos mains » molles et délicates.

» N'allez pas vous figurer que vos moqueries » me désolent; elles me plaisent; car enfin, si » mon menton est comme celui d'un bouc, je » pourrois, en le rasant, le rendre semblable à » celui d'un beau garçon ou d'une jeune fille sur » qui la nature a répandu sa grâce et sa beauté. » Mais vous autres de vie efféminée et de mœurs » puériles, vous voulez jusque dans la vieillesse ressembler à vos enfants : ce n'est pas comme chez » moi, aux joues, mais à votre front ridé, que » l'homme se fait reconnoître.

» Cette barbe démesurée ne me suffit pas : » ma tête est sale; rarement je la fais tondre; je » coupe mes ongles rarement, et j'ai les doigts » noircis par ma plume.

» Voulez-vous connoître mes imperfections se-

[1] *Discurrentes in eâ pediculos.*

» crètes? ma poitrine est horrible et velue comme
» celle du lion, roi des animaux. Je n'ai jamais
» voulu la peler, tant mes habitudes sont brutes et
» abjectes. Je n'ai jamais poli aucune partie de mon
» corps : franchement je vous dirois tout, quand
» j'aurois même un poireau comme Cimon [1]. »

Et c'est le maître du monde qui parle de lui de cette façon ! Mais cette brutale humilité est l'orgueil de la puissance.

Julien avoit des vertus, de l'esprit et une grande imagination : on a rarement écrit et porté une

[1] Spaheim a traduit le Misopogon ; La Bletterie en a donné une autre traduction avec celle des *Césars* et de quelques lettres choisies ; le marquis d'Argens a traduit, sous le nom de *Défense du paganisme*, ce que saint Cyrille d'Alexandrie nous a conservé de l'ouvrage de Julien contre les chrétiens ; enfin M. Tourlet a publié une traduction complète des œuvres de cet empereur. Je me suis aidé des excellents travaux de mes devanciers, sans adopter tout-à-fait leur version. La traduction du Misopogon de La Bletterie, que M. Tourlet a conservée en la corrigeant, est élégante, mais elle ne dit pas tout l'original. La Bletterie, d'ailleurs homme d'esprit, de raison, d'instruction et de talent, est resté dans l'ironique ; il n'a pas osé aborder le sardonique ; il a eu peur de l'effronterie des mots : je ne parle pas du collectif *messieurs* adressé aux habitans d'Antioche, petite politesse de notre bonne compagnie, qu'il étoit aisé de faire disparoître. La Bletterie croit que Julien calomnie sa barbe ; je le pense aussi ; il est probable qu'il répétoit les railleries des Antiochiens, ou qu'enchérissant lui-même

couronne comme lui. Il détestoit les jeux, les théâtres, les spectacles; il étoit sobre, laborieux, intrépide, éclairé, juste, grand administrateur, ennemi de la calomnie et des délateurs. Il aimoit la liberté et l'égalité, autant que prince le peut; il dédaignoit le titre de seigneur ou de maître. Il pardonna dans les Gaules à un eunuque chargé de l'assassiner.

sur ces railleries, il exagéroit ses défauts pour tomber de plus haut sur les vices contraires de ses détracteurs. Nous voyons Julien se baigner dans une maison de campagne, se faire couper les cheveux en arrivant à Constantinople; cela n'annonce pas un homme si indifférent au soin de sa personne. Saint Augustin, dont la philosophie n'étoit pas il est vrai celle de Julien, pense que la propreté est une demi-vertu.

M. Tourlet a réuni plusieurs fragments de Julien qui ne se trouvent pas dans les anciennes éditions de ses œuvres. Il a rendu ainsi un véritable service aux lettres; mais la grande découverte à faire seroit celle de l'*Histoire des guerres de Julien dans les Gaules*. Cet ouvrage est perdu, tandis que des discours assez insignifiants se sont conservés. Cela vient en partie de l'esprit du siècle où vivoit Julien : on attachoit une extrême importance aux écrits dogmatiques de l'Apostat pour les admirer ou les combattre, et l'on se soucioit peu de ce qui étoit en dehors des controverses religieuses. C'est ainsi que Cyrille d'Alexandrie, dans ses dix livres *pro sanctâ christianorum religione adversùs libros athei Juliani*, nous a transmis une grande partie de l'ouvrage de cet empereur contre la religion chrétienne.

Un jour on lui signala un citoyen qui, disoit-on, aspiroit à l'empire, parce qu'il faisoit préparer en secret une chlamyde de pourpre. Julien chargea l'officieux ami du prince légitime de porter à l'usurpateur une paire de brodequins ornés de pourpre, afin qu'il ne manquât rien au vêtement impérial [1]. La loi défendoit sous peine de mort de fabriquer pour les particuliers une étoffe de pourpre; un usurpateur étoit réduit, dans le premier moment de son élection, à voler la pourpre des enseignes militaires et des statues des dieux.

Maris, évêque arien de Chalcédoine, insultoit Julien qui sacrifioit dans un temple de la Fortune. Julien lui dit : « Vieillard, le Galiléen ne » te rendra pas la vue. » Maris étoit aveugle. — » Je le remercie, » répondit l'évêque, « de m'é- » pargner la douleur de voir un apostat comme » toi [2]. » L'empereur supporta cet accablant reproche.

[1] *Jubet periculoso garritori pedum tegmina dari purpurea ad adversarium perferenda.* (Amm.)

[2] Illum (Julianum) graviter objurgavit, impium et apostatam vocans et religionis expertem. At ille conviciis reddens convicia cœcum eum apellavit : neque verò, inquit, Deus tuus galilæus te unquàm sanaturus est. *Gratias*, inquit Maris, *ago Deo, qui me luminibus orbavit ne viderem vultum tuum qui in tantam prolapsus est impietatem.* (Socrat., hist. eccles., lib. II, cap. 12, p. 150.)

Delphidius, célèbre avocat de Bordeaux, plaidoit devant Julien, contre Numérius accusé de concussion dans le gouvernement de la Gaule Narbonnoise; Numérius nioit les faits. « Qui ne » sera innocent, » s'écria l'avocat, « s'il suffit de » nier? — « Qui sera innocent, » repartit Julien, « s'il suffit d'être accusé[1]? »

D'autres avocats louoient Julien : « Je me ré» jouirois de vos éloges, » leur dit-il, « si vous » aviez le courage de me blâmer[2]. »

Un certain Thalassius étoit dénoncé par le peuple d'Antioche, comme exacteur et comme ancien ennemi de Gallus et de Julien. « Je re» connois, » dit l'empereur, « qu'il m'a offensé; » c'est ce qui doit suspendre vos poursuites jus» qu'à ce que j'aie tiré raison de mon ennemi. » Il pardonna à l'accusé[3].

Un homme vint se prosterner à ses pieds dans un temple, criant merci pour sa vie. » C'est Théodote, » lui dit-on, « chef du con-

[1] *Ecquis innocens esse poterit, si accusasse sufficiet.* (Amm.)

[2] *Gaudebam planè præ meque ferebam, si ab his laudarer quos et vituperasse posse adverterem, si quid factum sit secùs aut dictum.* (Amm.)

[3] *Agnosco quem dicitis offendisse me justâ de causâ; et silere vos interim consentaneum est, dùm mihi inimico potiori faciat satis.* (Amm.)

» seil d'Hiéraple, qui jadis demandoit votre tête » à Constance. — « Je savois cela, depuis long- » temps, » répondit l'empereur. « Retourne en » paix à tes foyers, Théodote. J'ai à cœur de di- » minuer le nombre de mes ennemis et d'aug- » menter celui de mes amis [1]. »

Une femme plaidoit contre un domestique militaire renvoyé du palais; elle n'avoit osé l'assigner tant qu'il avoit été en faveur. Celui-ci se présente à l'audience impériale avec la ceinture de son emploi; la femme se croit perdue, présumant que son adversaire est rentré en grâce: « Femme, dit Julien, soutiens ton accusation; » le défendeur n'a mis sa ceinture que pour » marcher plus vite dans la boue; elle ne peut » rien contre ton droit [2]. »

La publication du Misopogon tient à la même élévation de nature : à part l'orgueil cynique de cet ouvrage, un homme investi du pouvoir absolu, environné d'une armée de Barbares dévoués à ses ordres, un prince qui pouvoit d'un

[1] *Abi securus ad lares, exutus omni metu, clementiâ principis, qui, ut prudens definivit, inimicorum minuere numerum augereque amicorum sponte suâ contendit ac libens.* (Amm.)

[2] *Prosequere, mulier, si quid te læsam existimas: hic enim sic cinctus est ut expeditiùs per lutum incedat: at parùm nocere tuis partibus potest.* (Amm.)

seul signe faire exterminer ses insolents détracteurs, et qui se contente de tirer raison d'un libelle par un pamphlet, est un exemple unique dans l'histoire des peuples et des rois. César, dans l'Anti-Caton, n'eut à se venger que de la vertu, et il ne la put vaincre, même en joignant les armes à la satyre.

Les *Césars* sont encore plus extraordinaires que le Misopogon. Quel souverain a jamais jugé ses prédécesseurs avec autant de rigueur et de supériorité? Jules César entre le premier au banquets des dieux : Silène avertit Jupiter que ce convive pourroit bien songer à le détrôner, et Jupiter trouve que la tête de ce mortel ressemble pas mal à la sienne. Vient Auguste, dont les couleurs du visage changent comme celles du caméléon; Tibère à la mine fière et terrible, et au dos couvert de lèpre; Caligula, monstre sur-le-champ précipité dans le Tartare; Claude, pauvre prince qui n'est rien sans Pallas, Narcisse et Messaline; Néron, une couronne de laurier sur la tête, une lyre à la main et qu'Apollon jette dans le Cocyte; ensuite des gens de toutes sortes, les Galba, les Othon, les Vitellius; Vespasien qui accourt pour éteindre le feu mis aux temples[1]; Titus qu'on envoie à la

[1] Allusion à l'incendie du temple de Jérusalem et du Capitole.

Vénus publique; Domitien qu'on enchaîne auprès du taureau de Phalaris; Nerva, à propos duquel Silène s'écrie : « Vous autres Dieux, vous » laissez quinze années un monstre sur le trône, » et ce vieillard affable et juste n'a pas régné » un an entier! » Jupiter apaise Silène en lui annonçant que des princes vertueux vont suivre Nerva.

Trajan paroît : aussitôt Silène recommande à Jupiter de veiller sur celui qui verse à boire aux immortels. Que cherche Adrien? son Antinoüs? Il n'est point dans l'Olympe. Antonin, modéré, excepté en amour, s'arrêteroit à couper en portions égales un grain de cumin. A la vue de Marc-Aurèle, Silène déclare qu'il n'a rien à lui reprocher.

Survient un débat entre Alexandre et César jouteurs de gloire. César affirme qu'il a effacé les grands hommes ses contemporains et les grands hommes de tous les siècles et de tous les pays. Que prétend Alexandre avec sa conquête de la Perse? Peut-il opposer quelque chose à la journée de Pharsale? Quel étoit le capitaine le plus habile de Pompée ou de Darius? Où étoient les meilleurs soldats. « Toi, Alexandre, tu as égorgé les ci- » toyens de Thèbes, incendié les villes des mal- » heureux Grecs; moi, César, j'ai conquis les » Gaules, passé le Rhin, franchi l'Océan, sauté

» sur le rivage des Bretons. Tu as vaincu dix mille
» Grecs : j'ai défait cent cinquante mille Romains. »

Alexandre, qui commençoit à entrer en fureur, apostrophe Jupiter et lui demande quand enfin ce babillard romain cessera de se donner des éloges? Il a triomphé de Pompée! Pompée pauvre homme qui profita des triomphes de Lucullus! on lui donna le nom de grand, par flatterie, mais pouvoit-on le comparer à Marius, aux deux Scipions, à Camille? « Tu as battu Pompée, Cé-
» sar? Pompée, si amoureux de sa coiffure qu'il
» ne s'osoit gratter la tête que du bout du doigt!
» Tu ne soumis les Gaulois et les Germains que
» pour asservir ta patrie : fut-il jamais rien de
» plus impie et de plus détestable! Ne traite pas
» avec tant de dédain les dix mille Grecs que je me
» vis forcé d'accabler. Vous, Romains qui à peine
» avez pu vous rendre maîtres de la Grèce dans sa
» décadence, vous qui vous êtes épuisés à soumet-
» tre un petit état presque ignoré aux beaux jours
» de l'Hellénie, que seriez-vous devenus s'il vous
» eût fallu combattre les Grecs unis et florissants?
» Il vous sied bien de parler avec mépris de ma
» conquête de la Perse, fameux conquérants qui,
» après trois siècles de guerre, êtes parvenus, à
» la sueur de votre front, à vous emparer de
» quelques villages au-delà du Tigre! Moins de
» dix ans ont suffi à Alexandre pour dompter la

» Perse et les Indes. » La satire continue de cette manière impitoyable, haute et juste, jusqu'à Constantin outrageusement traité par le restaurateur de l'idolâtrie : il le livre à la déesse de la mollesse qui l'embrasse, le revêt d'une robe de femme de diverses couleurs, et le conduit par la main à la Luxure. Auprès d'elle Constantin trouve un de ses fils (Crispus) qui crioit incessamment : « Corrupteurs de femmes, homicides, » sacriléges, scélérats, vous tous qui avez besoin » d'expiation, approchez ! avec un peu d'eau je » vous rendrai purs. Si vous retombez dans vos » fautes, frappez-vous la poitrine, battez-vous la » tête : tout vous sera remis [1]. »

Ici il y a triple calomnie et haine atroce : on ne reconnoît plus le souverain supérieur qui condamne les mauvais princes, et le grand homme qui juge ses pairs.

Julien étoit musicien, et poëte de talent :

[1] Ὅσις φθορεὺς, ὅσις μιαισφόνος, ὅσις ἐναγής καὶ βδελυρὸς, ἴτω θαῤῥῶν ἰάποφανῶ γὰρ αὐτὸν τουτωὶ τω ὕδατι λούσας, αὐτίκα καθαρόν. Κἂν πάλιν ἔνοχος τοῖς αὐτοῖς γένηται, δώσω τὸ σῆθος κλήξαντὶ, καὶ τήν κεφαλήν πατάξαντι καθαρῶ γένεσθαι. Quisquis mulierum corruptor, quisquis homicida est, quisquis piaculo aut execrando scelere se obstrinxit, fidenter hùc adito. Etenim simul atque hâc aquâ ablutus fuerit, illicò ego eum purum reddam. Quod si iisdem rursùs se flagitiis contaminarit, efficiam uti, tunso pectore et capite percusso, expietur. (In Cæsar., p. 336. B.)

nous avons de lui deux épigrammes élégantes, l'une contre la bière, l'autre où l'orgue est décrit à peu près tel que nous le connoissons [1].

[1] Il existe en manuscrit, dit-on, un poëme de Julien sur le soleil et quelques harangues non publiées. D'une grande quantité de lettres sorties de la plume féconde de Julien, on n'en connoît guère plus de soixante-quatre. Vossius assure que *les Césars* étoient intitulés, dans les anciens manuscrits, *les Saturnales et le Banquet;* mais Suidas distingue *les Césars* des *Saturnales*, et cite de ce dernier ouvrage des choses qui ne se trouvent point dans *les Césars*. Suidas indique encore deux ouvrages perdus de Julien, l'un sur *les trois figures*, l'autre sur *l'origine du mal contre les ignorants*. Eunape, dans ses vies des sophistes, parle souvent de Julien; il en avoit écrit l'histoire; peut-être faisoit-elle partie de son histoire des empereurs depuis Alexandre Sévère. On croit que celle-ci se retrouve en partie dans les deux livres de Zosime qui se seroit contenté de retoucher le travail d'Eunape; Calliste, au rapport de Socrate, avoit mis en vers la vie de Julien. On présumoit, dans le dix-septième siècle, que l'histoire politique d'Eunape étoit dans les bibliothéques d'Italie. Le monde littéraire doit au savant M. Boissonnade une édition grecque d'Eunape, dont M. Cousin juge compétent parle ainsi : son suffrage sera d'un tout autre poids que le mien. « Personne, en effet, n'étoit » mieux préparé à donner une édition critique d'Eunape » que M. Boissonade, qui a déjà si bien mérité de la » philosophie néo-platonicienne en publiant une nouvelle » édition de la vie de Proclus par Marinus, et le com-

Ses lettres sont instructives, quoique d'un style peu naturel [1] : en voici une où il y a trop de

» mentaire inédit de Proclus sur le *Cratyle*. Et comme
» si ses propres ressources ne lui suffisoient point, sa mo-
» destie lui a fait un devoir de se procurer tous les ma-
» tériaux amassés par ses devanciers. Le *specimen* de
» Carpzow le mettoit en possession des notes de Fabri-
» cius, et par l'intermédiaire de Schœfer, Erfurt, entre
» les mains duquel étoient tombés les travaux inédits de
» Wagner, les a obligeamment communiqués à M. Bois-
» sonnade, avec des notes de Reinesius. Pour la vie de
» Libanius, il a eu les notes inédites de Valois; et deux
» exemplaires d'Eunape, qui avoient appartenu à Walke-
» naer, lui ont fourni quelques corrections heureuses
» déposées sur les marges par Walckenaer, ou par lui
» recueillies sur l'exemplaire de Vossius conservé à la
» bibliothéque de Leyde; sans compter les conjectures
» de l'illustre évêque d'Avranches, Huet, que contient
» un des exemplaires de la bibliothéque de Paris, et
» d'autres secours qu'il seroit trop long d'énumérer, et
» qui tous disparaissent devant la vaste collection de
» remarques de toute espèce dont Wyttenbach a enrichi
» l'ouvrage de notre savant compatriote : de sorte que
» les deux volumes dont se compose cette édition d'Eu-
» nape, présentent les travaux des maîtres de différents
» pays et de différents siècles, habilement employés par
» un des maîtres du siècle présent. »

[1] Libanius prétend avoir atteint la perfection du style épistolaire, et il accorde la seconde place à Julien. Pline le Jeune offre le modèle de ce bel-esprit élégant et recherché, imité par Julien et les Grecs de son temps.

Néréides, de Grâces, de Nymphes, de lieux communs de mythologie, et qui ressemble assez à ces épîtres toutes fleuries de lis et de roses, que le grand Frédéric écrivoit à des gens de lettres la veille d'une bataille; mais le sujet en est touchant et les descriptions agréables; elle nous apprend quelque chose d'intime de la vie et de la jeunesse de Julien.

L'aïeule maternelle de Julien lui avoit laissé une petite terre en Bithynie; l'empereur écrit à un ami dont on ignore le nom, pour lui en faire présent. Quel est le roi d'une province de l'empire romain, qui ne croiroit aujourd'hui déroger à sa puissance, démembrer le domaine de sa couronne, et compromettre la dignité de son sang, en offrant d'aussi bonne grâce l'héritage de sa grand' mère à un ami?

» La maison n'est pas à plus de vingt stades » de la mer; mais on n'y est point étourdi par le » marchand, ou par le matelot criard et querel- » leur. Cependant on y jouit des présents des Né- » réides, et l'on peut y avoir le poisson frais et » palpitant. Si tu montes sur un tertre peu éloi- » gné de la maison, tu verras la Propontide, ses » îles et la ville qui porte le noble nom d'un em- » pereur. Là tu ne seras point au milieu des al- » gues, des mousses et des autres plantes désa- » gréables et inconnues que la mer jette sur ses

» grèves; mais au milieu des saules, parmi le » thym et les herbes parfumées. Couché un livre » à la main, après une lecture attentive, tu » pourras reposer tes yeux fatigués : la mer et » les vaisseaux te seront un charmant spectacle. » Dans mon enfance, ce lieu me plaisoit, parce » que j'y trouvois des fontaines qui n'étoient pas » à mépriser, des bains assez propres, un po- » tager et des arbres. Lorsque je devins homme, » je désirai ardemment revoir ce lieu; j'y suis » maintes fois retourné en compagnie de quel- » ques amis. Je m'y suis même assez occupé » d'agriculture pour y laisser, comme un mo- » nument, une petite vigne qui donne un vin » suave et parfumé. Tu verras dans mon clos » Bacchus et les Grâces : la grappe pendante » au cep, ou portée au pressoir, exhale l'odeur » des roses; la liqueur dans le tonneau est déjà » du nectar, si nous en croyons Homère. Tu » me demanderas peut-être, puisque les vignes » viennent si bien dans ce sol, pourquoi je n'en » ai pas planté davantage? Mais d'abord je ne » suis pas un cultivateur bien habile; ensuite » les Nymphes tempèrent pour moi la coupe » de Bacchus; je ne voulois de vin qu'autant » qu'il en falloit pour moi et mes convives, dont » tu sais que le nombre n'est pas grand. Accepte

» donc ce présent, ô tête chérie [1] ! Il est petit, » sans doute, mais ce qui va d'un ami à un ami, » de la maison à la maison, est très-doux, » comme le dit le sage poëte Pindare [2]. »

Les discours de Julien ont les défauts de la littérature de son temps; mais celui qu'il adresse aux Athéniens, en partie purgé de ces défauts, montre avec quelle gravité il avoit pu écrire l'histoire des guerres des Gaules et de la Germanie. Il est fâcheux que l'Apostat, dans deux panégyriques, ait si bien loué Constance, son persécuteur, et qu'il ait été si froid dans l'éloge d'Eusébie, sa bienfaitrice, et peut-être quelque chose de plus [3].

[1] Φίλη κεφαλή! *O carum caput!* Horace a transporté ce tour dans le latin, et Racine dans le françois.

[2] Epist. 46.

[3] Cette princesse aussi belle qu'humaine, dit Julien (*Paneg. Eus.*), est représentée comme aimant les lettres, et pleine de compassion pour les malheureux : *in culmine tam celso humana*. On la voit protéger Julien, le défendre contre ses ennemis, lui fournir des livres, prendre pour lui tous les soins de la puissance et de la tendresse; ensuite on la voit donner un breuvage à Hélène, pour la faire se délivrer de son fruit avant terme. Comment Eusébie qui avoit élevé Julien à la pourpre, et qui conséquemment ne sembloit pas craindre son ambition, vouloit-elle le priver de postérité? Eusébie étoit stérile; Hélène n'étoit pas jeune, mais elle étoit féconde. Ces contradictions s'expliqueroient par la folie

Grand admirateur du passé, Julien a voulu faire remonter le vocabulaire dont il s'est servi aux jours classiques de la Grèce : assez souvent il habille à l'antique des idées modernes; on se peut faire une idée de ce contraste par un exemple en sens opposé. L'auteur des *Vies des grands hommes* a écrit en grec dans un idiome complet et vieilli, et il a été traduit en françois dans un idiome incomplet et naissant, d'où il est arrivé une chose assez extraordinaire : le génie de Plutarque étoit naïf, et sa langue ne l'étoit plus; Amyot est venu, et il a donné à Plutarque la langue qui manquoit à son génie. Mais Amyot échoue dans les *morales* : le gaulois qui s'étoit, si bien prêté aux récits du biographe, n'a pu rendre les idées complexes et les expressions métaphysiques du Philosophe.

De grandes imperfections balançoient dans Julien ses éminentes qualités : il gâtoit son caractère original en copiant d'autres grands hommes, et sembloit n'avoir de naturel que sa perpétuelle imitation. Il s'étoit surtout donné pour modèle Alexandre et Marc-Aurèle; sa mémoire

d'une passion. Dans cette hypothèse, Eusébie auroit désiré placer Julien sur le trône du monde, mais elle n'auroit pu souffrir qu'une femme, plus heureuse qu'elle, fût la mère des enfans de Julien.

envahissoit ses actions; il avoit fait entrer son érudition dans sa vie. Lorsqu'il renvoya aux évêques le Traité de Diodore de Tarse, en faveur du christianisme, avec ces trois mots : *anegnôn, egnôn, categnôn* : Ἀνέγνων, ἔγνων, κατέγνων : *J'ai lu, j'ai compris, j'ai condamné*; il rappeloit mal le *vei, vidi, vici* de César. Ses actes de clémence étoient peu méritoires : le dédain y ayant plus de part que la générosité. Léger, railleur, pétulant, questionneur sans dignité, d'une loquacité intarissable, il eût été cruel s'il se fût laissé aller à son penchant[1]. Dans des emportements involontaires il s'abaissoit jusqu'à frapper de la main et du pied les gens du peuple qui se présentoient à ses audiences[2]. On pourroit soupçonner sa pudicité : bien que Mamertin assure que son lit étoit plus chaste que celui d'une vestale, il est probable, s'il n'est certain, qu'il eut des enfants naturels[3]. Telle est la puissance d'un mot : le nom d'Apostat, donné à Julien, suffit pour flétrir sa mémoire, même aujourd'hui que nous sommes séparés de ce prince par quatorze siècles, et que tombent les institutions qu'il proscrivoit.

[1] Socr., lib. III, cap. 21.
[2] Naz., p. 121.
[3] Julian., epist. 40. *Educator meorum liberorum.*

L'antipathie de Julien pour le culte des chrétiens se fortifia de la haine que lui inspira le prince qui massacra son père, livra son frère au bourreau, et menaça long-temps sa vie : les anciens autels étant devenus les autels persécutés, Julien s'y attacha comme un caractère généreux s'attache à la patrie, à la foiblesse et au malheur ; il voulut croire à des absurdités que sa raison condamnoit ; il employa son génie, comme les philosophes de son temps, à expliquer par des allégories le culte de ces divinités, personnifications des objets de la nature, ou passions matérialisées. La beauté des cérémonies du paganisme enchantoit son imagination poétique nourrie des songes de la Grèce : à la renaissance des lettres, au seizième siècle, quelques écrivains de la France et de l'Italie, ravis des belles fables, devinrent de véritables païens et firent abjuration entre les mains d'Homère et de Virgile. Julien attribuoit son salut à sa piété envers les dieux qui l'avoient excepté seul de la juste condamnation prononcée contre la maison impie de Constantin.

Son aversion pour le christianisme se put augmenter encore du spectacle qu'offroit la société lorsqu'il parvint à l'empire. L'hérésie d'Arius avoit tout divisé et subdivisé ; ce n'étoient qu'anathèmes lancés et reçus ; les catholiques mêmes

ne s'entendoient plus; les évêques se disputoient des siéges, et le schisme ajoutoit ses désordres à ceux de l'hérésie. Julien avoit remarqué que les chrétiens sont plus cruels entre eux que les bêtes ne le sont aux hommes [1] (c'est un auteur païen qui l'affirme). Athanase fait la même remarque sur les Ariens [2]. Ces querelles dans toutes les villes, dans tous les villages, dans tous les hameaux, affoiblissoient l'empire au dehors, paralysoient le pouvoir au dedans, rendoient l'administration périlleuse et difficile. Les juges et les gouverneurs n'étoient occupés qu'à réprimer les délits et les séditions des chrétiens. Le fameux Georges, évêque arien d'Alexandrie, persécuteur des païens et des catholiques, avoit désolé l'Égypte par ses rapines et ses cruautés. Diodore, un de ses adhérents, coupoit de sa propre autorité la chevelure des enfants; chevelure que l'idolâtrie maternelle laissoit croître en l'honneur de quelque divinité protectrice. Le peuple lassé se souleva, massacra Georges, pilla sa bibliothéque dont Julien recommanda au préfet d'Égypte de rassembler soigneusement les débris. La folie des Galiléens, dit le même

[1] Nullas infestas hominibus bestias, ut sunt sibi ferales plerique christianorum expertus. (Amm., lib. XII, cap. 5.)

[2] Ariani Scythis ipsis crudeliores. (Ath., hist. Arian.)

prince, dans sa lettre à Artabius, a presque tout perdu [1].

Julien, qui n'auroit pu reconnoître la vérité chrétienne parmi des hommes qui ne s'entendoient pas sur la nature du Christ, put donc croire qu'il supprimeroit à la fois tous les maux, en étouffant toutes les sectes sous l'ancien culte : erreur d'un juge préoccupé qui prit les effets pour la cause, qui ne vit que l'extérieur des troubles, qui ne fut frappé que du mouvement à la surface et n'aperçut pas l'idée immobile reposant au fond de ces troubles. Une révolution étoit accomplie, un changement opéré dans l'espèce humaine.

Cependant l'éducation d'enfance du grand ennemi de la croix avoit été toute chrétienne; il avoit disputé de dévotion à Macellum avec son frère Gallus; il paroît même qu'après avoir été *lecteur* dans l'église de Nicomédie, il s'étoit fait tondre pour se faire moine [2]; intention qu'on a voulu attribuer à l'hypocrisie, et qu'il est plus équitable de regarder comme le mouvement d'une âme

[1] *Etenim Galilæorum amentia, propemodùm omnia afflixit ac perdidit.* (Julian., epist. 7.)

[2] *Et ad cutem usque tonsus monasticam vitam simulavit.* (Socrat.)

exaltée. Julien ne pouvoit être ni chrétien, ni philosophe à demi; la nature ne lui avoit laissé que le choix du fanatisme.

Quoi qu'il en soit, aussitôt que ce prince fut séparé de Gallus, il s'abandonna à la passion de l'étude, que lui avoit inspirée Mardonius, son premier maître. Il visita à Pergame Édésius, dont l'école jetoit un grand éclat.

Chef du néoplatonisme dont Plotin étoit le fondateur, Édésius, disciple et successeur d'Iamblique, étoit un vieillard dont l'esprit vigoureux s'élevoit vers le ciel, à mesure que son corps se penchoit vers la terre. Julien vouloit en tirer toute la science; mais le vieillard lui dit: « Aimable poursuivant de la sagesse, mon » corps est un édifice en ruines prêt à tomber: » interrogez mes enfans [1]. »

Ces enfants d'Édésius étoient ses disciples: Maxime, Priscus, Eusèbe et Chrisanthe. Julien s'adressa d'abord aux deux derniers. Eusèbe ne croyoit point à la théurgie, et parloit à Julien contre les opérateurs de prodiges; il lui raconta que Maxime avoit fait sourire devant lui au moyen d'un grain d'encens purifié, et d'un hymne chanté à voix basse, la statue de la déesse au temple d'Hécate; qu'ensuite les flambeaux s'é-

[1] Eunap., vit. Jambl., vit. Max.

toient allumés d'eux-mêmes[1]. Aussitôt Julien, transporté de curiosité, ne voulut plus écouter les raisonnements d'Eusèbe, et s'empressa d'aller chercher Maxime à Éphèse.

Maxime, d'un âge approchant de la vieillesse, portoit une longue barbe blanche; son éloquence étoit entraînante; le son de sa voix se marioit si bien avec l'expression de ses regards qu'on ne lui pouvoit résister[2]. Pressé par Julien il fit venir Chrysanthe, et tous les deux l'instruisirent. Maxime conduisit le jeune prince dans le souterrain d'un temple : après les évocations on entendit un grand bruit, et des spectres de feu apparurent. Julien, saisi de frayeur, fit involontairement et par habitude le signe de la croix : tout s'évanouit. Julien ne se pouvait empêcher d'admirer la puissance du signe des chrétiens, lorsque le philosophe lui dit d'une voix sévère : « Croyez-» vous avoir fait peur aux dieux? ils se sont » retirés, parce qu'ils ne veulent pas avoir de » relations avec des profanes tels que vous[3]. »

On ignore le reste de cette initiation; mais on assure que Maxime prédit l'empire à Julien, s'il juroit d'abolir le christianisme et de rétablir l'ancien culte.

1 Id., ibid.

2 Eunap., ibid.; Liban., paneg. 175.

3 Theodor., lib. III, cap. 3; Greg. Naz., or. 3, p. 71.

Au surplus, quels que fussent les nuages dont le néoplatonisme environnoit sa doctrine, on sait qu'il admettoit des Puissances subordonnées avec lesquelles on commerçoit par la science de la Cabale. Comme les philosophes ne pouvoient justifier les folies du polythéisme pris dans le sens absolu, ils composoient un système d'allégories dans lesquelles ils renfermoient les vérités de la physique, de la morale et de la théologie. Ils admettoient un Dieu-Principe dont les attributs devenoient des divinités inférieurs. Les astres, la terre, la mer, les royaumes, les villes, les maisons, de même que les vertus et les arts avoient leurs Génies : ceux qui tout à la fois rougissoient et se glorifioient des anciennes superstitions, chargeoient ainsi l'imagination d'inventer pour les justifier un système digne d'elle.

Le fond de l'ancienne doctrine platonicienne subsistoit : l'intervalle incommensurable qui sépare l'homme de Dieu, étant rempli par des êtres plus ou moins sublimes à mesure qu'ils sont plus voisins de Dieu ou de l'homme, notre âme selon le degré de sa vertu, remonte cette longue chaîne de Héros, de Génies et de Dieux et va s'abîmer dans le sein du Grand-Être, Beauté, Vérité, souverain Bien, Science complète.

Plutôt alléché aux mystères que rassasié de se-

crets, Julien alla chercher jusqu'au fond de la Grèce un vieux prêtre d'Eleusis, qui passoit pour ne rien ignorer. Si nous en croyons Eunape, seule autorité pour ce récit, Julien, au moment de rompre avec Constance, appela ce prêtre dans les Gaules, et lui fit part du projet qu'il n'avoit révélé qu'à Oribase, son médecin, et à Evemère, son bibliothécaire.

Julien étoit versé dans la théurgie et les deux divinations : ses croyances se composoient d'un mélange de néoplatonisme et de quelque souvenir de sa première éducation chrétienne, le tout enveloppé dans l'hellenisme, ou les mythes homériques. Le néoplatonisme joignoit à la doctrine de Platon des idées empruntées aux écoles pythagoricienne, stoïcienne et péripatéticienne. En vertu de la loi de la métempsycose, Julien pensoit avoir hérité de l'âme d'Alexandre : superstition naturelle du courage, du génie et de la gloire.

Libanius compare la vérité rentrant dans l'esprit de Julien, purifiée du christianisme, à la statue des dieux replacée dans un temple autrefois profané. Selon le même Libanius des divinités amies éveilloient le disciple impérial en touchant doucement ses mains et ses cheveux [1] ; il

[1] Liban., paneg.

distinguoit la voix de Jupiter de celle de Minerve, et ne se trompoit point sur la forme d'Hercule ou d'Apollon : platonicien par l'esprit, stoïcien par le caractère, cynique par quelques habitudes extérieures, Julien prioit et jeûnoit en l'honneur d'Isis, de Pan ou d'Hécate, comme les pères du désert ses contemporains jeûnoient et prioient aux jours de vigiles et d'abstinence. Si, à cette époque, la philosophie affectoit des austérités et prétendoit opérer des prodiges, c'est qu'elle avoit été conduite à opposer quelque chose aux vertus et aux merveilles des chrétiens.

En effet, peu de temps après le règne de Julien, une persécution s'éleva contre les hommes accusés de magie ; cette magie n'étoit que la réaction et la contre-partie des miracles. Le christianisme avoit forcé l'hellénisme à l'imitation, pour maintenir sa puissance. La cérémonie du taurobole ou du criobole, qui se rattachoit dans son principe à la plus haute antiquité, étoit devenue une simple parodie du baptême. Au bord d'une fosse couverte d'une pierre percée, le sacrificateur égorgeoit un taureau ou un belier ; le sang de la victime couloit au travers des trous, sur le prosélyte placé au fond de la fosse, et les taches de ce pêcheur se trouvoient effacées au moins pour vingt

ans. Les philosophes étoient les *solitaires* de la religion de Jupiter; comme les hermites du christianisme, ils s'attribuoient un pouvoir surnaturel. Plotin évoquoit, à l'aide d'un Egyptien, son propre démon; quand il mourut, un dragon sortit de dessous son lit et traversa une muraille. Iamblique s'élevoit en l'air, et tout son corps paroissoit resplendissant : au son d'une parole il fit un jour sortir les Génies de l'Amour, Eros et Anteros, du fond d'un bain. Édésius forçoit les dieux à descendre, et il en recevoit des oracles en vers hexamètres [1]. Vous venez de voir les jongleries de Maxime et Chrysanthe. Simon, le magicien, Apollonius de Thyane, avoient eu les mêmes prétentions aux vertus théurgiques. Celse avoit opposé aux miracles de Jésus-Christ les prestiges d'Esculape, d'Apollon, d'Aristes et d'Abaris. Les philosophes affectoient un tel air de ressemblance avec les ascètes, que Julien, dans un moment d'humeur contre les cyniques, les compare aux moines galiléens [2] : vous allez bientôt voir ce prince essayant de régler la police des temples d'après la discipline des églises.

[1] Eunap., vit. Soph.; Bruker., hist. philosoph. Julian., apud S. Cyrille, lib. VI.

[2] Julian., contrà imperitos canes., or. 6.

Enfin, les idolâtres réformés avoient placé une Trinité à la tête de leurs dieux : vaincu de toutes parts, le paganisme étoit, pour ainsi dire, obligé de se faire chrétien.

Toutefois, dans cette transfusion du sang social, dans l'accomplissement de la plus grande révolution de l'intelligence, on doit aussi remarquer, à fin d'être juste et sincère, ce que le christianisme pouvoit avoir admis de la philosophie et du paganisme.

Le christianisme a-t-il reçu de la philosophie les dogmes de la Trinité, du Logos ou du Verbe?

J'ai déjà eu l'occasion de traiter ailleurs cette matière : j'ai fait observer [1] que la Trinité pouvoit avoir été connue des Égyptiens, comme le prouvoit l'inscription grecque du grand obélisque du Cirque Majeur, à Rome; j'ai cité un oracle de Sérapis, rapporté par Héraclides de Pont et Porphyre [2], lequel oracle exprime nettement le dogme de la Trinité [3].

[1] Génie du Christ., tome Ier., liv. 1, chap. 3.

[2] Porphyre appartient au néoplatonisme, postérieur à la prédication de l'Evangile : sous ce rapport son témoignage est suspect.

[3] La belle découverte de la lecture des hiéroglyphes a pu jeter de nouvelles lumières sur le système religieux

Les mages avoient une espèce de Trinité dans leur Metris, Oromasis et Arimanis, ou Mitra,

des Égyptiens. Je dois à M. Charles Le Normant qui a suivi M. de Champollion en Égypte, la note savante qu'on va lire. L'auteur, en traitant de la triade égyptienne, dit aussi quelques mots du taurobole. (Voyez *la préface de ces Études historiques.*)

« La triade égyptienne, identiquement semblable à » la triade hindoue, repose sur une croyance panthéis- » tique : les deux principes fondamentaux (Ammon-Ra » et *Mouth*, la grande mère, dans la forme la plus » élevée) représentent l'esprit et la matière ; ils ne sont » pas même corrélatifs, car il est dit qu'Ammon est *le* » *mari de sa mère* *, ce qui veut dire que l'esprit est » une émanation de la matière préexistante, du chaos. » Dans le Rituel funéraire **, la pièce capitale et le ré- » sumé de la théologie égyptienne, Ammon dit à Mouth : » *Je suis l'esprit, toi tu es la matière*; plus loin, dans » la prière adressée à *Mouth*, sous la forme secondaire » de Neith, on lit ces mots : *Ammon est l'esprit divin,* » *et toi tu es le grand corps, Neith, qui réside dans* » *Saïs*. De leur union provient *Chons*, la plus haute » manifestation de l'esprit, la troisième personne de la » triade thébaine. Chons est tellement le même que » le *Logos* de l'Inde, et même de la Perse, de Platon » et de saint Jean, qu'à Thèbes, dans le temple qui lui

* Sur le Pylone du temple de *Chons* à Karnak, appelé le *grand temple du sud*, dans le grand ouvrage d'Égypte.

** Troisième partie, section III, traduction communiquée par M. Champollion.

Oromase et Arimane. Platon semble indiquer la Trinité dans le Timée, l'Épinomis, et dans

» est dédié *, il est nommé *Chons Toth*, c'est-à-dire » *parole*. Cette triple unité de Dieu se retrouve ainsi » dans toutes les dégradations du théisme égyptien, » jusqu'à la triple manifestation corporelle de Dieu dans » les personnes d'Osiris, d'Isis et d'Horus. Puis vient un » personnage complémentaire, un résumé des formes » multiples de la Divinité, *Ammon-Horus* ou *Horus-* » *Ammon*, qui réunit les deux anneaux opposés de cette » chaîne immense, et renferme l'unité panthéistique du » monde concentrée dans les trois personnes de l'esprit, » de la matière et du verbe; Ammon-Horus est le *Pan* » des Grecs.

» La trinité chrétienne est fondée sur l'existence d'un » Dieu préexistant à la matière, qui a tiré le monde du » néant; ce Dieu se manifeste incessamment dans son » fils; l'esprit est l'intermédiaire de cette manifestation, » qui dans la triplicité constitue l'unité de Dieu. On » voit donc que, pour établir un rapport de cette trinité » à la triade égyptienne, il faudrait supposer dans cette

* Le même que ci-dessus. le dernier signe qui est l'Ibis, est le symbole du dieu *Toth*, et se résout phonétiquement dans le mot. . . . . ou *tot* qui commence tous les discours des dieux : . . . . *parole d'Ammon-Ra*, *roi des dieux*, etc. (Renseignement communiqué par M. Champollion.)

une lettre à Denis-le-Jeune; il énonce le Verbe de la manière la plus claire. Selon lui le

» dernière l'abstraction du principe féminin et la division » de l'esprit en principe générateur et en esprit propre- » ment dit. La différence fondamentale des deux doctrines » a pour base l'opinion différente que les panthéistes et » les chrétiens professent sur l'origine du mal : l'opti- » misme panthéistique le plus exalté ne peut détruire » l'inhérence du mal à la matière éternelle, et par consé- » quent la nécessité du mal; Nephtis, la sœur d'Isis, » partage sa couche entre Osiris et Typhon.

» Les premiers apologistes ont aussi attribué au désir » de contrebalancer l'influence des cérémonies chré- » tiennes l'usage fréquent des sacrifices tauroboliques, à » compter de la dernière moitié du second siècle de notre » ère. Mais il est plus que probable que ces sacrifices » avoient une autre source que l'imitation des rites du » baptême, ou même que l'idée de réhabilitation d'où la » cérémonie baptismale est dérivée. La purification expia- » toire par le sang est universelle dans les cultes de l'O- » rient; on en retrouve la trace jusque dans le Lévitique : » *Et sanguinem qui erat in altari aspersit super Aaron* » *et vestimenta ejus, et super filios illius, ac vestes* » *eorum* (VIII, 30). Tous les témoignages anciens s'ac- » cordent à rattacher les tauroboles au culte phrygien » de Cybèle. Or ce culte, bien qu'introduit à Rome 207 » ans avant J.-C., ne fut long-temps que toléré, et » ne passa tout-à-fait dans la chose publique que sous » le règne d'Antonin. M. de Boze * a très-bien rappelé » les causes de la vénération superstitieuse de cet empe-

* Tom II des Mém. de l'Acad. des Insc.

Verbe très-divin a arrangé l'univers et l'a rendu visible [1]. Platon avoit emprunté le dogme de la

» reur pour les mystères de Cybèle : il a montré en même
» temps que Faustine la mère étoit la première impératrice
» qui eût pris sur les médailles le nom de *mère des dieux*.
» Or le plus ancien taurobole que nous trouvions con-
» staté par une inscription se rapporte à l'an 160 de J.-C.,
» et a été célébré pour la conservation des jours d'An-
» tonin et de sa famille *; la plupart des monuments de
» ce genre ont, comme le précédent, une couleur poli-
» tique. Que les idées de régénération répandues par le
» christianisme dans tout le monde aient contribué à
» étendre l'usage des sacrifices tauroboliques, c'est ce
» qu'il est difficile de nier; mais les apologistes eux-
» mêmes montroient la différence de principe, et par
» conséquent d'origine, qui existoit entre le baptême et
» le taurobole; le sang du taureau, disoit Firmicus **,
» ne rachète pas, il souille. C'est qu'effectivement l'idée
» de réhabilitation purifiante et celle d'expiation san-
» glante appartiennent à deux systèmes opposés, dont le
» second a été aboli par le sacrifice de la grande victime
» du christianisme. S'il étoit permis d'assigner une origine
» encore plus ancienne que les mystères de Cybèle au
» sacrifice taurobolique, nous en retrouverions la trace
» dans le mythe persan de Mithra et dans l'immolation
» du taureau, qui en est le symbole principal; or, on sait
» que la religion de la mère des dieux n'est, en grande
» partie, qu'une émanation des doctrines persanes. »

[1] Plat., tom. II, p. 986, in Epinomid.

* Mémoire précité.

** Cité par M. De Bose.

Trinité de Timée de Locres, qui la tenoit de l'école italique. Les Pythagoriciens avouoient l'excellence du ternaire : le TROIS n'est point engendré et engendre toutes les autres fractions, d'où il prenoit, dans l'école pythagoricienne, la qualification de nombre sans *mère*. Les stoïciens professoient la même théologie, ainsi que le témoigne Tertullien qui cite Zénon et Cléanthes [1].

Aux Indes et au Thibet proprement dit, les livres sacrés mentionnent le Verbe et la Trinité. Enfin, les missionnaires anglois croient avoir retrouvé la Trinité jusque dans la religion des sauvages d'Otaïti [2].

Les principaux pères de l'Église, presque tous sortis de l'école platonicienne, ont avoué que leur ancien maître s'étoit quelquefois approché de la pure doctrine : c'est ce qu'on voit dans Origène, dans Tertullien, dans saint Justin, saint Athanase [3] et dans saint Augustin. Ce dernier raconte qu'ayant lu les traités des platoniciens, il y découvrit les vérités de la foi, relatives au verbe de Dieu, telles qu'elles sont énoncées dans le premier chapitre de l'Évangile

[1] Tertull., apologet.

[2] Génie du Christianisme, tome Ier., liv. I, chap. 3.

[3] S. Justin., apolog.; Origen. contr. Cels.; Tertull., apolog.; Athan., de incarn. verbi Dei, p. 83.

de saint Jean. Il fait observer que plusieurs platoniciens ayant entendu parler du christianisme, convinrent que le Messie étoit l'homme-Dieu, en qui la Vérité permanente, l'immuable Sagesse s'étoit incarnée [1]. Platon avoit déclaré que, si le Juste venoit sur la terre, il seroit méconnu et crucifié. Une tradition confuse des incarnations du dieu indien, s'étoit répandue à travers la Perse jusqu'au fond de l'Occident.

Constantin, dans la harangue que j'ai rappelée, signale Platon comme le premier philosophe qui attira les hommes à la contemplation des choses divines [2].

Qu'un homme du génie de Platon ait approché de la vérité révélée par la force de sa pénétration, rien de plus naturel : les vérités de l'intelligence, comme toutes les autres vérités, nous sont plus ou moins accessibles, selon le plus ou le moins de supériorité de notre esprit. Mais la philosophie de Platon est mêlée de tant d'obscurités, de contradictions et d'erreurs qu'il est difficile d'en tirer le système des chrétiens. Ensuite Aristobule, Josèphe, saint Justin, Origène, Eusèbe de Césarée [3], ont avancé et prouvé que

[1] Aug., confess., lib. VII; id., epist. 118.

[2] Constant. mag., in orat. Sanctor. cœt., cap. 9.

[3] Aristobul., apud Euseb., lib. XIII; Præp. evang., cap. 12; Joseph., lib. II, contrà Appion.; S. Just.,

Platon avoit eu connoissance des livres hébreux, qu'il y avoit puisé cette partie de sa philosophie si peu ressemblante à ce qui lui appartient en propre, ou plutôt à Pythagore : les Exemplaires des Idées et de l'harmonie des Sphères.

Mais aucune induction raisonnable ne peut être tirée des doctrines qui ont eu cours après l'avénement du Christ : le néoplatonisme, au lieu d'avoir donné aux chrétiens la Trinité, la lui auroit plutôt dérobée : Plotin et Porphyre ont rajusté leur système confus de triade sur le système positif et clair de la nouvelle religion. Alors parut le dogme trinitaire païen plus nettement énoncé, les trois dieux, les trois entendements, les trois Rois réunis dans l'unité demiurgique. Les philosophes avoient une grande admiration pour ces premières paroles de l'Évangile selon saint Jean :

apologet. ; Orig., lib. XII, cont. Cels. ; Euseb., lib. XI, præp. evang. in proæmio. La version des Septante est postérieure au voyage de Platon en Égypte ; mais il est prouvé par Aristobule (apud Euseb., lib. XIII, Præp. evang., cap. 12), et par Démétrius (Ni epist. an Plorem. Eg. Reg. apud Joseph. Arist. et Euseb.), que des parties considérables des livres hébreux étoient traduites en grec long-temps avant la version complète des Septante. (Voyez défense des SS. Pères, accusés de platonisme, liv. IV, pag. 618 et suivantes.) Baltus sur ce point a complètement raison contre Leclerc.

« *Au commencement étoit le Verbe, et le Verbe étoit en Dieu, et le Verbe étoit Dieu;* ils disoient qu'il falloit les écrire en lettres d'or, au frontispice des temples[1]; saint Basile[2] assure qu'ils étoient allé jusqu'à s'emparer de ces paroles et à les insérer, comme leur appartenant, dans leurs ouvrages. Amélius, disciple de Plotin, est atteint et convaincu par Eusèbe de Césarée, Théodoret et saint Cyrille d'Alexandrie, d'être un plagiaire de l'Évangile de saint Jean, de cet apôtre qu'Amélius appelle dédaigneusement un Barbare[3]. Théodoret compare les néoplatoniciens, imitateurs des fidèles (et en particulier Porphyre), à des singes et à la corneille d'Ésope[4]. »

Je ne puis que vous indiquer, dans ces *Études*, des sujets qui demanderoient un développement considérable. Il conviendroit d'examiner si, avant le christianisme révélé, il n'y a pas eu un christianisme obscur, universel, répandu dans toutes

[1] *Solebamus audire aureis litteris conscribendum et... in locis eminentissimis proponendum esse dicebat.* (Aug., de civit. Dei, lib. x, cap. 29)

[2] Basil., hom. 16, in verb. illâ : in principio erat Verbum.

[3] Euseb., præp. evang., lib. xi, cap. 19; Theodor., sermo. 11 ad Græc.; Cyrill. Alex., lib. viii, in Julian.

[4] Theodor., serm. vii, ad Græc.

les religions et dans tous les systèmes philosophiques de la terre; si l'on ne retrouve pas partout une idée confuse de la Trinité, du Verbe, de l'Incarnation, de la Rédemption, de la chute primitive de l'homme; si le christianisme ne fit pas sortir du fond du sanctuaire les doctrines mystérieuses qui ne se transmettoient que par l'initiation; si, portant en lui sa propre lumière, il n'a pas recueilli toutes les lumières qui pouvoient s'unir à son essence; s'il n'a pas été une sorte d'éclectisme supérieur, un choix exquis des plus pures vérités.

Il y a long-temps qu'on s'est enquis du degré d'influence que la philosophie a pu exercer sur la doctrine des pères de l'Église: d'un côté, on a soutenu qu'ils avoient transformé le christianisme moral des apôtres dans le christianisme métaphysique du concile de Nicée; de l'autre, on a combattu cette assertion [1].

Ceux qui vouloient défendre les Pères accusés de platonisme auroient pu faire valoir l'autorité même de Julien, qui prétend prouver

[1] Les lecteurs qui seroient curieux de connoître à fond cette controverse peuvent lire *la Défense des saints pères accusés de platonisme*, par Baltus, 1 vol. in-4°., Paris, 1711; Moshem., *de turbatâ per Platonicos Ecclesiâ*, ap. Cudworth., system. intell., tom. II, Lugd. Batav., 1783.

la fausseté du système des chrétiens en leur opposant celui du chef de l'Académie : dans un passage d'une grande beauté de style et d'une grande élévation de pensée, il compare la création racontée par Moïse à la création telle que l'a supposée Platon. Le dieu de Moïse, dit-il, n'a créé, ou plutôt n'a *arrangé* que la nature matérielle, le *monde des corps*; il n'avoit aucune puissance pour engendrer la nature spirituelle, le *monde animé*; tandis que le dieu de Platon enfante d'abord les êtres intelligents, les Puissances, les Anges, les Génies, lesquels créent ensuite, par délégation du Dieu suprême, les Formes ou la Nature Visible qui les représentent, les cieux, le soleil et les sphères qui sont les vêtements ou les images des Puissances, des Anges et des Génies.

Le principe essentiel de l'âme est un des mystères sur lesquels on s'est fixé le plus tard; les Pères hésitent et présentent différentes opinions : dans les neuvième, dixième et onzième siècles, le champ des discussions étoit encore resté ouvert sur ce point aux écrivains ecclésiastiques.

Tout ceci ne fait rien à la question fondamentale : fût-il possible de prouver que les doctrines du christianisme ont été plus ou moins connues antérieurement à son ère, il n'auroit rien à

perdre à cette preuve. Je vous l'ai déjà dit : des esprits puissants ont pu atteindre à des vérités mères, avant que ces vérités eussent été acquises au genre humain par une révélation directe. Loin de détruire la foi, ce seroit un nouvel et merveilleux argument en sa faveur, car alors il seroit démontré qu'elle est conforme à la religion naturelle des plus hautes intelligences.

Telles sont les relations qui existoient entre la philosophie et le christianisme. Quant au paganisme, le christianisme en prit quelques formules applicables à toute religion, quelques rites, quelques prières, quelques pompes qui n'avoient besoin que de changer d'objet pour être véritablement saintes : l'encens, les fleurs, les vases d'or et d'argent, les lampes, les couronnes, les luminaires, le lin, la soie, les chants, les processions, les époques de certaines fêtes, passèrent des autels vaincus à l'autel triomphant. Le paganisme essaya d'emprunter au christianisme ses dogmes et sa morale; le christianisme enleva au paganisme ses ornements : le premier étoit incapable de garder ce qu'il déroboit ; le second sanctifioit ce qu'il avoit ravi.

L'apostasie du neveu de Constance, d'abord soigneusement cachée de la foule, fut donc connue d'un petit nombre de philosophes et de

prêtres qui attendoient la réhabilitation des anciens jours, comme des hommes, étrangers au monde où ils vivent, rêvent parmi nous l'impossible retour du passé. Cependant, le secret du changement de Julien ne put être si bien gardé, qu'il n'en transpirât quelque chose au dehors. Il nous reste une lettre de Gallus, de l'an 351 ou 352, dans laquelle le césar fait mention des bruits répandus dans Antioche. « On prétendoit, écrit-il à Julien alors en Ionie, que vous aviez abandonné la religion de nos *ancêtres* pour embrasser l'hellénisme, mais j'ai été promptement détrompé. Œtius m'a dit que vous étiez au contraire plein de zèle pour bâtir des oratoires, et que vous vous plaisiez aux tombeaux des martyrs. » Gallus appelle le christianisme la religion de ses *ancêtres*; saint Grégoire de Nazianze le nomme l'*ancienne religion*. Que le monde romain étoit changé! combien avoit été rapide la conquête de l'Évangile!

Mais si le christianisme avoit fait de pareils progrès extérieurs, le développement de sa puissance intérieure n'étoit pas moins étonnant. Déjà l'on pouvoit reconnoître son caractère universel, non-seulement, dans le sens de sa diffusion parmi les peuples, mais dans le sens de sa convenance avec les diverses facultés de l'homme : le voilà ex-

pliquant à l'aide du plus beau langage, les idées les plus sublimes, ce christianisme qui fut prêché par des esprits obtus, de grossiers compagnons sans éducation et sans lettres. Comment Pierre le pêcheur, avoit-il produit Grégoire le poëte, Basile le philosophe, Jean bouche d'or l'orateur? C'est que Jésus, le Christ, étoit derrière Pierre, l'apôtre, et que le Verbe incréé contenoit la vertu de la parole humaine : fils de Dieu, source de toutes lumières et de tous biens, il les distribuoit à ses serviteurs en proportion des besoins successifs de la société, donnant à propos la simplicité ou l'éloquence, la force des mœurs ou les clartés de l'esprit. De cette croix si rude, de ce bois qui ne présenta d'abord à l'adoration de l'univers qu'un gibet et un condamné, découlèrent graduellement les perfections de l'Essence divine.

Julien parvenu à l'empire, publia un édit de tolérance universelle. Les évêques et les prêtres, à quelque communion qu'ils appartinssent, ariens, donatistes novatiens, eunomiens, macédoniens, catholiques, furent également protégés par celui qui les méprisoit tous, et qui les espéroit affoiblir en les divisant. Néanmoins, il fait lui-même observer qu'il rappela les évêques exilés à leurs *foyers*, non à leurs *siéges*. Il assembloit les chefs des

sectes, et, quand ils s'emportoient il leur crioit : « Écoutez-moi ! les Francs et les Allamans » m'ont bien écouté [1]. » Dans ses lettres il recommande la modération envers les chrétiens, mais c'est en grimaçant qu'il conserve l'impartialité philosophique ; sa haine perce à travers sa tolérance affectée, et lui arrache des mots sanglants.

Athanase, par une préférence méritée, fut excepté de l'amnistie de Julien. « Il seroit dan» gereux, dit l'Apostat dans sa lettre aux ha» bitants d'Alexandrie, de laisser à la tête du » peuple un intrigant, non pas un homme, » mais un petit avorton sans valeur qui s'es» time d'autant plus grand qu'il appelle plus » de dangers sur sa tête [2]. » Et dans une lettre à Ecdicius, préfet d'Égypte, Julien ajoute : « Les » dieux sont méprisés. Chassez le scélérat Atha» nase ; il a osé, sous mon règne, conférer le » baptême à des femmes grecques d'une nais» sance illustre [3]. »

Eunape ne nous laisse aucun doute sur la sin-

[1] *Audite me, quem Alamanni audierunt et Franci.* (Amm.)

[2] Ἀλλ' ἀνθρωπίσκος εὐτελής. *Quod si ne ille quidem vir est, sed contemptus homuncio.* (Julian., epist. 51.)

[3] Qui ausus est in meo regno fœminas Græcorum illustres ad baptismum impellere. (Julian., epist. 6.)

cérité religieuse de Julien : il suffit d'ailleurs de lire ce qui nous reste des ouvrages de cet empereur, aussi singulier comme homme, qu'extraordinaire comme prince, pour se convaincre qu'il étoit païen de bonne foi. Il avoit pris dans les initiations et les sociétés secrètes un degré d'enthousiasme qui alloit jusqu'à interpréter les songes et à croire aux apparitions.

Au lever et au coucher du soleil, il immoloit une victime à Apollon, sa divinité favorite : il croyoit à la Trinité des platoniciens; le soleil étoit pour lui le *Logos*, le fils du Père souverain, le Verbe brûlant qui inspire la vie à l'univers. La nuit, Julien honoroit la lune et les étoiles auxquelles s'unissent les âmes des héros. Dans les grandes solennités, il aimoit à jouer le rôle de sacrificateur et d'aruspice.

« Le beau spectacle que de voir l'empereur des
» Romains fendre le bois, égorger les victimes,
» consulter leurs entrailles, souffler le feu des
» autels en présence de quelques vieilles femmes,
» les joues bouffies, excitant la risée de ceux-là
» mêmes dont il désiroit s'attirer les louanges. »
Aux fêtes de Vénus il marchoit entre deux troupes de prostitués de l'un et de l'autre sexe, affectant la gravité au milieu des éclats de rire de la débauche, élargissant ses épaules, portant en avant sa barbe pointue, allongeant de petits

pas pour imiter la marche d'un géant. Saint Chsysostome [1] doute que la postérité veuille croire à son récit; il adjure de la vérité de ses paroles les vieillards qui l'écoutoient, et qui pouvoient avoir été témoins de ces indignités.

L'empereur faisoit toutes ces choses comme souverain pontife, dignité attachée chez les Romains à la souveraineté politique. Il épuisoit l'état pour les frais d'un culte que rien ne pouvoit rétablir. Il offroit en holocauste des oiseaux rares; cent bœufs étoient quelquefois assommés à un seul autel dans un seul jour. Les peuples disoient que, s'il revenoit vainqueur des Perses, il détruiroit la race des taureaux. Il ressembloit en cela, selon la remarque d'Ammien Marcellin, au césar Marcus à qui les bœufs blancs avoient écrit ce billet: « Les bœufs blancs » au césar Marcus, salut : c'est fait de nous si » vous triomphez [2]. »

De magnifiques présents étoient prodigués par Julien aux sanctuaires célèbres, à Dodone,

[1] C'est à Antioche que Chrysostome parloit ainsi. Ammien lui-même dit à peu près la même chose, l. XXII, cap. 14.

[2] Le texte de cette plaisanterie est en grec dans Ammien. (Voir la note des savants éditeurs, Amm., in-fol., Lugd. Batav., 1693.) On a appliqué cette épigramme à Marc-Aurèle.

à Delphes, à Délos. En arrivant à Antioche, son premier soin fut de sacrifier sur la cime du mont Casius. Il apprit avec une sainte joie que le gouverneur de l'Égypte avoit retrouvé le bœuf Apis. Il fit déboucher, à Daphné, la fontaine Castalie; mais, en visitant ce lieu renommé par sa beauté, il eut ungrand sujet de douleur: le bois de lauriers et de cyprès n'étoit plus qu'un cimitière chrétien; Gallus y avoit déposé le corps de saint Babylas. « Je me » figurois d'avance, » dit Julien, « une pompe » magnifique, je ne rêvois que victimes, libations, parfums, chœurs de beaux enfants » dont l'âme étoit aussi pure que leur robe » étoit blanche. J'entre dans le temple, je n'y » trouve ni encens, ni gâteaux, ni victimes....... » J'interroge le prêtre, je demande ce que la » ville sacrifiera aux dieux dans cette fête solennelle. » — « Voici un oie que j'apporte de » ma maison, » me répond-t-il [1].

Les temples détruits par le temps ou par les chrétiens furent réparés. Julien fut le Luther païen de son siècle; il entreprit la réformation de l'idolâtrie sur le modèle de la discipline des chrétiens. Plein d'admiration pour la fraternité évangélique, il désiroit que les païens se liassent

[1] Misopogon.

ainsi d'un bout de la terre à l'autre; il vouloit que les prêtres de l'hellénisme eussent la vertu des prêtres de la croix; qu'ils fussent comme eux irréprochables, que comme eux ils prêchâssent la pitié, la charité, l'hospitalité. Il ordonna des prières graves et régulières à heures fixes, chantées à deux chœurs dans les temples; enfin il se proposoit de fonder des monastères d'hommes et de femmes, et des hôpitaux. « Ne devons-nous » pas rougir que les Galiléens, ces impies, » après avoir nourri leurs pauvres, nourrissent » encore les nôtres laissés dans un dénûment » absolu [1]? » Saint Grégoire de Nazianze, remarque que ces imitateurs des chrétiens ne se pouvoient appuyer de l'exemple de leurs dieux, et qu'il y avoit contradiction entre leur morale et leur foi.

Le zèle que Julien avoit pour le paganisme,

[1] *Sed quid est caussæ, cur in hisce, perinde ac si nihil ampliùs opus esset, conquiescamus, ac non potiùs convertamus oculos ad ea, quibus impia christianorum religio creverit, id est, ad benignitatem in peregrinos, ad curam ab illis in mortuis sepeliendis positam, et ad sanctimoniam vitæ quam simulant. . . . . Nam turpe profectò est, cùm nemo ex Judeis mendicet, et impii Galilæi non suos modò, sed nostros quoque alant, ut nostri auxilio, quod à nobis ferri ipsis debeat, destituti videantur.* (Julian., epist. 49.)

il l'avoit pour la philosophie : il aimoit un rhéteur de la même tendresse qu'il chérissoit un augure. Lors de sa rupture avec Constance, il s'étoit flatté que Maxime accourroit dans les Gaules. Il revenoit de sa dernière expédition d'outre-Rhin, il demandoit partout, chemin faisant, si quelque philosophe n'étoit point arrivé : il avise de loin un cynique ; il le prend pour Maxime ; il est ravi de joie ; ce n'étoit qu'un autre philosophe, ami de Julien [1]. Ne croit-on pas voir un empereur

[1] Ce détail se trouve dans une lettre au philosophe Maxime. Julien nous fait connoître Besançon dans cette lettre, comme Paris dans le Misopogon.

Ad Gallos revertens, circumspiciebam, et percontabar de omnibus qui illinc venirent, num quis philosophus, num quis scolasticus, aut pallio penulâve indutus, eò appulisset. Cùm autem Vesontionem (Βισεντίωνα, Besançon) *appropinquarem* (*est autem oppidulum nunc refectum, magnum tamen olim, et magnificis templis ornatum, mœnibus firmissimis, et loci naturâ munitum, propterea quod cingitur Dubi* (Δουβις, Doubs) : *estque, ut in mari, rupes excelsa, propemodùm ipsis avibus inaccessa, nisi quà flumen ambiens tanquàm littora quædam habet projecta*) *cùm, inquam, propè abessem ab hâc urbe, vir quidam cynicus cum perâ et baculo mihi occurit. Eum ego cùm eminus aspexissem, teipsum esse putavi : cùm accessit propiùs, à te omninò illum venire suspicatus sum. Est autem mihi quidem ille amicus, multùm tamen infrà expectationem meam.* (Julian., epist. 38.)

chrétien humiliant sa pourpre devant un anachorète, ou un chevalier de la croisade baisant la manche de Pierre l'Hermite?

Mais Julien ne fut pas plus heureux avec les philosophes qu'avec les prêtres : ils se corrompirent à sa cour. Maxime et quelques autres sophistes acquirent des fortunes scandaleuses; ils démentirent par leurs mœurs la rigidité de leurs doctrines : Chrysanthes, Libanius et Aristomène se tinrent seuls dans une louable réserve. Julien avoit eu saint Basile pour compagnon d'étude à Athènes; il essaya de l'attirer auprès de lui : le philosophe chrétien, dans sa solitude, repoussa l'amitié du philosophe païen sur le trône.

« Aussitôt, dit saint Chrysostome, (rudement » traduit par Tillemont), aussitôt que Julien eut » publié son édit pour le rétablissement de l'ido- » lâtrie, on vit accourir, de toutes les parties du » monde, les magiciens, les enchanteurs, les de- » vins, les augures, et tous ceux qui faisoient » métier d'imposture et d'illusion. De sorte que » tout le palais se trouvoit plein de gens sans » honneur et de vagabonds. Ceux qui depuis » long-temps étoient réduits à la dernière mi- » sère, ceux qui, pour leurs sorcelleries et ma- » léfices, avoient langui dans les prisons et dans » les minières, ceux qui traînoient à peine une

» misérable vie dans les emplois les plus bas et » les plus honteux ; tous ces gens, érigés en prê- » tres et en pontifes, se trouvoient en un instant » comblés d'honneurs. L'empereur, laissant là les » généraux et les magistrats, et ne daignant pas » seulement leur parler, menoit avec lui, par » toute la ville, des jeunes gens perdus de dé- » banches et des courtisanes, qui ne faisoient que » sortir des lieux infâmes de leurs prostitutions. » Le cheval de l'empereur et ses gardes ne le sui- » voient que de fort loin, pendant que cette » troupe infâme environnoit sa personne et pa- » roissoit, avec le premier rang d'honneur, au mi- » lieu des places publiques, disant et faisant » tout ce qu'on peut attendre de gens de cette » profession. »

L'apostasie conduisit Julien au fanatisme, et du fanatisme à la persécution : quand l'homme a commis une faute qu'il suppose irréparable, l'orgueil lui fait chercher un abri dans cette faute même. Julien essaya deux choses difficiles : réchauffer le zèle des idolâtres pour un culte éteint ; provoquer des chutes parmi les chrétiens. Embaucheur de la cupidité et de la foiblesse, il offroit de l'or et des honneurs à l'apostasie : il échoua contre la foi fervente et contre la foi tiède. Lui-même se plaint de ne trouver presque personne disposé à sacrifier ; il avoue que son dis-

cours hellénique au sénat chrétien de Berée, loué pour la forme, n'eut aucun succès pour le fond; il gourmande les habitans d'Alexandrie d'abandonner les dieux d'Alexandre pour un Verbe que ni eux, ni leurs pères n'ont jamais vu [1]. Chrysanthes usa de modération envers les chrétiens, prévoyant que leur culte ne tarderoit pas à triompher. L'ancien monde et le monde nouveau repoussèrent Julien; l'un, dans sa décrépitude, eût vainement essayé de se redresser comme un jeune homme; l'autre, adolescent vigoureux, ne se put rabougrir en vieillard.

La mission du césar-apôtre auprès des soldats, eut le sort qu'elle devoit avoir dans les camps. Il ordonna aux officiers de quitter la foi ou l'épée : Valentinien déposa la dernière qui lui laissa la main libre pour saisir la couronne. Quant aux légions, celles de l'Occident, composées de Gaulois et de Germains, s'accommodèrent fort du vin, des hécatombes, et des bœufs gras [2]; on laissa aux légions de l'Orient le Labarum; mais on effaça le monogramme du Christ : l'idolâtrie se

[1] Hunc verò quem neque vos, neque patres vestri vidêre, Jesum Deum esse Verbum creditis oportere. (Julian., epist. 51.)

[2] Petulantes antè omnes et Celtæ..... Augebantur cerimoniarum ritus immodicè cum impensarum amplitudine ante hâc inusitatâ et gravi. (Amm.)

trouva cachée dans une confusion lâche et habile des emblèmes de la guerre et de la royauté.

L'empereur résolut de rebâtir le temple de Jérusalem, afin de confondre une prophétie sur laquelle les chrétiens s'appuyoient. Des globes de feu, s'élançant du sein de la terre, dispersèrent les ouvriers. L'entreprise fut abandonnée[1]; elle étoit peu digne d'un esprit philosophique. Der-

[1] Le texte d'Ammien Marcellin que je vais citer a fort embarrassé Gibbon et avant lui Voltaire : un miracle affirmé par un païen étoit en effet une chose fâcheuse; il a donc fallu avoir recours à la physique. « Julien, dit » judicieusement l'abbé de La Bletterie, et les philoso- » phes de sa cour mirent sans doute en œuvre ce qu'ils » savoient de physique pour dérober à la Divinité un » prodige si éclatant. La nature sert la religion si à pro- » pos qu'on devroit au moins la soupçonner de collu- » sion. » M. Guizot, dans son excellente édition française de l'ouvrage de Gibbon, indique aussi quelques lois de la physique par lesquelles on pourroit expliquer, jusqu'à un certain point, l'apparition des feux qui chassèrent les ouvriers de Julien. M. Tourlet, par un calcul chronologique, établit que le phénomène arrivé à Jérusalem ne fut que le même tremblement de terre qui menaça Constantinople, et dévasta Nicée et Nicomédie pendant le troisième consulat de Julien, en 362. Je suis trop ignorant pour disputer rien aux faits, et n'ai pas assez d'autorité pour les interpréter ou les combattre; je les rapporte comme je les trouve. Sozomène, Rufin, Socrate, Théodoret, Philostorge, saint Grégoire de Nazianze, saint Chrysostome et saint Ambroise confir-

nier témoin de l'accomplissement de la parole du maître, j'ai vu Jérusalem : *Non relinquetur lapis super lapidem.*

Enfin Julien défendit aux fidèles d'enseigner les belles-lettres; c'étoit surtout par les enfants que l'Évangile s'emparoit des pères : « Laissez » les petits venir à moi ! » — Ou n'expliquez point,

ment le récit d'Ammien Marcellin. Julien lui-même avoue qu'il avoit voulu rebâtir le temple. *Templum illud tanto intervallo à ruinis excitare voluerim.* En creusant les fondements du temple nouveau, on acheva de détruire les fondements de l'ancien temple, et l'on confirma les oracles de Daniel et de Jésus-Christ par la chose même qu'on faisoit pour les convaincre d'imposture. Au rapport de Philostorge (liv. VII, chap. 4), un ouvrier travaillant aux fondements du temple trouva, sous une voûte, au haut d'une colonne environnée d'eau, l'Évangile de saint Jean. Rien de plus positif que le texte d'Ammien; le voici : *Ambitiosum quondam apud Hierosolymam templum, quod post multa et interneciva certamina, obsidente Vespasiano posteaque Tito, ægrè est expugnatum, instaurare sumptibus cogitabat immodicis : negotiumque maturandum Alypio dederat Antiochensi, qui olìm Britannias curaverat pro præfectis. Cùm itaque rei idem fortiter instaret Alypius, juvaretque provinciæ rector, metuendi globi flammarum propè fundamenta crebris assultibus erumpentes, fecêre locum, exustis aliquoties operantibus, inaccessum : hocque modo elemento destinatiùs repellente, cessavit inceptum.* (Amm., lib. XXIII, cap. 1.)

» disoit l'empereur dans son édit, les écrivains » profanes si vous condamnez leurs doctrines; » ou, si vous les expliquez, approuvez leurs sen- » timents. Vous croyez qu'Homère, Hésiode et » leurs semblables sont dans l'erreur : allez » expliquer Mathieu et Luc dans les églises des » Galiléens [1]. »

Les maîtres chrétiens, privés des chaires d'éloquence et de belles-lettres, eurent recours à un moyen ingénieux pour prouver qu'ils n'étoient point des rustres, obligés de se tenir dans la barbarie de leur origine, comme disoit Julien. Ils composèrent (et l'usage en fut continué), sur des thèmes de morale et de théologie et sur des sujets tirés de l'Histoire Sainte, des hymnes, des idylles, des élégies, des odes, des tragédies et même des comédies. Il nous reste bon nombre de ces poëmes qui ouvrent des routes nouvelles au talent, appliquent l'art des vers aux aspérités de la haute métaphysique, et plient la langue des muses aux formes des idées, comme elle l'avoit été de tout temps à celles des images [2].

[1] Sin in Deos sanctissimos putant ab illis auctoribus peccatum esse, eant in Galilæorum ecclesias, ibique Matthæum et Lucam interpretentur. (Julian., epist. 42.)

[2] Saint Grégoire de Nazianze seul a composé plus de trente mille vers. Trois de ses poëmes sont sur la virginité, plusieurs sur *sa vie* et sur *les maux qu'il a soufferts;*

Ce coup fut pourtant rude aux chrétiens; les beaux génies qui combattoient alors pour la foi auroient mieux aimé subir une persécution sanglante : ils ne s'en peuvent taire, ils reviennent sans cesse sur cette iniquité ; et comme le siècle au milieu des Barbares armés étoit philosophique et littéraire, les païens mêmes n'applaudirent pas à l'ordre de Julien ; Ammien le traite d'injuste [1].

Les controverses religieuses ou politiques commencent ordinairement par les écrits et finissent par les armes; il en fut autrement lors de la révolution qui a fait voir le premier, et l'unique exemple, d'un changement complet dans la religion nationale d'un grand peuple civilisé. On tua d'abord les chrétiens dans dix batailles

quelques-uns accusent les mœurs du clergé et le luxe des femmes ; d'autres font l'éloge des moines. Les poëmes intitulés *des calamités de mon âme*, *de la grandeur et de la misère de l'homme*, *les secrets de saint Grégoire*, sont admirables par la hauteur du sujet et la beauté de l'expression : il y a aussi beaucoup de vers sur le respect dû aux tombeaux. Les deux Apollinaires, le père et le fils, se signalèrent par leur combat poétique contre l'édit de Julien. Le premier mit en vers héroïques l'Histoire sainte jusqu'au règne de Saül ; il prit pour modèles de ses comédies, de ses tragédies et de ses odes pieuses, Ménandre, Euripide et Pindare ; le second expliqua dans des dialogues à la manière de Platon, les évangiles et la doctrine des apôtres.

[1] Lib. XXII, cap. 10.

rangées ; les dix persécutions générales, et les chrétiens livrèrent leur tête sans essayer de se défendre par la force ; mais ils sentirent de bonne heure la nécessité d'écrire, pour affirmer leur innocence et assurer leur foi. C'est au christianisme que l'on doit la liberté de la pensée écrite ; elle coûta cher à ceux qui en firent la conquête : on dédaigna d'abord de leur répondre autrement qu'avec des griffes de fer et les ongles des lions. Quand l'Évangile eut gagné la foule, le polythéisme, obligé de renoncer à la guerre de l'épée, accepta celle de la plume : l'idolâtrie se réfugia aux deux extrémités opposées de la société, les ignorants et les gens de lettres. Les philosophes, les rhéteurs, les poëtes, les grammairiens tinrent ferme au paganisme avec les hommes rustiques; les premiers par orgueil de la science, les autres par la privation de tout savoir. Depuis le troisième siècle de l'ère chrétienne jusqu'à l'abolition complète de l'idolâtrie, vous n'ouvrez pas un livre de philosophie, de religion, de science, d'histoire, d'éloquence, de poésie où vous ne trouviez le combat de deux religions. Sous Julien vous rencontrez Libanius, Edésius, Priscus, Maxime, Sopâtre, orateurs et sophistes; Andronic et Delphide, poëtes; Ammien Marcellin et Aurélius Victor, historiens; Mamertin, panégyriste; Oribase, médecin, et Ju-

lien lui-même orateur, poëte et historien ; tous combattant contre Athanase, Basile, les deux Grégoire de Nisse et de Nazianze, Diodore de Tarse, orateurs, philosophes, poëtes, historiens, Césarius, médecin et frère de Grégoire de Nazianze, Prohérésius rhéteur, lequel aima mieux abandonner sa chaire à Athènes que d'être excepté de l'édit qui défendoit aux chrétiens d'enseigner.

Julien préluda aux persécutions qu'il méditoit par une espèce d'apologie du paganisme : en innocentant ses dieux et en condamnant le Dieu qu'il avoit quitté, il justifioit indirectement son apostasie. Au milieu des soins qu'exigeoit de lui son empire, il trouva le temps de dicter l'ouvrage dont saint Cyrille nous a conservé une partie dans la réfutation qu'il en a faite.

Julien remonte jusqu'à Moïse, compare son système sur la création du monde à celui de Platon, et donne la préférence au dernier.

Dieu, après avoir fait l'homme, dit : « Il n'est » pas bon que l'homme soit seul; » et il crée la femme qui perd l'homme.

Que penser du serpent qui parle? dans quelle langue parloit-il? comment se moquer après cela des fables populaires de la Grèce?

Dieu interdit à nos premiers parents la connaissance du bien et du mal; il leur défend de

toucher à l'arbre de vie dans la crainte qu'ils viennent à vivre toujours : blasphèmes contre Dieu, ou allégories. Alors pourquoi rejeter les mythes philosophiques ?

Dieu choisit pour son peuple les Hébreux. Comment un Dieu juste a-t-il abandonné toutes les autres nations? chez les Grecs, le Dieu créateur est le roi et le père commun des hommes.

Julien remarque qu'il y a peu de nations dans l'Occident propres à l'étude de la philosophie et de la géométrie : les temps sont bien changés.

Vous voulez que nous croyions à la tour de Babel, et vous ne voulez pas croire aux géants d'Homère, qui entassèrent trois montagnes les unes sur les autres pour escalader le Ciel.

Le Décalogue ne contient que des préceptes vulgaires; le dieu des Hébreux est un Dieu jaloux qui n'en souffre point d'autre. Galiléens, vous donnez un prétendu fils à ce Dieu qui ne le connut jamais.

Quel est ce Dieu toujours en courroux qui, voulant punir quelques hommes coupables, fait périr cent mille innocents [1]? comparez le législateur des Hébreux aux législateurs de la Grèce et de Rome, aux grands hommes de l'Égypte et de la Babylonie.

[1] Il est curieux de trouver dans les arguments de Julien tous les arguments de Voltaire.

Qu'est-ce que ce Jésus suborneur des plus vils d'entre les Juifs, et qui n'est connu que depuis trois cents ans, ce Jésus qui n'a rien fait dans le cours de sa vie, si ce n'est de guérir quelques boiteux et quelques démoniaques? Esculape est un tout autre sauveur de l'humanité.

L'inspiration divine envoyée par les dieux n'a qu'un temps : des oracles fameux cessent dans la révolution des âges.

Les Galiléens n'ont pris des Hébreux que leur fureur et leur haine contre l'espèce humaine : ils ont renoncé au culte d'un seul Dieu pour adorer des hommes misérables ; comme la sangsue, ils ont sucé le sang le plus corrompu des Juifs et leur ont laissé le plus pur.

Jésus et Paul n'ont pu prévoir les chimères que se formeroient un jour les Galiléens ; ils ne pouvoient deviner le degré de puissance où ceux-ci parviendroient un jour. Tromper quelques servantes, quelques esclaves ignorants, Paul et Jésus n'avoient pas d'autre prétention.

.Peut-on citer sous le règne de Tibère et de Claude des chrétiens distingués par leur naissance ou leur mérite?

L'eau du baptême n'ôte point la lèpre et les dartres, ne guérit ni la goutte, ni la dyssenterie, mais elle efface l'adultère, la rapine, et nettoie l'âme de tous les vices.

Si le Verbe est Dieu, venant de Dieu, comment Marie, femme mortelle, a-t-elle enfanté un Dieu?

Ni Paul, ni Mathieu, ni Luc, ni Marc n'ont osé dire que Jésus fût un Dieu; mais quand dans la Grèce et dans l'Italie un grand nombre de personnes l'eurent reconnu pour tel, qu'elles eurent commencé à honorer les tombeaux de Pierre et de Paul, alors Jean déclara que le Verbe s'étoit fait chair et qu'il avoit habité parmi nous. Cependant quand il nomme Dieu et le Verbe, il ne nomme ni Jésus, ni Christ. Jean doit être regardé comme la source de tout le mal.

Viennent après ceci quelques considérations sur le sacrifice d'Abraham.

Plusieurs choses vous auront frappé dans cet ouvrage tronqué de Julien. Les miracles de Jésus-Christ y sont avoués, les hommages rendus aux tombeaux de saint Pierre et de saint Paul reconnus, le silence des oracles attesté. Saint Jean, y est-il dit, a *fait tout le mal*. Cela signifie qu'il a énoncé la doctrine du Verbe et qu'il n'y a pas moyen de soutenir que cette doctrine établie par le disciple bien-aimé, a été empruntée deux siècles plus tard à l'école d'Alexandrie : du reste l'attaque est foible. Julien ne veut voir ni ce qu'il y a de sublime dans les livres de Moïse, ni d'ineffable dans l'Évangile; ses

raisonnements tournent à la gloire de ce qu'il prétend ravaler. Comment se fait-il que sous Claude et sous Tibère, à la naissance même de l'ère chrétienne, le christianisme comptât à peine pour néophytes quelques servantes et quelques esclaves, et qu'immédiatement après, l'apôtre Jean voie la Grèce et l'Italie couvertes de chrétiens et honorant les tombeaux de Pierre et de Paul? Julien ne s'aperçoit pas qu'il prête, par ce rapprochement, une nouvelle force au miracle de l'établissement du christianisme. La cause humaine de la propagation étonnante de la foi, c'est que la première de toutes les vérités, la vérité qui enfante toutes les autres, la vérité de l'Unité d'un Dieu, étoit venue détrôner le premier de tous les mensonges, le mensonge qui engendre toutes les erreurs, le mensonge de la Pluralité des Dieux. Une fois cette vérité répandue dans la foule après une absence de plusieurs milliers d'années, elle agit sur les esprits avec son essentielle et native énergie.

Julien, persécuteur d'une nouvelle sorte, affecta de substituer au nom de chrétien celui de Galiléen, dont s'étoit déjà servi Épictète et quelques hérésiarques. Joignant la moquerie à l'injustice, il dépouilloit les disciples de l'Évangile en disant : « Leur admirable loi leur enjoint de » renoncer aux biens de la terre afin d'arriver

» au royaume des cieux ; et nous, voulant gra-
» cieusement leur faciliter le voyage, ordonnons
» qu'ils soient soulagés du poids de tous les biens. »
Quand les chrétiens s'osoient plaindre, il répondoit : « La vocation d'un chrétien n'est-elle
» pas de souffrir. »

Beaucoup d'édifices païens avoient été détruits sous le règne de Constance, d'autres changés en église. Julien força le clergé de rendre les uns et de relever les autres : les intérêts acquis, se trouvant attaqués, produisirent des désordres. Marc, évêque d'Aréthuse, à la tête de son troupeau, avoit renversé un temple : trop pauvre pour en restituer la valeur, on saisit le prélat en vertu de la loi romaine qui livre aux créanciers la personne du débiteur insolvable. Battu de verges, la barbe arrachée, le corps nu et frotté de miel, le vieillard suspendu dans un filet fut exposé, sous les rayons d'un soleil ardent, à la piqûre des mouches. Marc avoit dérobé Julien enfant aux fureurs de Constance, comme Joad avoit soustrait Joas aux mains d'Athalie : il fut traité de même que Joad par le prince ingrat envers le pontife et infidèle au Dieu qui l'avoient sauvé.

Décidé à rendre au temple et au bois de Daphné son ancienne pompe, Julien fit enlever les reliques de saint Babylas du cimetière chrétien ;

le peuple se mutina; le temple d'Apollon fut brûlé. L'empereur, irrité, ordonna à son oncle Julien, comte d'Orient, et apostat comme lui, de fermer la cathédrale d'Antioche et de confisquer ses revenus. Le comte mit en interdit les autres églises, souilla les vases sacrés et condamna à mort saint Théodoret. Gaza, Ascalon, Césarée, Héliopolis, la plupart des villes de Syrie, se soulevèrent contre les chrétiens, non par ardeur religieuse, mais par cupidité, haine et envie. Après avoir déterré les morts on tua les vivants; on traîna dans les rues des corps déchirés: les cuisiniers perçoient les victimes avec leurs broches, les femmes avec leurs quenouilles; les entrailles des Prêtres et des Récluses furent dévorées par des cannibales, ou jetées mêlées d'orge, aux pourceaux. Quelques serviteurs du Christ périrent égorgés sur les autels des dieux [1]. Mais il est une chose difficile à croire, même sur le témoignage de deux saints et de deux hommes illustres [2] : le lit de l'Oronte, des puits, des caves, des fossés, des étangs demeurèrent encombrés, disent-ils, par les corps des martyrs nuitamment exécutés, ou par ceux

[1] Sozomen., lib. v; Theodoret., lib. ix; Greg. Naz., or. 9.

[2] Chrysost., cont. gent.; Greg. Naz., ib.; Theod., ib.

des nouveau-nés et des vierges que l'empereur immoloit dans ses opérations magiques. Les premiers chrétiens avoient été accusés de sacrifier des enfants : la calomnie étoit renvoyée à Julien.

Théodoret raconte que Julien marchant sur la Perse, vint à Carrhes où Diane avoit un temple ; il se renferma dans ce temple avec quelques-uns de ses confidents les plus intimes ; lorsqu'il en sortit, il en fit sceller les portes, y mit des gardes et défendit de laisser pénétrer personne dans l'intérieur de l'édifice jusqu'à son retour : il ne revint point. On rouvrit le temple; qu'y trouva t-on? une femme pendue par les cheveux, les mains déployées, et le ventre fendu. Julien en cherchant l'avenir dans le sein de cette victime, y avoit fait entrer la mort : elle y resta pour lui [1].

Le sincère fanatisme de ce prince et la familiarité des Romains avec le meurtre qu'autorisoit l'ancien droit paternel, le droit de l'esclavage, le pouvoir du glaive, et celui du juge souverain dans le chef absolu de l'empire, donnent de la vraisemblance au récit de Théodoret : Ammien, admirateur de Julien, l'accuse d'avoir été plus superstitieux que religieux. Auguste et Claude

[1] Theod., lib. III, cap. 21.

avoient défendu les sacrifices humains, mais, dans la législation du despotisme, ce qui est interdit au peuple est permis au tyran : le prince qui crée le crime, qui fait la loi et l'applique, est au-dessus de l'un et de l'autre.

Julien méditoit contre les chrétiens un plan de persécution digne d'un sophiste ; il en avoit remis l'exécution à son retour de la guerre des Perses : il lui falloit un triomphe pour faire de l'injustice avec de la gloire. Exclusion des Galiléens de tous les emplois, interdiction des tribunaux, nécessité d'offrir de l'encens aux idoles à fin de conserver le droit de plaider ou même d'acheter du pain [1] : tel étoit le dessein que la haine philosophique, la jalousie littéraire et l'amour-propre blessé avoient inspiré à l'apostat. Un trait caractéristique de l'histoire du peuple qui nous occupe, est cette privation de la justice toujours ordonnée, comme la plus grande peine qu'on pût infliger à un citoyen. La société chez cette nation magistrale, étoit pénétrée de la loi, et incorporée avec elle : les fastes de l'empire étoient un grand recueil de jurisprudence, le monde romain un grand tribunal.

Julien régna vingt mois, seize ou vingt-

[1] Theodoret., lib. III, cap. 23 ; Sozom., lib. IV ; Greg. Naz., or. 3.

trois jours, depuis la mort de Constance. Enflé de ses succès contre les Franks, fier des ambassadeurs qu'il recevoit des peuples les plus éloignés, tels que ceux de la Trapobane, il refusa la paix que lui offroit Sapor. Ce roi des rois que la tiare avoit coiffé jusque dans la nuit du sein maternel, ce frère du soleil et de la lune [1], poursuivoit avec acharnement les chrétiens, peut-être par animosité contre le frère aîné dont il avoit usurpé le trône, Hormisdas l'exilé et le chrétien : on a évalué à deux cent quatre-vingt-dix mille, le nombre des victimes immolées dans les états de Sapor. Celui qui vouloit détruire les disciples de l'Évangile par la loi et celui qui les livroit à l'épée, alloient en venir aux mains; la Providence armoit l'apostat contre le persécuteur. Julien se croyoit si sûr de la victoire qu'il refusa l'alliance des Sarrazins : il traita avec hauteur Arzace, roi d'Arménie, dont il réclamoit néanmoins l'assistance; Arzace professoit le christianisme. Une grande famine, augmentée encore par une fausse mesure sur les blés, avoit régné à Antioche; le rassemblement d'une nombreuse armée accrut le fléau. Quelque chose sembloit pousser Julien; et, dans une entreprise militaire d'une si haute

[1] Frater solis et lunæ.

importance, on ne reconnoissoit plus ses talents accoutumés. Il avoit dédaigné d'attaquer les Goths; c'étoit la Perse qu'il se flattoit de conquérir comme Alexandre; il n'eut que la gloire d'y mourir comme Socrate: toujours en présence de ses souvenirs, ses actions les plus nobles ne paroissent que de hautes imitations. Il lioit de grands projets, pour l'empire et surtout contre la croix, à cette conquête espérée : l'homme, dans ses desseins, oublie de compter l'heure qu'il ne verra pas.

Julien s'avança dans le pays ennemi, et, comme s'il eût craint que sa philosophie n'eût fait soupçonner son courage, il s'exposoit sans ménagement. Il se laissa tromper par des transfuges, brûla sa flotte sur le Tigre, hésita sur le chemin qu'il avoit à prendre, car il vouloit voir la plaine d'Arbelles : bientôt manquant de vivres, harcelé par la cavalerie des Perses, il est obligé de commencer la retraite. Près de succomber avec son armée, il donnoit encore à l'étude et à la contemplation les heures les plus silencieuses de la nuit : dans une de ces heures solitaires, comme il lisoit ou écrivoit sous la tente, le Génie de l'empire, qu'il avoit déjà vu à Lutèce avant d'avoir été salué auguste, se montra à lui : il étoit pâle, défiguré, et s'éloigna tristement en couvrant d'un voile sa tête et sa

corne d'abondance [1]. Julien se lève, s'empresse d'offrir une libation aux dieux : il aperçoit une étoile qui traverse le ciel et s'évanouit [2]; le pieux serviteur de l'Olympe croit reconnoître, dans ce météore, l'astre menaçant du dieu Mars. Le lendemain, lorsqu'il combattoit sans cuirasse à la tête de ses soldats, une javeline lui rase le bras, lui perce le côté droit et pénètre dans la partie inférieure du foie : il tombe de cheval, défaille, et quand il rouvre les yeux il juge, malgré les soins de l'habile Oribase, que sa blessure est mortelle.

Un général atteint au champ de bataille expire sur des drapeaux; noble lit, mais que l'honneur accorde souvent à ses fidèles. Ici, se présente un spectacle sans exemple : Julien, étendu sur une natte recouverte d'une peau, sa couche ordinaire, est entouré de soldats et de sophistes; sa mort est la mort d'un héros, ses

[1] *Vidit squalidius, ut confessus est proximis, speciem illam Genii publici, quam cùm ad augustum surgeret culmen conspexit in Galliis, velatâ cùm capite cornucopiâ per aulæa tristiùs discedentem.* (Amm., lib. xxv, cap. 2.)

[2] *Flagrantissimam facem cadenti similem visam, aeris parte sulcatâ evanuisse existimavit : horroreque perfusus est, ne ità apertè minax Martis apparuerit sidus.* (Id., ibid.)

paroles sont celles d'un sage. « Amis, » dit-il,
» le temps est venu de quitter la vie : ce que
» la nature me redemande, débiteur de bonne
» foi, je le lui rends alégrement. Toutes les
» maximes des philosophes m'ont appris com-
» bien l'âme est d'une substance plus fortunée
» que le corps. Je sais aussi que les immortels
» ont souvent envoyé la mort à ceux qui les ré-
» vèrent, comme la plus grande récompense. Les
» douleurs insultent aux lâches, et cèdent aux
» courageux. J'espère avoir conservé sans tache la
» puissance que j'ai reçue du ciel et qui en dé-
» coule par émanation. Je remercie le Dieu éter-
» nel de m'enlever du monde au milieu d'une
» course glorieuse. Celui qui désire la mort lors-
» que le temps n'en est pas venu, ou qui la re-
» doute lorsqu'elle est opportune, manque éga-
» lement de cœur.....

» Je n'ai plus la force de parler. Je m'abstiens
» de désigner un empereur dans la crainte de
» me tromper sur le plus digne, ou d'exposer
» celui que j'aurois jugé le plus capable, si mon
» choix n'étoit pas suivi : en fils tendre et en
» homme de bien, je souhaite que la répu-
» blique trouve après moi un chef intègre [1]. »

Après avoir ainsi parlé d'une voix tranquille,

[1] Amm., lib. xxv, cap. 3.

il disposa de ses biens de famille en faveur de ses intimes, et s'enquit d'Anatolius, maître des offices. Le préfet Salluste répondit, qu'Anatolius étoit *heureux* [1] : Julien comprit qu'il avoit été tué, et il déplora la mort d'un ami, lui si indifférent à la sienne! Ceux qui l'entouroient fondoient en larmes. Julien les réprimanda, disant qu'il ne convenoit pas de pleurer une âme prête à se réunir au ciel et aux astres. On fit silence, et il continua de discourir de l'excellence de l'âme avec les philosophes Maxime et Priscus. Sa blessure se r'ouvrit; il demanda un peu d'eau froide, et expira sans efforts au milieu de la nuit [2]. Il n'étoit âgé que de trente-trois ans; il avoit été vingt ans chrétien [3].

S'il est vrai, comme on l'a voulu faire entendre, et comme le caractère de l'homme porteroit à le soupçonner, que Julien calculant les événemens de sa vie, avoit préparé d'avance son discours de mort, on n'a jamais si bien répété un si grand rôle; l'acteur égaloit le personnage qu'il représentoit. Les deux religions en pré-

[1] Beatum fuisse... intellexit occisum. (Amm., lib. xxv, cap. 3.)

[2] *Medio noctis horrore vitâ faciliùs est absolutus.* (Amm., lib. xxv, cap. 3.)

[3] Julian., epist. 51. La Bletterie ne lui en donne que trente et un, et se trompe avec l'historien Socrate.

sence, luttèrent de prodiges dans les versions opposées des derniers moments de l'empereur. Théodoret, Sozomène, le compilateur des actes du martyre de saint Théodoret, prêtre d'Antioche, disent que Julien blessé reçut son sang dans ses mains et le lança vers le ciel, en s'écriant : « Tu as vaincu, Galiléen[1] ! » D'autres prétendent qu'il se vouloit précipiter dans une rivière, afin de disparoître comme Romulus et de se faire passer pour un dieu. D'après les actes de Théodoret ce ne furent point des Perses, mais des anges sous la figure des Perses qui combattirent Julien[2].

La manière dont il périt devint encore un objet de controverse : les Romains assuroient que la javeline avoit été lancée par un Perse, les Perses par un Romain. Libanius avance, dans un de ses ouvrages, que l'empereur fut tué en trahison comme Achille[3]; dans un autre il semble accuser le chef des chrétiens, qui, selon Gibbon, ne pou-

[1] Aiunt illum vulnere accepto, statìm haustum manu suâ sanguinem in cœlum jecisse, hæc dicentem : Vicisti, Galilæe. (Sozom., lib. III, cap. 25, p. 147.)

[2] Et cùm omnia se obtinuisse putasset, subitò ei irruit multitudo exercitûs angelorum. (Passion. S. Theodor. presbyt.)

[3] Dolo enim mortuus est sicut Achilles. (Lib. pro templis, p. 24, Genevæ, 1634.)

voit être que saint Athanase [1]. La vie de saint Bazile et la chronique d'Alexandrie, contiennent l'histoire d'une vision de ce saint, de laquelle il résulteroit que Mercure, martyr de Cappadoce, avoit frappé Julien par ordre de Jésus-Christ [2]. Didyme, célèbre aveugle, Julien Sabbas, fameux solitaire, eurent des révélations de la même nature. Didyme aperçut

[1] Gibbon suit l'opinion de La Bletterie : le dernier remarque qu'on avoit, d'après une phrase de Libanius, soupçonné saint Basile et saint Grégoire de Nazianze, mais que cette phrase désigneroit plutôt saint Athanase. Seize ans après la mort de Julien, Libanius ne craignit point de renouveler une accusation qui d'ailleurs étoit sans preuve, dans un discours adressé à l'empereur Théodose. Sozomène (lib. VI, cap. 2) fait honneur à quelques chrétiens zélés de la mort de Julien, et compare ces héros inconnus à ces Grecs généreux qui se dévouoient autrefois pour la patrie. Libanius est si peu d'accord avec lui-même qu'il dit positivement dans un autre discours (orat. 11, p. 258) que Julien avoit été tué par un Aquemenide, un Perse.

[2] Per nocturnam speciem, Basilius, Cæsareæ episcopus, vidit cœlos apertos et Christum Salvatorem in solio pro tribunali sedentem magnoque clamore vocantem : Mercuri, abi, occide Julianum imperatorem, illum hostem christianorum. Sanctus ergò Mercurius stans coram Domino, loricam ferream indutus, accepto à Domino mandato evanuit : rursùs visus adstare ad tribunal Domini exclamavit : Julianus imperator expiravit uti imperasti, Domine. (Chronicon Alexandrinum, p. 693-694.)

en songe des guerriers montés sur des chevaux blancs courant dans l'air et qui s'écrioient : « Dites » à Didyme qu'aujourd'hui, à cette heure même, » Julien a été tué [1]. » Sabbas entendit une voix qui prononçoit ces mots : « le sanglier sauvage » qui ravageoit la vigne du Seigneur est étendu » mort [2]. » Libanius, demandant à un chrétien d'Antioche : « Que fait aujourd'hui le fils du » charpentier? » — « Un cercueil, » répondit le chrétien [3]. »

La plupart de ces faits sont contestés et très-contestables; mais il s'agit moins de la critique historique à cette époque, que de la peinture du mouvement des esprits.

Les païens furent consternés en apprenant la fin prématurée du restaurateur de l'idolâtrie. « Je me souviens, dit saint Jérôme, qu'étant

[1] Equos candidos per aerem discurrentes sibi videre visus est, virosque ipsis insidentes, ità clamantes audire: Nuntiate Didymo, hodiè Julianum hâc ipsâ horâ peremptum esse. (Sozom., hist. eccl., lib. VI, cap. 2, p. 518.)

[2] Suem agrestem, vastatorem vineæ Domini... mortuum jacere. (Theodor, lib. III, cap. 19. p. 657, Lutetiæ Parisiorum, 1642.)

[3] Iste fabri filius arcam ei ligneam parat ad tumulum. (Sozomen., hist. eccl. Jul., cap. 2, p. 519.) L'histoire de saint Mercure, dont on a fait un chevalier Mercure, est devenue le sujet d'un drame du moyen âge.

» encore enfant et étudiant la grammaire, lors-
» que toutes les villes fumoient des feux des sa-
» crifices; la nouvelle de la mort de Julien se ré-
» pandit tout à coup. Un philosophe s'écria : les
» chrétiens déclarent que leur dieu est patient,
» et rien n'est plus prompt que sa colère[1] ! »

Grégoire de Nazianze commence et termine ses invectives contre Julien, par une sorte d'hymne où respire une joie aussi féroce qu'éloquente :

« Peuples, écoutez ! soyez attentifs vous tous qui habitez l'univers ! j'élève de ce lieu, comme du haut d'une montagne, un cri immense. Écoutez, nations ! écoutez, vous qui êtes aujourd'hui, et vous qui viendrez demain ! Anges, Puissances, Vertus, écoutez ! La destruction du tyran est votre ouvrage. Le dragon, l'apostat, le grand et redoutable génie, l'ennemi du genre humain qui répandoit partout la terreur, qui vomissoit des blasphèmes contre le ciel, celui

[1] Dùm adhùc essem puer, et in grammaticæ ludo exercerer omnesque urbes victimarum sanguine polluerentur, ac subitò in ipso persecutionis ardore Juliani nuntiatus esset interitus, eleganter unus de ethnicis : quomodo inquit, christiani dicunt Deum suum esse patientem... nihil iracundiùs, nihil hoc furore presentiùs. (S. Hieron., comment., lib. II, cap. 3, in Habacuc, p. 243-244.)

dont le cœur étoit encore plus souillé que la bouche n'étoit impure, est tombé! Cieux et Terre prêtez l'oreille au bruit de la chute du persécuteur.

» Venez aussi, généreux athlètes, défenseurs de la vérité, vous qui avez été donnés en spectacle à Dieu et aux hommes! approchez, vous qui fûtes dépouillés de vos biens; accourez, vous qui, injustement bannis de votre patrie terrestre, avez été arrachés des bras de vos femmes, de vos enfans; enfin, je convoque à ces réjouissances tous ceux qui confessent un seul Dieu, souverain maître de toutes choses. C'est ce Dieu qui a exercé un jugement si éclatant, une vengeance si prompte; c'est le Seigneur qui a percé la tête de l'impie. Dans les saints transports qui m'animent, il n'est point de paroles qui répondent à la grandeur du bienfait. Nous verrons un jour combien les supplices de Julien damné sont au-dessus de ce que l'esprit humain se peut figurer de tourments. O homme! qui te disois le plus prudent et le plus sage des hommes, voilà l'oraison funèbre que Grégoire et Basile prononcent sur ton cercueil! O toi, qui nous avois interdit l'usage de la parole, comment es-tu tombé dans le silence éternel [1]? »

[1] Greg. Naz., or. cont. Julian. Ce beau mouvement,

Si Antioche se réjouit par des festins et des danses; si la victoire de la croix fut non-seulement célébrée dans les églises, mais sur les théâtres; si l'on s'écrioit : où sont vos oracles, insensé Maxime [1]? à Carrhes, le courrier, porteur du fatal message, fut lapidé [2]; quelques villes placèrent l'image de Julien parmi celles des dieux et lui rendirent les honneurs divins [3].

Libanus se voulut percer de son épée [4] et se résolut à vivre pour travailler à l'apologie d'un prince dont Grégoire de Nazianze devoit écrire la satire : la louange est plus à l'aise que le blâme sur un tombeau. Tel est l'emportement

Venez aussi, généreux athlète, a été visiblement imité par Bossuet dans l'admirable apostrophe qui termine l'oraison funèbre du grand Condé.

[1] Nec in ecclesiis solùm ac martyriis, cuncti tripudiabant, sed in ipsis etiam theatris victoriam crucis prædicabant.... Omnes siquidem juncti simùl clamabant : Ubinam sunt vaticinia tua, Maxime stulte? (Theodor., lib. III, cap. 28, p. 147-148.)

[2] Et Carreni tantum percepêre dolorem morte Juliani nuntiatâ, ut eum qui nuntium hunc adtulerat, lapidibus obruerent. (Zosim., lib. III, p. 59, Basileæ.)

[3] Pleræque urbes, illum deorum figuris representârunt, atque ut divos honorant. (Lib., orat. 10, t. Ier., p. 330, Lutetiæ, 1637.)

[4] In ensem oculos conjeci, quasi vita acerbior omni jugulatione mihi futura esset. (Lib., vit., p. 45.)

du fanatisme, qu'un saint, un père de l'Église, un homme supérieur par ses talents, n'a pas craint d'avancer que Julien avoit fait empoisonner Constance.

Le corps de Julien transporté à Tarse, fut enterré en face du monument de Maximin-Daïa : le chemin qui conduit aux défilés du Mont-Taurus séparoit les sépulcres des deux derniers persécuteurs des chrétiens [1].

Les funérailles eurent lieu selon les rites du paganisme : des bouffons chantoient des airs funèbres; un personnage représentoit le Mort et les baladins prenoient plaisir, au milieu de leurs danses et de leurs lamentations, à se moquer de la défaite et de l'apostasie de l'ennemi des théâtres [2].

Le chrétien Grégoire de Nazianze plaint la ville de Tarse condamnée à garder la poussière

[1] Porrò cadaver Juliani cum in, Merobandes et qui cum illo erant, cùm in Ciliciam deportassent, non consultò sed casu quodam è regione sepulchri in quo Maximini ossa erant condita deposuerunt, viâ publicâ dumtaxat loculos eorum à se invicem separante. (Philostorg., hist. eccl., lib. VIII, p. 511, Parisiis, 1673.)

[2] Mimi et histriones eum ducebant probris à scenâ petitis, ac ludibriis incessebant, eique fidei abjurationem et cladem vitæque finem exprobantes. (S. Greg., theologi oratio 5, tom. Ier., p. 159, Lutetiæ, 1778.)

de l'adorateur des démons; poussière qui s'agitoit et que la terre rejeta [1].

Le philosophe Libanius eût désiré saluer la dépouille mortelle de Julien auprès de celle du divin Platon dans les Jardins de l'Académie [2].

Le soldat Ammien Marcellin souhaitoit que les cendres de son général fussent baignées non par le Cydnus, mais par le Tibre qui traverse la ville éternelle et embrasse les monuments des anciens Césars [3]. Toutefois la tombe de Julien aux bords du Cydnus, si renommé par la fraîcheur de ses ondes, devint une espèce de temple; une main amie y grava cette épitaphe: *Ici repose Julien, tué au delà du*

[1] Ut mihi quispiam narravit nec ad sepulturam assumptum, sed à terrâ quæ ipsius causâ turbata fuerat excussum, æstuque vehementi projectum. (Id., orat. 21, p. 408.)

[2] Atque eum quidem Tarsi in Ciliciâ recepit suburbanum : at potiori jure in Academiâ, proximo Platonis sepulchro, fuisset tumulatus. (Liban., orat. Parental., cap. 156, p. 377.)

[3] Cujus suprema et cineres, si quis tunc justè consuleret, non Cydnus videre deberet, quamvis gratissimus amnis et liquidus : sed ad perpetuandam gloriam rectè factorum præterlambere Tiberis, intersecans urbem æternam, divorumque veterum monumenta præstringens. (Amm., xxv, 10.)

Tigre. Excellent empereur, vaillant guerrier[1]. Le polythéisme en étoit à son tour réduit aux reliques, et à pleurer dans ses sanctuaires abandonnés.

En dédaignant le faste de la cour de Constance, en recevant d'une armée mutinée le titre d'auguste, Julien avoit rendu momentanément le droit d'élection aux seuls soldats : ils s'assemblèrent après sa mort; pressés de se donner un chef ils offrirent la pourpre au préfet Salluste qui rejeta cet honneur. Vous avez pu remarquer que l'on commençoit à refuser assez fréquemment l'autorité suprême : jusqu'au règne de Commode l'empire étoit la possession de tous les plaisirs dans le repos; mais, après ce règne, le césar ne fut plus qu'un soldat courant les armes à la main, du Rhin à l'Euphrate et du Nil au Danube, combattant ou repoussant l'ennemi domestique ou étranger. Le pouvoir, qui cessoit d'être une jouissance, devint un fardeau : la médiocrité étoit toujours prompte à le mettre sur ses épaules, le mérite à le secouer.

Au défaut de Salluste les légions élurent empereur Jovien, primicère des gardes, dont le nom avoit été prononcé par hasard. Il étoit chrétien et catholique comme Valentinien; il avoit préféré

[1] Amm., lib. xxv, cap. 10, p. 340. n. 2. Voyez aussi Vie de Julien, par La Bletterie, ad fin.

comme lui sa foi à son épée; mais Julien, qui le redoutoit peu, consentit à lui laisser l'une et l'autre. Jovien s'étoit trouvé chargé de conduire à Constantinople le corps de Constance mort à Mopsucrène ; assis dans le char funèbre il avoit partagé les honneurs impériaux rendus à la poussière de son maître ; on en augura sa grandeur future : on y auroit pu trouver le présage de son second et prochain voyage sur le même char.

Jovien signa une paix de vingt-neuf ou de trente ans et conclut un traité honteux avec Sapor : il céda aux Perses cinq provinces transtigritaines [1], la colonie romaine de Singare et la ville de Nisibe, malgré ses larmes, malgré son dernier siége retracé éloquemment par Julien dans l'un de ses deux panégyriques de Constance. Obligés de livrer à Sapor les murs qu'ils avoient si vaillamment défendus contre lui avec Jacques leur évêque, les Nisibiens, chassés de leurs foyers, dépouillés de leurs biens, offrirent encore à l'auteur de leur exil la couronne d'or que chaque ville étoit dans l'usage de présenter aux nouveaux empereurs : exemple touchant d'une fidélité qui ne se croyoit pas affranchie de ses devoirs par l'ingratitude [2].

JOVIEN, emp.
DAMAS Ier., pape.
De J.-C. 364.

[1] Par rapport aux Perses.

[2] Amm., lib. xxv.

Jovien rendit la paix à l'Église, et rappela saint Athanase.

Ainsi s'évanouirent tous les projets de Julien : il entreprit d'abattre la croix, et il fut le dernier empereur païen.

L'hellénisme retomba de tout le poids des âges dans la poudre d'où l'avoit soulevé à peine une main mal guidée. Les philosophes se rasèrent, jetèrent leur robe, et se contentèrent d'enseigner en silence ou de gémir sur les générations qui leur échappoient : on craignoit tellement d'être pris pour l'un d'eux, que les citoyens qui portoient des manteaux à franges, les quittèrent.

Julien s'étoit porté à la conquête des Perses, afin de revenir dompter les chrétiens : cette guerre, qui devoit renverser le trône du grand roi, amena le premier démembrement de l'empire des Césars.

Il a fallu vous rappeler en détail cette dernière épreuve de l'Église, parce qu'elle fait époque et qu'elle se distingue des autres : elle tient d'une civilisation plus avancée ; elle a un air de famille avec l'impiété littéraire et moqueuse qu'un esprit rare répandit au dix-huitième siècle. Mais l'impiété de l'empereur, qui pouvoit ordonner des supplices, ne laissa aux chétiens que des couronnes, et l'impiété du poëte qui, n'avoit

pas la puissance du glaive, leur légua des échafauds.

La persécution de Julien ne sortit point du paganisme populaire; elle vint du paganisme philosophique demeuré seul sur le champ de bataille, ayant pour chef un cynique à manteau de pourpre, qui portoit le vieux monde dans sa tête et l'empire dans sa besace. Mais, dans la lice où les deux partis cherchoient à s'enlever des champions, les hommes de talent passèrent successivement avec leur génie et leur vertu au christianisme, comme des soldats qui désertent avec armes et bagages à l'ennemi : l'autre camp ne voyoit arriver personne.

Constantin étoit un prince inférieur à Julien, et pourtant il a attaché son nom à l'une des plus mémorables révolutions de l'ordre social : c'est qu'abstraction faite de ce qu'il peut y avoir de surnaturel dans l'établissement de la religion chrétienne, il se mit à la tête des idées de son temps, marcha dans le sens où l'espèce humaine marchoit, et grandit avec les mœurs croissantes qui le poussoient.

Julien au contraire se fit écraser par les générations qu'il prétendoit retenir; elles le jettèrent par terre malgré sa force, et lui passèrent sur la poitrine. Eût-il vécu, il auroit ralenti le mouvement; il ne l'eût pas arrêté : le calvaire nu,

par où l'esprit de l'homme alloit maintenant chercher la vérité de Dieu, devoit dominer tous les temples. Les soins inutiles que se donna une vaste intelligence, un monarque absolu, un guerrier redoutable pour rétablir l'ancien culte, prouvent qu'il n'est pas plus possible de ressusciter les siècles que les morts. Cent cinquante ans auparavant, Pline le jeune avoit aussi pensé qu'on pouvoit extirper le christianisme. La tentative rétrograde de Julien, événement unique dans l'histoire ancienne[1], n'est pas sans exemple dans l'histoire moderne : toutes les fois qu'ils ont voulu rebrousser le cours du temps, ces navigateurs en amont, bientôt submergés, n'ont fait que hâter leur naufrage.

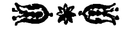
Jovien ramena du désert des soldats sans vêtements, mendiant leur pain : le légionnaire qui avoit conservé un morceau de sa pique ou de son bouclier, ou qui rapportoit un de ses brodequins sur son épaule, magnifioit son courage; ainsi auroient été les Perses si Julien avoit vécu, dit Libanius. La fin de la retraite de l'armée fut le terme de la vie de Jovien : sa femme venoit au-devant de lui pour partager sa pourpre; elle rencontra son convoi. Les officiers civils et

[1] Léonidas à Sparte, sur un plus petit théâtre, se trompa et se perdit comme Julien.

militaires, les eunuques et l'armée voulurent décerner le diadème à Salluste qui le refusa une seconde fois. L'élection, après la proposition de divers candidats, s'arrêta sur Valentinien, confesseur de la foi sous Julien : il étoit sans lettres, mais il avoit une naturelle éloquence. Trente jours après son élévation, il associa son frère Valens à l'empire; nom fatal qui rappelle la dernière et définitive invasion des Barbares.

Alors eut lieu, et pour toujours, la division de l'empire d'Orient et de l'empire d'Occident. Valentinien établit sa cour à Milan, Valens à Constantinople. Les deux frères quittèrent le château de Mediana, à trois milles de Naïsse où s'étoit accompli le partage du monde romain; ils allèrent ensemble à Sirmium : là, ils s'embrassèrent, se séparèrent, et ne se revirent plus [1].

[1] Amm., lib. XXVI; Philostorg., p. 114. Théodose I[er]. ne fut un moment maître de tout l'empire, que pour le partager entre ses deux fils.



ÉTUDES
OU
DISCOURS HISTORIQUES.

ÉTUDE TROISIÈME
OU
TROISIÈME DISCOURS
SUR LA CHUTE
DE L'EMPIRE ROMAIN,
LA NAISSANCE
ET LES PROGRÈS DU CHRISTIANISME,
ET L'INVASION DES BARBARES.

PREMIÈRE PARTIE.

DE VALENTINIEN Ier., ET VALENS, A GRATIEN ET A THÉODOSE Ier.

Valentinien, Valens, emp. Félix, Damas, papes. De J.-C. 364 376.

Pour éviter la confusion des sujets, vous aimerez mieux voir séparément ce qui se passoit aux empires d'Orient et d'Occident, sans toutefois perdre de vue leur connexité et ce qu'il y avoit

de commun dans les événenements, les mœurs et les lois des deux grandes divisions du monde romain.

L'Occident, dévolu à Valentinien, comprenoit l'Illyrie, l'Italie, les Gaules, la Grande-Bretagne, l'Espagne et l'Afrique; l'Orient, laissé à Valens, embrassoit l'Asie, l'Égypte, la Thrace et la Grèce.

La résidence particulière de Valentinien étoit à Milan; celle de Valens à Constantinople; mais les deux empereurs se transportoient là où leur présence étoit nécessaire.

Dans l'Occident Valentinien eut à combattre les Allamans qui se jetèrent sur la Gaule, et il fortifia de nouveau la ligne du Rhin. On voit paroître les Bourguignons issus des Vandales qui habitoient les bords de l'Elbe. Leur roi étoit connu sous le nom générique d'Hendinos, et leur grand-prêtre sous celui de Sinistus[1]. Ennemis des Allamans, les Bourguignons s'allièrent avec Valentinien, et s'engagèrent à lui fournir une armée de quatre-vingt milles hommes.

Les Saxons et les Franks reparurent sur les côtes de la Gaule et de la Grande-Bretagne; les Pictes et les Scots désolèrent cette dernière pro-

[1] Apud hos generali nomine rex apellatur Hendinos... Sacerdos omnium maximus vocatur Sinistus. (Amm. Marcell., lib. XXVIII, cap. 5, p. 539, 1671.)

vince. Théodose, général de Valentinien, les refoula au fond de la Calédonie.

Les peuples de la Gétulie, de la Numidie et de la Mauritanie ravagèrent l'Afrique : Théodose fut envoyé pour les repousser, et punir l'avidité de Romanus, commandant militaire de cette province : il réussit dans la première partie de sa mission.

Valens et Valentinien poursuivirent avec toute la rigueur des lois romaines leurs sujets accusés de magie. Les victimes furent nombreuses à Rome et à Antioche. Maxime, si fameux sous Julien, et d'autres philosophes succombèrent ; Jamblique s'empoisonna ; Libanius échappa avec peine à l'accusation [1].

Valens étoit tyran par foiblesse, Valentinien par colère. Deux ourses, l'histoire en dit le nom, *inoffensive* et *paillette dorée*, avoient leurs loges auprès de la chambre à coucher de Valentinien ; il les nourrissoit de chair humaine. Inoffensive, bien méritante, fut rendue à ses forêts [2].

[1] Primus ex nobilibus philosophis interfectus est Maximus, et post illum oriundus ex Phrygiâ Hilarius qui ambiguum quoddam oraculum clariùs fuisset interpretatus. Secundùm hunc Simonides, et patricius Lydus et Andronicus è Cariâ. (Zosim., histor., lib. IV, p. 65, Basileæ.)

[2] Micam auream et Innocentiam : cultu ità curabat

L'empereur d'Occident gâtoit de grandes qualités par un tempérament cruel : il ordonnoit le feu pour les moindres fautes. Milan eut des victimes qui prirent de leur injuste condamnation le nom d'*Innocents*. Tout débiteur insolvable étoit mis à mort. Le prévenu récusoit-il un juge? c'étoit à ce juge qu'on le renvoyoit [1].

Vous êtes frappés de cet arbitraire de supplices, qui souille les annales de Rome ; le genre de peines à appliquer semble abandonné au caprice des magistrats et des particuliers : la loi criminelle, chez les Romains, étoit fort inférieure à la loi civile. Nous ne faisons pas assez d'attention aux améliorations évidemment apportées dans les lois, par la mansuétude du Christ. Accoutumés que nous sommes à lire des faits atroces, quand nous voyons des hommes déchirés avec des ongles de fer, exposés nus et frottés de miel à la piqûre des mouches, torturés comme les prisonniers de guerre des Iroquois par l'ordre d'un juge ou la

enixo, ut earum caveas propè cubiculum suum locaret... Innocentiam denique, post multas quas ejus laniatu cadaverum viderat sepulturas, ut benè meritam in sylvas abire dimisit. (Amm. Marcell., lib. XXIX, cap. 3.)

[1] Amm. Marcell., lib. XXVII, cap. 7; lib. XXIX, cap. 3; lib. XXX, cap. 8.

vengeance d'un simple créancier, nous ne nous demandons pas comment cela arrivoit chez les nations civilisées de l'ancien monde, et comment cela n'arrive plus chez les nations civilisées du monde moderne. Le progrès si lent de la société, ne suffit pas pour rendre compte de ces changements; il y faut reconnoître une cause plus prompte, plus efficace, plus générale : cette cause est l'esprit du christianisme.

Le sang des empereurs païens se retrouve dans les cruautés de Valentinien, le caractère des empereurs chrétiens dans les lois qui ordonnent des médecins pour les pauvres et qui défendent l'exposition des enfans[1] : honneur à la bénignité évangélique à qui l'on doit l'abolition d'une coutume qu'autorisoient les législations les plus fameuses de l'antiquité!

Parmi les lois de Valens et de Valentinien, je dois vous signaler encore l'institution des écoles, modèles de nos universités : l'éducation publique expira avec la liberté publique; les colléges modernes eurent leur origine lointaine dans les siècles de décadence et d'esclavage de l'empire romain.

[1] Cod. Theod., tom. III, lib. VIII, p. 34.

Valentinien donna aux villes des défenseurs officieux [1], sorte de magistrats élus par le peuple [2]; d'où il arriva que les églises, devenues des espèces de municipes, eurent à leur tour des défenseurs qui se transformèrent en champions dans le moyen âge. La liberté politique s'étoit changée en priviléges de bourgeoisie : on voit partout les empereurs adresser des lettres et des rescrits aux *communes* des diverses provinces de l'Europe, de l'Afrique et de l'Asie.

En suivant la série des institutions le Code à la main, on remarque, avec une admiration reconnoissante, que le travail des princes chrétiens tend surtout à l'adoucissement des inflictions criminelles et à la réforme des mœurs : les enfans des suppliciés retrouvent les biens paternels; des règlemens améliorent le sort des pauvres et des esclaves, multiplient les cas de liberté; les vices abominables chantés par les poëtes, et protégés des magistrats, sont punis. En un mot, c'est dans le recueil des lois romaines qu'il faut chercher la véritable histoire du christianisme, bien plus que dans les fastes de l'empire.

[1] Cod. Theod., tom. IX, lib. I, p. 197.

[2] Cod. Just., tom. LV, lib. I et II, p. 166.

Valentinien accorda le libre exercice du culte à ses sujets, et ne prit aucun parti dans les querelles religieuses[1] : il se crut d'autant plus autorisé à cette tolérance, qu'il s'était montré chrétien indépendant sous Julien. Cependant il défendit aux païens les sacrifices, et les assemblées aux Manichéens et aux Donatistes; Il mit aussi des bornes à l'accroissement des richesses de l'Église et à la multiplication des ordres monastiques : il fut défendu au clergé d'admettre à la cléricature les propriétaires hommes du peuple, et les décurions des villes, à moins que ceux-ci n'abandonnassent leurs biens ou à la municipalité dont ils étoient membres, ou à quelques-uns de leurs parens[2]. Il fut également défendu au même clergé d'accepter des legs testamentaires. Déjà le pouvoir et la fortune avaient amené la corruption : Damase disputa le siége de Rome à Ursin; on en vint aux mains[3]; cent trente-sept morts furent trouvés le matin dans la basilique de Sicinius, aujourd'hui Sainte-Marie-Majeure.

[1] Bav., ann. 371; Symm., lib. x, epist. 54.

[2] Cod. Theod., tom. Ier., lib. LIX, p. 405.

[3] Damasius et Ursinus, suprà humananum modum ad rapiendam episcopatûs sedem ardentes, scissis studiis asperrimè conflictabantur, adusque mortis vulnerumque

Valentinien avoit eu de sa première femme, Sévéra, un fils nommé Gratien qu'il éleva à Amiens, le 24 août 367, au rang d'auguste, sans le créer d'abord césar, selon l'usage. On a cherché la raison de cette innovation : elle est évidente. Il y avoit maintenant deux empires; Gratien, âgé de huit ans, n'étoit plus un césar ou un général nommé pour défendre une partie de l'état, c'étoit un héritier qui devait succéder à la souveraineté de son père.

Valentinien répudia Sévéra, et épousa Justine, sicilienne d'origine; elle auroit, selon Zosime, été mariée d'abord au tyran Magnence. Justine étoit arienne, mais elle ne déclara son hérésie qu'après la mort de Valentinien. Elle donna à l'empereur un fils qui fut Valentinien II, et trois filles, Justa, Grata et Galla; celle-ci devint la seconde femme de Théodose le Grand.

Les Quades et les Sarmates, justement irrités de la trahison des Romains qui, après avoir attiré leur roi Gabinus à une entrevue, l'avoient massacré, ravageoient l'Illyrie; Valentinien accourt avec les forces de la Gaule; il meurt

discrimina adjumentis utriusque processis.... Uno die centum triginta-septem reperta cadavera peremptorum. (Amm. Marcell., lib. xxvii, cap. 3, p. 481, Parisiis, 1677.)

subitement à Bergetion [1], d'un accès de colère, dans une audience qu'il donnoit aux députés des Quades supplians.

Mallobaud ou Mellobaud, chef d'une tribu de Franks, avoit obtenu un commandement sous Valentinien, et s'étoit distingué par ses gestes militaires : à la mort de l'empereur il entreprit, avec Équitius, comte d'Illyrie, de faire prévaloir les droits de Valentinien, fils de Justine, sur ceux de Gratien, fils de Sévéra. Valentinien II fut en effet proclamé empereur; mais son frère Gratien, déjà auguste, au lieu de s'en offenser, reconnut l'élection. Valentinien eut dans son partage l'Italie, l'Illyrie et l'Afrique; Gratien garda les Gaules, l'Espagne et l'Angleterre, peut-être même n'y eut-il pas de véritable partage. Ce qu'il y a de certain, c'est que Gratien gouverna seul l'Occident jusqu'à sa mort, Valentinien n'étant encore qu'un enfant sous la tutelle de sa mère.

VALENS, GRATIEN, emp. DAMAS, pape. De J.-C. 376-378.

Valens n'approuvoit pas ces arrangemens paisibles entre ses jeunes neveux; mais les mouvements des Goths arrêtèrent son intervention dans des affaires d'une moindre importance.

Mis en possession de l'empire d'Orient par

[1] 17 novembre 375.

Valentinien Ier., Valens avoit eu, dès les premiers jours de son règne, des épreuves à subir. Procope, commandant de l'armée de Mésopotamie, prit la pourpre dans Constantinople même, par l'autorité de deux cohortes gauloises. Voulant légitimer son usurpation, il épousa Faustine, veuve de l'empereur Constance; elle avoit une fille âgée de cinq ans, dans laquelle les légions voyoient le dernier rejeton de la race de Constantin. La révolte de Procope dura peu; ses soldats l'abandonnèrent à la voix de leurs capitaines, qui gardèrent leur foi. Procope, trahi, fut traîné au camp de l'empereur d'Orient, et décapité.

Valens soutint foiblement contre Sapor les rois d'Arménie et d'Ibérie. On remarque dans cette guerre les aventures de Para, roi d'Arménie, monarque fugitif comme tant d'autres, protégé d'abord des Romains, ensuite égorgé par eux dans un repas.

Les Goths, restés fidèles à la famille de Constantin, s'étoient déclarés contre Valens en faveur de Procope, mari de la veuve de Constance. Valens remporta quelques avantages sur ces Barbares. Une paix fut le résultat de ces avantages, et six ans après les Huns précipitèrent les Goths sur l'empire.

L'arianisme étoit la religion de Valens : il

persécuta les catholiques qu'il appeloit les athanasiens : saint Basile étoit devenu leur chef après la mort de saint Athanase. A ce grand homme de solitude et de charité, est due la fondation du premier de ces monuments élevés aux misères humaines; monuments qui font la gloire éternelle du christianisme. Les moines, presque tous catholiques, s'étoient accrus par l'esprit et le malheur de leur temps. Valens les fit enlever à main armée; on les força de s'enrôler dans les légions, et, quand ils résistèrent, on les massacra.

Nous arrivons au fameux événement qui hâta la chute de l'ancien monde.

Depuis leurs expéditions maritimes, les Goths, en paix avec les Romains, s'étoient multipliés dans les forêts : ils avoient assujetti autour d'eux les autres peuplades barbares. Hermanric, roi des Ostrogoths et de la noble race des Amali, devint conquérant à l'âge de quatre-vingts ans; à cent dix ans il alloit encore au combat et restoit le seul contemporain de sa gloire [1]. Il conquit les Hérules, et les Venèdes. Sa puissance s'étendoit dans les bois et sur les hordes des bois, du Pont-Euxin à la Baltique, derrière les tribus saxonnes, allamanes, frankes, bourgui-

[1] Jor., cap. XXII.

gnonnes et lombardes, plus rapprochées des rives du Rhin : le Danube séparoit l'empire sauvage des Goths de l'empire civilisé des Romains. Les Visigoths, réunis aux Ostrogoths, leur avoient cédé la prééminence; leurs chefs, parmi lesquels se distinguoient Athanaric, Fritigern et Alavivus, avoient quitté le nom de rois pour descendre ou pour monter à celui de juges [1].

Telles étoient devenues les nations gothiques aux frontières de l'empire d'Orient, lorsque tout à coup un bruit se répand : on raconte qu'une race inconnue a traversé les Palus-Méotides. La présence des Huns fut annoncée par un tremblement de terre qui secoua presque tout le sol du monde romain, et fit pencher sur la tête d'Hermanric sa couronne séculaire. Les Huns étoient la dernière grande nation mandée à la destruction de Rome; les autres nations avoient fait une halte pour les attendre; ils venoient de loin. A peine avoient-ils paru, qu'on entendit parler des Lombards, dernier flot de cet océan.

Un nouveau système historique fait descendre les Huns des peuples ouralo-finois. Dans ce système fondé sur une meilleure critique, une

[1] Jorn., ibid.

connoissance plus avancée des peuples et des langues de l'Asie et de l'Europe septentrionales, on suit cependant avec moins de facilité la marche et les progrès des soldats futurs d'Attila.

Dans l'ancien système que Gibbon a adopté, il est plus aisé de se reconnoître. En rejetant de la primitive monarchie des Huns la partie confuse et romanesque, laissant de côté ce qu'ont pu faire ou ne pas faire les Huns au nord de la muraille de la Chine, 1210 ans avant l'ère vulgaire, négligeant leur invasion de la Chine, leur défaite par l'empereur Voulé de la dynastie des Hans, on trouve qu'au temps de la mission du Christ deux divisions des Huns s'avancèrent dans l'occident, l'une vers l'Oxus, l'autre vers le Volga : celle-ci se fixa au bord oriental de la mer Caspienne, et fut connue sous le nom des Huns blancs ; ils eurent de fréquens démêlés avec les Perses.

L'autre division des Huns pénétra avec difficulté au Volga, conserva ses mœurs en augmentant sa force par des alliances volontaires, des adjonctions de peuples conquis, et par l'habitude des combats : cette division subjugua les Alains : la plus grande partie des vaincus entra dans les rangs des vainqueurs, tandis qu'une colonie indépendante des premiers alla se mêler aux

races germaniques et s'associer à leur guerre contre l'empire [1].

Les Huns parurent effroyables aux Barbares eux-mêmes : quand ils eurent franchi les Palus-Méotides, ils se trouvèrent en présence des tributaires de la puissance d'Hermanric. Les deux monarchies des Huns et des Goths, l'une composée de sauvages à cheval, l'autre de sauvages à pied, c'est-à-dire les deux races scythe et tartare, se heurtèrent. Les Goths étoient divisés; Hermanric, abusant du pouvoir, avoit fait écarteler la femme d'un chef Roxolan qui s'étoit retiré de lui [2]. Les frères de cette femme la vengèrent en poignardant Hermanric vainement cuirassé d'un siècle, et à qui cent dix années avoient encore laissé du sang dans le cœur : il ne resta pas sous le coup. Balamir, roi des Huns, profita de cet événement : il attaqua les Ostrogoths qui furent abandonnés des

[1] Deguines, Gibbon, Jornandès, Ammien Marcellin, etc.

[2] Dum enim quamdam mulierem Sanielh nomine pro mariti fraudulento dicessu, rex furore commotus, equis ferocibus illigatam, incitatisque cursibus per diversa divelli præcepisset : fratres ejus Sarus et Ammius, germanæ obitum vindicantes, Ermanarici latus ferro petierunt. (Jornand., de reb. Geticis, cap. 24, p. 70-71, Lugduni Batavorum.)

Visigoths; Hermanric, impatient de la douleur que lui causait sa blessure, et encore plus tourmenté de la ruine de son empire, mit fin à des jours que la mort avoit oubliés [1]. Withimer, chargé après lui du gouvernement, en vint avec les Huns et les Alains à une bataille dans laquelle il fut tué [2]. Saphrax et Alathœus sauvèrent le jeune roi des Ostrogoths, Witheric, et conduisirent les débris indépendants de leurs compatriotes sur les bords du Niester.

Cependant les Visigoths, séparés des Ostrogoths, s'étaient retirés chez les Gépides leurs alliés; ils y furent poursuivis par les Huns. Un corps de cavalerie tartare passa le Niester à gué pendant la nuit, au clair de la lune: Athanaric, juge des Visigoths, qui défendoit les bords de la rivière, parvint à gagner des hauteurs avec son armée; il s'y vouloit fortifier, mais les Visigoths se précipitent vers le Danube, envoient des ambassadeurs à Valens et le conjurent de leur accorder la Mœsie inférieure pour asile: ils offraient d'embrasser la religion chrétienne. « Valens, dit Jornandès,

[1] Inter hæc Ermanaricus tam vulneris dolorem, quam etiam incursiones Hunnorum non ferens, grandævus et plenus dierum, centesimo decimo anno vitæ suæ defunctus est. (Jorn., cap. 24.)

[2] Amm. Marcell., lib. XXXI, cap. 3.

» dépêcha des évêques hérésiarques aux Visi-
» goths, et fit de ces suppliants des sectateurs
» d'Arius au lieu de disciples de Jésus-Christ.
» Les Visigoths communiquèrent le venin aux
» Gépides leurs hôtes, aux Ostrogoths leurs frè-
» res; ils se répandirent dans la Dacie, la Thrace,
» la Mœsie supérieure, et tous les Goths se trou-
» vèrent ariens [1]. »

L'historien se trompe : tous les Goths sans doute n'étoient pas encore chrétiens en 376, mais ils avoient déjà reçu les semences de la foi. Théophile, au concile de Nicée, est appelé l'évêque des Goths [2]; ceux-ci avoient un petit sanctuaire catholique à Constantinople. Vers l'an 325, Audius, chef d'un schisme, fut banni par Constantin en Scythie; il pénétra chez les Goths, y prêcha l'Évangile et établit dans leurs

[1] Et ut fides uberior illis haberetur, promittunt, se, si doctores linguæ suæ donaverit, fieri christianos. . . . . Sic quoque Vesegothæ à Valente imperatore ariani potiùs quàm christiani effecti. De cætero, tam Ostrogothis quàm Gepidis parentibus suis, per affectionis gratiam evangelizantes, hujus perfidiæ culturam edocentes, omnem ubique linguæ hujus nationem ad culturam hujus sectæ invitavêre. Ipsi quoque (ut dictum est) Danubium transmeantes Daciam Ripensem Mæsiam, Thraciasque permissu principis insedere. (Jorn., c. 25.)

[2] Socr., lib. II, cap. 41.

pays des vierges, des ascètes et des monastères [1]. Les Goths mêmes avoient exercé de grandes cruautés dans la persécution arienne de 372, et ce fut le célèbre évêque Ulphilas, que ce peuple fugitif députa, en 376, à Constantinople [2].

Freitigern et Alavivus commandoient les Visigoths qui tendoient les mains à Valens : Athanaric, suivi de quelques compagnons, ne voûlut point paroître sur les terres de l'empire en qualité de parjure ou de suppliant, et se retira dans les forêts de la Transilvanie.

Valens, bigot sectaire, se croyoit un profond politique; il acquiesça à la demande des Visigoths; il se félicitoit de cantonner sur les frontières de ses états des guerriers qui promettoient de le défendre et de se faire ariens. Il les voulut tous, même ceux qui pouvoient être attaqués d'une maladie mortelle [2]; mais il attacha deux conditions à son bienfait : les Visigoths eurent ordre de livrer leurs enfans et leurs armes; leurs

[1] Sulp. Sev., lib. XVI, n. 42; Epiph., hær. 70, n. 9, 14.

[2] Sozo., lib. VI, cap. 37.

[3] Et navabatur opera diligens, ne qui romanam rem eversurus derelinqueretur vel quassatus morbo letali. (Amm. Marcell., lib. XXXI, cap. 4.)

enfans, comme otages, leurs armes comme vaincus. Et Valens prétendoit que ces bras désarmés se lèveroient pour protéger sa tête! Les Visigoths se soumirent.

Le Danube étoit enflé par des pluies. On assembla une multitude de barques, de radeaux, de troncs d'arbres creusés, et l'on vit, par la permission de Dieu, les Romains occupés nuit et jour à transporter dans l'empire les destructeurs de l'empire. Des commissaires désignés à cet effet, essayèrent de compter les Barbares à leur passage d'une rive du Danube à l'autre, mais ils furent obligés de renoncer au dénombrement [1]. Ammien Marcellin, citant deux vers de Virgile, prétend qu'on auroit plutôt compté les sables que le vent du midi soulève sur les rivages de la Libye. Une évaluation moins poétique porte l'émigration des Visigoths à un million d'individus.

[1] Proindè permissu imperatoris transeundi Danubium copiam colendique adepti Thraciæ partes, transfretabantur in dies et noctes, navibus ratibusque et cavatis arborum alveis agminatìm impositi. . . . . Ità turbido instantium studio orbis romani pernicies ducebatur. Illud sanè neque obscurum est neque incertum, infaustos transvehendi barbaram plebem ministros numerum ejus comprehendere calculo sæpè tentantes, conquievisse frustratos. (Id., ibid.)

Les enfans mâles des familles les plus distinguées furent séparés de leurs pères; on les distribua dans différentes provinces : les habitans de ces provinces étoient étonnés des brillantes parures et de la beauté martiale des jeunes exilés.

Quant aux armes elles ne furent point livrées; les Visigoths arrivoient avec les tributs qu'ils avoient jadis reçus, et les anciennes richesses qu'ils avoient enlevées aux Romains; on les crut opulens parce qu'ils étoient chargés de dépouilles; pour garder du fer ils soulèrent la cupidité des officiers de Valens avec des tapis, des tissus précieux, des esclaves et des troupeaux. A ceux qui préférèrent un autre lucre, ils prostituèrent leurs filles [1]; ils vendirent leur honneur pour acheter un empire, sûrs qu'avec leurs épées ils feroient bientôt passer les filles des Césars dans le lit des Goths.

Les Ostrogoths conduits par Saphrax et Alatheus qui avoient sauvé Witheric, se présentèrent à leur tour sur la rive septentrionale du Danube, et sollicitèrent inutilement la faveur obtenue par leurs compatriotes: la peur commençoit chez les Romains.

Les Visigoths s'avancèrent dans les Thraces.

[1] Zosim.

On s'étoit chargé de les nourrir ; on ne les nourrit point : on leur fournit de la chair infecte de chien, et d'autres animaux morts de maladie ; un pain coûtoit un esclave, un agneau six livres d'argent. Après leurs esclaves ils n'eurent plus à livrer que le reste de leurs enfans [1]. On fit (parce qu'enfin Rome devoit périr) d'un million d'alliés un million d'opprimés : la reconnoissance finit où l'injustice commence.

Les Ostrogoths, cessant de prier, passèrent le Danube, et se trouvèrent ennemis et indépendants sur le territoire romain. Fritigern, chef des Visigoths, forma des liaisons secrètes avec les nouveaux émigrants, et s'efforça de réunir les Goths dans le même intérêt.

Maxime et Lupicinus, généraux de Valens, avoient alors le commandement dans les Thraces : ils étoient, par leur avarice et leur foiblesse, la première cause de tous ces malheurs. La discorde éclate à Marcianopolis, capitale de la Basse-Mœsie, à soixante-dix milles du Danube : Lupicinus avoit invité les chefs des Goths à un

[1] Cœperunt duces (avaritiâ compellente) non solùm ovium, boumque carnes, verum etiam canum, et immundorum animalium, morticina eis pro magno contradere : adeo, ut quodlibet mancipium in unum panem aut decem libras in unam carnem mercarentur. (Jorn., cap. 26.)

repas, dans le dessein de les faire assassiner; les gardes de ces chefs, restés aux portes de la ville, se prirent de querelle avec les soldats romains; leurs clameurs pénétrèrent jusqu'à la salle du festin. Fritigern et ses amis tirent leurs épées, s'ouvrent un passage à travers la foule, sortent de la ville et ont le bonheur [1] d'échapper. « Ce jour-là, dit Jornandès, ôta » la faim aux Goths et la sûreté aux Romains : » les premiers ne se regardèrent plus comme » des vagabonds et des étrangers, mais comme » des citoyens et comme les seigneurs de l'em- » pire [2]. »

Lupicinus, se fiant à la discipline des légions et à la supériorité de leurs armes, attaqua les Goths : ceux-ci, déployant leur bannière, firent entendre le lamentable son de cette corne, célèbre dans le récit de leurs combats, et à la ronflée de laquelle devoit s'écrouler le Capitole [3]; les Romains furent vaincus.

[1] Amm. Marcell., lib. XXXI; Jorn., cap. 26.

[2] Illa namque dies Gothorum famem, Romanorumque securitatem ademit : cœperuntque Gothi jam non ut advenæ et peregrini, sed ut cives et domini possessoribus imperare. (Jorn., cap. 26.)

[3] Rauca cornua. (Claudian., in Ruf.) Auditisque tristè sonantibus. (Amm. Marcell., lib. XXXI.)

Une troupe de Goths, avant la migration générale de ces peuples, étoit entrée au service de Valens, sous la conduite de Suerid et de Colias; attaquée par les habitans mutinés d'Andrinople, elle les repoussa et alla rejoindre le grand corps de ses compatriotes. Fritigern franchit l'Hémus, et mit le siége devant Andrinople qu'il ne put prendre. Les ouvriers employés aux mines du Rhodope se révoltent, se réfugient chez les Barbares, et leur servent ensuite de guides aux réduits les plus secrets des Romains. Les Goths délivrent leurs enfants captifs [1] qui leur racontent ce qu'ils ont eu à souffrir de la lubricité et de la cruauté de leurs maîtres. Une partie des Huns et des Alains font alliance avec les Goths.

Alors Valens songe à porter remède au mal qu'il avoit fait; il retire les légions d'Arménie, et demande des secours au jeune empereur Gratien qui venoit de succéder à Valentinien, son père: Richomer, comte des domestiques, est dépêché à Valens avec les légions gauloises. Une première armée romaine, sous les ordres

[1] Eo maximè adjumento præter genuinam erecti fiduciam, quod confluebat ad eos in dies ex eâdem gente multitudo, dudùm à mercatoribus venumdati, adjectis plurimis quos primo transgressu necati inediâ, vino exili vel panis frustis mutavêre vilissimis. (Amm. Marcell., lib. XXXI, cap. 6.)

de Trajan et Profuturus, s'approcha des Visigoths campés vers l'embouchure méridionale du Danube, à soixante milles au nord de Tôme, exil d'un poëte : Fritigern fait élever des feux pour rappeler ses bandes répandues dans le plat pays. Les Visigoths se lient d'un serment terrible, et entonnent les chants à la gloire de leurs aïeux; les Romains y répondirent par le *barritus*, cri militaire commencé presqu'à voix basse, allant toujours grossissant, et finissant par une explosion effroyable [1]. La bataille de Salices, qui a pris son nom des arbres paisibles sous lesquels elle fut donnée, dura la journée entière, et la victoire resta indécise. Les Visigoths rentrèrent dans leur camp. Les Romains n'osèrent renouveler le combat et résolurent d'enfermer les Barbares dans ce coin de terre entre le Danube, la mer Noire et le mont Hémus. Les Ostrogoths et le parti des Huns et des Alains, avec lequel Fritigern s'étoit ménagé une alliance, le dégagèrent.

Valens, suspendant sa guerre contre les moines, partit enfin d'Antioche avec une seconde

[1] Et Romani quidem voci undique martia concinentes, à minore solita ad majorem protolli, quam gentilitate appellant barritum, vires validas erigebant. (Amm. Marcell., lib. XXXI, cap. 7.)

armée. Arrivé à Constantinople, il maltraita le général Trajan, ami de saint Basile. Au bout de quelques jours, il sortit de la capitale de l'Orient, chassé par le mépris populaire et les clameurs de la foule qui le pressoit de marcher à d'autres ennemis [1].

Le moine Isaac sort de sa cellule voisine des chemins où passoit l'empereur; il s'avance au-devant de lui et lui crie : « Où vas-tu? Tu as » fait la guerre à Dieu, il n'est plus pour toi. » Cesse ton impiété, ou ni toi ni ton armée ne » reviendront. » L'empereur dit : « Qu'on le » mette en prison. Faux prophète, je revien- » drai et je te ferai mourir. » Isaac répondit : « Fais-moi mourir si tu me trouves en men- » songe. » Le moine [2] chrétien remplaçoit le philosophe cynique : il n'en différoit que par les mœurs.

[1] Venit Constantinopolim, ubi moratus paucissimos dies, seditione popularium pulsatus, etc. (Amm., lib. xxxi, p. 639, Parisiis, 1677.)

[2] Quò pergis imperator qui Deo bellum intulisti nec eum habes adjutorem. Desine ergo bellum inferre ei..... Nam neque reverteris et exercitum prætereà amittes.....

Ad hæc imperator irâ percitus :

Revertar, inquit, teque interficiam et falsi vaticinii pœnas à te exigam.

Tum ille minas neutiquam reformidans, interfice, in-

Les Goths, après avoir encore une fois saccagé la Thrace et franchi l'Hémus, inondoient les environs d'Andrinople. Frigerid, général de Gratien, avoit défait quelques alliés des Goths, entre autres les Taïfales, barbares débauchés dont les prisonniers furent transportés sur les terres abandonnées de Parme et de Modène[1]. Sébastien, maître général de l'infanterie de Valens, s'étoit occupé à rétablir la discipline dans un corps particulier; ce corps avoit eu l'avantage sur un nombreux parti d'ennemis. Enivré de ces succès, Valens s'apprête à triompher des peuples gothiques, et s'établit dans un camp fortifié sous les murs d'Andrinople.

Richomer, accouru de l'Occident, vient annoncer à Valens que son neveu, vainqueur des Allamans, s'avance pour le soutenir.

En même temps un évêque envoyé par Fritigern, politique aussi rusé que général habile, se présente chargé d'humbles paroles et de soumissions. Il proteste publiquement de la

quit, si in verbis meis mendacium fuerit deprehensum. (Theodor. episcop.; Cyr., eccles. hist., lib. IV, p. 195, Parisiis, 1673.)

[1] Cum.... trucidasset omnes ad unum.... vivos omnes circa Mutinam Regiumque et Parmam, italica oppida, rura culturos exterminavit. (Amm. Marcell., lib. XXXI, cap. 9.)

fidélité des Goths qui, selon lui, ne demandent qu'à paître leurs troupeaux dans la Thrace déserte; mais, par des lettres secrètes, Fritigern presse l'empereur de marcher [1], l'assurant que la seule terreur de son nom obligera les Goths à se soumettre. Valens, jaloux de la renommée de Gratien, ne veut point attendre un jeune prince qui pourroit ravir ou partager l'honneur de la victoire : il lève son camp le 9ᵉ. d'août l'an 378. Le trésor militaire et les ornements impériaux furent laissés dans Andrinople.

A huit milles de cette ville on découvrit rangés en cercle les chariots des Barbares. Les Romains firent tristement leurs dispositions militaires, aux lugubres clameurs des Goths [2] : les Goths, pareillement étonnés du bruit des armes et du retentissement des boucliers que frappoient les légionnaires, envoyèrent proposer la paix ; leur cavalerie, sous la conduite d'Alathéus et de Saphrax, n'étoit point encore arrivée. Valens s'obstine à ne vouloir entendre que des négociateurs d'un rang élevé : le soldat romain s'épuise sous

[1] Amm. Marcell., lib. xxxi, cap. 12.

[2] Atque ut mos est ululante barbarâ plebe ferum et triste, Romani duces aciem struxêre. (Amm. Marcell., lib. xxxi, cap. 12.)

la chaleur du jour qu'augmentoit un vaste embrasement : le feu avoit été mis aux herbes et aux bois dessechés des campagnes [1]. Fritigern demande à son tour pour traiter un homme de distinction; Richomer s'offre, et part du consentement de Valens à qui le cœur commençoit à faillir. A peine approchoit-il des retranchements ennemis, que les sagittaires et les scutaires engagent le combat. La cavalerie des Goths revenoit alors renforcée d'un corps d'Alains : sans laisser le temps à Richomer de remplir sa mission, elle se précipite sur les troupes impériales.

Les deux armées se choquèrent ainsi que des proues de vaisseaux, dit Ammien [2]. L'aile gauche des légions poussa jusqu'aux chariots; mais, abandonnée de sa cavalerie, elle fut accablée sous le nombre des Barbares qui tombèrent sur elle comme un énorme éboulement de terre [3]. Les soldats romains s'arrêtent; serrés les uns

[1] Miles fervore calefactus æstivo, siccis faucibus commarceret relucente amplitudine camporum incendiis, quos lignis nutrimentisque aridis subditis, ut hoc fieret, iidem hostes urebant. (Amm. Marcell., lib. XXXI, c. 12.)

[2] Deindè collisæ in modum rostrorum navium acies. (Id., cap. 13.)

[3] Sicut ruinâ aggeris magni oppressum atque dejectum est. (Id., ibid.)

contre les autres ils manquent d'espace pour tirer l'épée : jamais plus grand danger ne menaça leurs têtes sous un ciel où la splendeur du jour étoit éteinte [1].

Dans ce chaos, Valens, saisi de frayeur, saute par-dessus des monceaux de morts et se réfugie dans les rangs des lanciers et des matiaires qui se défendoient encore. Les généraux Trajan et Victor cherchent vainement la réserve formée des soldats bataves : les chemins étoient obstrués des cadavres des chevaux et des hommes. L'empereur à l'approche de la nuit, fut tué d'une flèche ; d'autres disent qu'il fut porté blessé avec quelques eunuques dans la maison d'un paysan. Les Goths survinrent ; trouvant cette maison barricadée, et ignorant qui elle renfermoit, ils l'incendièrent [2]. Valens périt au milieu des flammes. « Il fut brûlé avec une pompe royale, dit Jornandès, par ceux qui lui avoient demandé la vraie foi, et qu'il avoit trompés, leur

[1] Diremit hæc numquam pensabilia damna (quæ magno rebus stetere Romanis) nullo splendore lunari nox fulgens. (Id., ibid.)

[2] Unde quidam de candidatis per fenestram lapsus, captusque à Barbaris prodidit factum, et eos mœrore afflixit, magnâ gloriâ defraudatos quod Romanæ rei rectorem non cepêre superstitem. (Amm. Marcell., lib. XXXI, cap. 13.)

donnant le feu de la gehenne au lieu du feu de la charité[1]. »

Les deux généraux Trajan et Sébastien; Valérien, grand-écuyer; Equitius, maire du palais; Potentius, tribun des Promus; trente-cinq autres tribuns et les deux tiers de l'armée romaine restèrent sur la place. Selon l'auteur déjà cité, l'histoire n'offre point de bataille où le carnage ait été aussi grand, excepté celle de Cannes[2].

Les Goths livrèrent l'assaut à Andrinople qu'ils manquèrent: descendus jusqu'à Constantinople, ils admirèrent les édifices pyramidant au-dessus des murailles qui mettoient la ville à l'abri : leur destin fut de voir Constantinople et de prendre Rome; entre ces deux bornes le monde civilisé étoit la lice ouverte à leurs courses. Épouvantés de l'action d'un Sarrazin[3], ils rebroussèrent vers l'Hémus, forcèrent le pas de Suques et se répandirent sur un pays fertile jusqu'au pied des Alpes Juliennes. Les lieux d'où s'étoit écoulé cette multitude n'offrirent plus

[1] Cum regali pompâ crematus est, haud secùs quam Dei prorsùs judicio, ut ab ipsis igne combureretur, quos ipse veram fidem petentes in perfidiam declinasset et ignem charitatis ad gehennæ ignem detorsisset. (Jorn., cap. 26.)

[2] Amm. Marcell., ib.

[3] J'en parlerai ailleurs.

que l'aspect d'une grève déserte et ravagée, quand le flux, qui avoit apporté des tempêtes et des vaisseaux, s'est retiré.

Libanius composa l'oraison funèbre de Valens et de son armée : « Les pluies du ciel ont effacé » le sang de nos soldats, mais leurs ossements » blanchis sont restés, témoins plus durables de » leur courage. L'empereur lui-même tomba à la » tête des Romains. N'imputons pas la victoire » aux Barbares ; la colère des dieux est la seule » cause de nos malheurs. » Libanius se souvenoit de Julien.

Ammien, qui termine son ouvrage à la mort de Valens, cherche à rassurer les Romains sur les succès des Goths : il rappelle les différentes invasions des Barbares depuis celle des Cimbres, afin de prouver qu'elles n'ont jamais réussi : cette digression de l'historien montre mieux que tout ce que je vous pourrois dire la frayeur des peuples, et les pressentiments de l'avenir.

Ce même Ammien raconte (et ce sont presque les dernières lignes de ce soldat grec de la ville d'Antioche, qui écrivoit en latin ses souvenirs dans la ville de Rome), ce même Ammien raconte que le duc Julien, commandant au-delà du Taurus, ordonna, par lettres secrètes, de massacrer à jour fixe et heure marquée les Goths dispersés dans les provinces de l'Asie. « Par ce prudent

» artifice, l'Orient fut délivré sans bruit et sans combat d'un grand danger [1]. » La leçon venoit de Mithridate : elle ne profita ni au royaume de Pont, ni à l'empire romain. Gratien vengea mieux Valens, en élevant à la pourpre Théodose.

[1] Quo consilio prudenti sine strepitu vel morâ completo, orientales provinciæ discriminibus ereptæ sunt magnis. (Amm. Marcell., lib. XXXI, cap. 16.)

ÉTUDES
OU
DISCOURS HISTORIQUES.

ÉTUDE TROISIÈME
OU
TROISIÈME DISCOURS
SUR LA CHUTE
DE L'EMPIRE ROMAIN,
LA NAISSANCE
ET LES PROGRÈS DU CHRISTIANISME,
ET L'INVASION DES BARBARES.

SECONDE PARTIE.

GRATIEN, VALENTINIEN II, THÉODOSE Ier., emp. DAMAS Ier., SIRICIUS, papes. De 379 à 395.

La famille de Théodose étoit espagnole comme celle de Trajan et d'Adrien. Théodose ne sollicita point la puissance: il n'eut pour intrigue que sa renommée, pour protecteurs que la nécessité. Il étoit exilé, et fils d'un père, grand

général, injustement décapité à Carthage [1]; il désiroit paix et peu, et il eut guerre et richesse: un empereur qui n'avoit pas dix-neuf ans, le fit son collègue.

Sous Théodose, successeur de Valens en Orient, les Goths se divisèrent et se soumirent. Les Visigoths furent établis dans la Thrace, les Ostrogoths dans la Phrygie et dans la Lydie: introduits dans l'empire ils n'en sortirent plus. Un parti, celui de Fravitta, païen de religion, vouloit rester fidèle aux Romains; un autre parti, celui de Priulphe ou d'Ériulphe, soutenoit qu'on n'étoit pas obligé de garder la foi à des maîtres lâches et perfides. L'inimitié des deux chefs éclata dans un festin où Théodose les avoit invités: Fravitta suivit Priulphe qui quittoit la table, et lui plongea son épée dans le ventre [2].

Gratien gouvernoit l'Occident, tandis que son frère, Valentinien II, encore enfant, résidoit en Italie. Le poëte Ausone qui professoit l'hellénisme, avoit eu part à l'éducation de Gratien [3] et saint Ambroise avoit composé pour ce prince, qu'il appelle *Très-Chrétien* [4], une instruction

[1] Orose, p. 219.

[2] Eunape, p. 21, c. d.; *Zos.*, p. 755 et 777.

[3] Ausone, p. 405.

[4] Christianissime. (Ambr., de fide, t. 4, p. 110.)

sur la Trinité. Gratien refusa de prendre la robe pontificale des idoles [1], publia, ensuite rappela un édit de tolérance [2], et exempta les femmes chrétiennes de monter sur le théâtre [3]. Le christianisme étoit un droit futur à la liberté et un privilége actuel de vertu.

Gratien, préférant la chasse à tout autre plaisir, donnait sa confiance aux Alains de sa garde, particulièrement distingués comme chasseurs : les autres Barbares à son service en conçurent une profonde jalousie. Mellobaudes, roi d'une tribu des Franks (ce Mellobaudes qui avoit voulu faire reconnoître Valentinien II pour régner sous le nom d'un enfant) étoit devenu, à force de souplesse, le favori de Gratien. Alors Maxime, soldat ambitieux, se laissa proclamer auguste dans la Grande-Bretagne. Il fondit sur les Gaules, accompagné de trente mille soldats et suivi d'une population nombreuse qui se fixa en partie dans l'Armorique. Gratien, qui séjournoit à Paris, prend la fuite, est arrêté par le gouverneur du Lyonnois, livré à Andragathius, général de la cavalerie de Maxime, et tué. Mellobaudes partagea le sort du maître qu'il

[1] Zos., lib. IV, p. 771, d.

[2] Loi du 17 octobre 378, datée de Constantinople; loi du 3 d'août 379, datée de Milan. (Cod. Theod.)

[3] Cod. Theod. XV, tit. VII, lib. IV, p. 365.

avoit peut-être trahi [1]. L'empereur d'Orient toléra l'usurpation de Maxime.

Théodose rendit en faveur de la religion catholique un édit fameux : cet édit ordonne de suivre la religion enseignée par saint Pierre aux Romains, de croire à la divinité du Père, du Fils et du Saint-Esprit, autorisant ceux qui professoient cette doctrine à se nommer catholiques [2].

Cependant l'arianisme triomphoit aux rives mêmes du Bosphore : Rome et Alexandrie repoussoient depuis quarante ans la communion des évêques et des princes de Constantinople ; la controverse occupoit cette ville entière. « Priez un homme de vous changer une pièce d'argent, il vous apprendra en quoi le fils diffère du père ; demandez à un autre le prix d'un pain, il vous répondra que le fils est inférieur au père : informez-vous si le bain est prêt, on vous dira que le fils a été créé de rien [3]. »

Saint Grégoire de Nazianze essaya de fonder

[1] Socr., lib. v ; Zos., lib. vii ; Pacat., panegyr. ad Theod.

[2] Loi du 28 de février 380, datée de Thessalonique. (Cod. Theod. XVI, tit. i, lib. ii, p. 4 et 5.)

[3] Jortin. Remarques sur l'histoire ecclésiastique, t. 4, p. 71 (5 vol. in-8°., 1673) ; et Gibbon.

à Constantinople une église catholique : il y fut attaqué, et la discorde divisa son troupeau.

Théodose, après avoir reçu le baptême et publié son édit, enjoignit à Démophile, évêque arien, de reconnoître le symbole de Nicée, ou de céder Sainte-Sophie et les autres églises à des prêtres de la foi orthodoxe. Grégoire fut installé dans la chaire épiscopale par Théodose en personne, au milieu de ses gardes. Mais les sanctuaires étoient vides et la population arienne poussoit des cris [1]. Cette résistance amena la proscription de l'arianisme dans tout l'Orient, et un synode convoqué à Constantinople, l'an 382, confirma le dogme de la consubstantialité. L'intervention du pouvoir politique n'empêcha pas saint Grégoire fatigué d'abdiquer son siége et d'aller mourir dans la retraite [2].

Maxime, usurpateur des Gaules, aussi orthodoxe que Théodose, fut le premier prince catholique qui répandit le sang de ses sujets pour des opinions religieuses. Priscillien, évêque d'Avilla en Espagne, fondateur de la secte de son nom, fut exécuté à Trèves avec deux prêtres et

[1] Greg. Naz., de vitâ suâ, p. 21.
[2] Greg. Naz., ibid.

deux diacres[1]. Le poëte Latronien, et Euchrocia, veuve de l'orateur Delphidius, subirent le même sort. Les Prisciliens étoient accusés de magie, de débauche et d'impiété. Saint Ambroise et saint Martin de Tours condamnèrent ces cruautés.

Je vous ai dit que l'impératrice Justine, seconde femme de Valentinien Ier., et mère de Valentinien II, étoit arienne. Elle entreprit d'ouvrir à Milan une église de sa confession; Ambroise s'y opposa ; des troubles s'en suivirent. Le saint qui les avoit excités par son zèle, les calma par son autorité. Néanmoins, condamné à l'exil, il refusa d'obéir, et le peuple prit sa défense. La liberté individuelle commençoit à renaître sous la protection de la vérité religieuse. Saint Augustin se trouvoit parmi les disciples de saint Ambroise.

Maxime qui avoit enlevé à Gratien les Gaules, la Grande-Bretagne et les Espagnes, entreprend de dépouiller Valentinien des provinces de l'Italie; il trompe la cour de Milan malgré la clairvoyance de saint Ambroise, et franchit les Alpes avant que Justine se doutât de ses projets; elle n'eut que le temps de se sauver avec son fils. La population de Milan étoit catholique; elle

[1] Sulp. Sev., lib. II; Oros., lib. VII, cap. 34.

renonça facilement à la fidélité jurée à une princesse et à un enfant ariens. Saint Ambroise refusa toute communication avec Maxime [1].

Justine arrivée à Thessalonique implore le secours de Théodose; il le lui promet, en lui faisant observer que le ciel lui infligeoit le châtiment dû à son hérésie [2]. Valentinien avoit une sœur appelée Galla; cette sœur confirma dans le cœur de Théodose la résolution que lui inspiroit la reconnaissance envers la famille de Gratien Ier. Théodose épouse Galla et marche à la tête d'une armée de Romains, de Huns, d'Alains et de Goths contre une armée de Romains, de Germains, de Maures et de Gaulois. Maxime, vaincu sur les bords de la Save, ne montra ni courage ni talent. Il se réfugia dans Aquilée, y fut pris, dépouillé des ornemens impériaux, conduit au camp de Théodose où sa tête tomba peu d'instants après sa couronne [3].

Un an avant la victoire de Théodose sur Maxime, la sédition d'Antioche avoit eu lieu; Libanius et saint Chrysostome nous en ont con-

[1] Zos., lib. IV, p. 767; Theodor., lib. V, cap. 14, p. 724.

[2] Theodor., lib. V, cap. 15, p. 724.

[3] Pacat., panegyr. ad Theod., p. 280, inter veteres panegyricos duodecimus.

servé le double récit. Théodose, bien qu'il eût prononcé une sentence terrible, se laissa toucher et pardonna : trois ans plus tard il ne montra pas la même indulgence pour Thessalonique. A Antioche on avoit renversé les statues de l'empereur, de son père Théodose, de sa première femme Flacilla, de ses deux fils Arcadius et Honorius; à Thessalonique le peuple avoit égorgé Botheric, commandant de la garnison, en vindicte de l'emprisonnement d'un infâme, cocher du cirque, épris de la beauté d'un jeune esclave de Botheric. Théodose donna l'ordre d'exterminer ce peuple; ordre qu'il révoqua quand il étoit exécuté. La foule appelée aux jeux du cirque fut assaillie par des troupes cachées dans les édifices environnants. Un marchand avoit conduit ses deux fils au spectacle; entouré des meurtriers, il leur offre sa vie et sa fortune pour la rançon de ses fils : les soldats répondent qu'ils sont obligés de fournir un certain nombre de têtes, mais ils consentent à épargner une des deux victimes, et pressent le marchand de désigner celle qu'il veut sauver. Tandis que le père regarde en pleurant ses deux fils et qu'il hésite, les impatients Barbares épargnent à sa tendresse l'horreur du choix : ils égorgent les deux enfants [1].

[1] Mercator quidam, pro duobus filiis qui comprehensi

Saint Ambroise apprend à Milan le massacre de Thessalonique, il se retire à la campagne et refuse de venir à la cour. Il écrit à l'empereur : « Je n'oserois offrir le sacrifice, si vous prétendez » y assister. Ce qui me seroit interdit pour le » sang répandu d'un seul homme, me seroit-» il permis par le meurtre d'une foule d'inno-» cents [1]? »

Théodose n'est point retenu par cette lettre; il veut entrer dans l'église; il trouve sous le portique un homme qui l'arrête; c'est Ambroise : « Tu as imité David dans son crime, s'écrie le » saint, imite-le dans son repentir [2]. »

fuerant semetipsum offerens, rogabat ut ipse quidem necaretur, filii verò abirent incolumes : et pro hujus beneficii mercede quidquid habebat auri, militibus pollicebatur. Illi calamitatem hominis miserati, pro altero ex filiis quem vellet, supplicationem ejus admiserunt. Utrumque verò dimittere haud quaquam sibi tutum fore dixerunt, eò quod numerus deficeret. Verum pater cum ambos aspiceret flens et gemens, neutrum ex duobus eximere valuit. Sed dubius ancepsque animi quoad interficerentur permansit, utriusque amore ex æquo flagrans. (Sozomeni, hist. eccl., lib. VII, p. 747, Parisiis, 1678.)

[1] Offerre non audeo sacrificium, si volueris assistere; an quod in unius innocentis sanguine non licet, in multorum licet? (Ambr., epist. 51, n. 11.)

[2] Secutus es errantem, sequere corrigentem. (Paul., in vitâ Ambrosii, in t. 1, operum, p. 62.)

Huit mois s'écoulèrent; l'empereur n'obtenoit point la permisson de pénétrer dans le lieu saint. « Le temple de Dieu, répétoit-il, est ouvert aux » esclaves et aux mendiants, et il m'est fermé! » Ambroise demeuroit inexorable; il répondoit à Rufin, qui le pressoit: « Si Théodose veut chan- » ger sa puissance en tyrannie, je lui livrerai ma » vie avec joie [1]. » Enfin, touché du repentir de l'empereur, l'évêque lui accorda l'expiation publique; mais, en échange de cette faveur, il obtint une loi suspensive des exécutions à mort pendant trente jours, depuis le prononcé de l'arrêt: belle et admirable loi qui donnoit le temps à la colère de mourir et à la pitié de naître! Sublime leçon qui tournoit au profit de l'humanité et de la justice! Si trente jours s'étoient écoulés entre la sentence de Théodose, et l'accomplissement de cette sentence, le peuple de Thessalonique eût été sauvé [2].

Dépouillé des marques du pouvoir suprême, l'empereur fit pénitence au milieu de la cathé-

[1] Quod si imperium mutârit in tyrannidem, cædem quidem lubens excipiam. (Theod., lib. v, c. 18.)

[2] Ambr., de ob. Theod., cap. 34; Aug., de Civit. Dei, lib. v, cap. 26. Il y a dans le code Théodosien (lib. xiii, de pœn.) une loi semblable qui porte le nom de Gra-

drale de Milan. Prosterné sur le pavé, il implora la merci du ciel avec sanglots et prières [1]. Saint Ambroise, lui prêtant le secours de ses larmes, sembloit être pêcheur et tombé avec lui [2]. Cet exemple à jamais fameux, apprenoit au peuple que les crimes font descendre au dernier rang ce qu'il y a de plus élevé; que la Cité de Dieu ne connoît ni grand, ni petit; que la religion nivèle tout et rétablit l'égalité parmi les hommes. C'est un de ces faits complets, rares dans l'histoire, où les trois vérités, religieuse, philosophique et politique ont agi de concert. A quelle immense distance le paganisme est ici laissé! L'action de saint Ambroise est une action féconde qui ren-

tien, datée du consulat d'Antoine et de Syagrius, 18 d'août 382. Ce ne peut être celle rendue en 390 par Théodose, sur la demande de saint Ambroise. Apparemment que la loi de Gratien n'étoit point exécutée.

[1] In templum ingressus, non stans, Dominum precatus est, nec genibus flexis, sed pronus humique abjectus, versum illum Davidis recitavit: Adhæsit pavimento anima mea, vivifica me secundum verbum tuum. (Theod., lib. v, hist., cap. 14.)

[2] Si quidem quotiscumque illi aliquis ad percipiendam pœnitentiam lapsus suos confessus esset, ità flebat ut illum flere compelleret; videbatur enim sibi cum jacente jacere. (Paul., in vitâ Ambrosii, p. 65.)

ferme déjà les actions analogues d'un monde à venir : c'est la révélation d'une puissance engendrée dans la décomposition de toutes les autres.

Théodose rétablit Valentinien III dans la possession de l'empire d'Occident et retourna à Constantinople. Justine mourut.

Arbogaste, élevé aux grandes charges militaires, s'empara de la maison du jeune prince : on a pu voir, à propos de Mellobaudes, que les Franks s'introduisirent dans toutes les affaires du palais et de l'état. Retenu quasi prisonnier à Vienne dans les Gaules, par son hautain sujet, Valentinien fit connoître sa position à saint Ambroise et à Théodose, mais il n'eut pas la patience d'attendre. Il mande Arbogaste, le reçoit assis sur son trône, et lui remet l'ordre qui le destitue de ses emplois. « Tu ne m'as pas donné le pouvoir, tu ne me » le peux ôter, » dit le Frank en jettant le papier à terre [1]. » Valentinien saisit l'épée d'un de ses gardes pour s'en frapper ou pour en percer Arbogaste [2]. On le désarma : quelques

[1] Nec imperium mihi dedisti, ait, nec auferre poteris, discerptoque libello, et in terram abjecto, discedebat. (Zos., p. 83, Basileæ.)

[2] Gladio ducem confodere voluit et sibi ipsi manus

jours après il fut trouvé étouffé dans sans lit [1].

Arbogaste dédaigna de revêtir la poupre ; il en emmaillota un Romain, jadis son secrétaire, Eugène, professeur de rhéthorique latine, et devenu garde-sac, place du palais [2]. Théodose se prépare deux années entières à venger Valentinien ; il envoie consulter Jean, solitaire de la Thébaïde qui lui promet la victoire [3] ; Stilicon rassemble les légions avec Timasius ; les Barbares auxiliaires joignent l'armée ; Alaric, le destructeur de Rome, se trouvoit parmi les recrues de Théodose : la plupart des personnages qui devoient voir tomber la ville éternelle, étoient maintenant sur la scène.

Le soldat frank Arbogaste attendit sur les confins de l'Italie, avec son empereur Eugène, le soldat goth Alaric qui venoit avec son empereur Théodose. Premier choc sous les murs d'Aquilée ; dix mille Goths périssent avec Bacu-

inferre Valentinianus finxit. (Philost., lib. XI, cap. 1, p. 144 et 145.)

[1] Imperatori dormienti gulam fregerunt. (Socr., lib. V, cap. 25, p. 294 ; Soz., lib. VII, cap. 22, p. 739.)

[2] Grammaticus quidam, qui, cùm litteras latinas docuisset, tandem in palatio militavit, et magister scriniorum imperatoris factus est. — Ce n'est pas le *scrinii magister* de la chancellerie. (Socr., lib. V, p. 240.)

[3] Ruf., p. 191 ; Theodor., p. 738.

rius, général des Ibères. Théodose passa la nuit retranché sur les montagnes; au lever du jour, il s'aperçut que sa retraite étoit coupée : il eut recours à un expédient souvent employé auprès des Barbares, peu soucieux et de la cause et des maîtres pour lesquels ils versoient leur sang; il entama des négociations avec Arbitrion, chef des troupes qui lui barroient le chemin. Un traité fut conclu et écrit à la hâte (le papier et l'encre manquant) sur les tablettes [1] impériales.

Théodose mène aussitôt ses récents alliés à l'attaque du camp d'Eugène. Il marche en avant des bataillons, fait le signe de la croix, et s'écrie: « Où est le dieu de Théodose? [2] » Une tempête s'élève et jette la terreur parmi les Gaulois : Eugène trahi, est saisi, lié, garrotté, conduit à Théodose, tué prosterné à ses pieds.

Arbogaste erra deux jours parmi les rochers, et se donna de son coutelas dans le cœur : la vie et la mort d'un Frank n'appartenoient qu'à lui. Saint Ambroise n'avoit point voulu reconnoî-

[1] Tum vero imperator, cùm chartam et atramentum quæsitum non reperisset, acceptis tabulis quas quidam ex astantibus fortè gerebat, honoratæ et convenientis ipsis militiæ proscripsit gradum. (Soz., p. 742, a, b, c.)

[2] Ubi est Theodosii Deus? (Amb., in obitu Theodosii imp. serm., t. 4, p. 117.)

tre Eugène; il eut le plaisir d'embrasser vainqueur son illustre penitent. L'évêque de Milan [1], Rufin [2], Orose [3], et saint Augustin, qui semblent autorisés par Claudien même [4], disent que les *apôtres Jean et Philippe combattirent à la tête des chrétiens dans un tourbillon.* Théodose avoit tant pleuré la veille de la bataille afin d'obtenir l'assistance du ciel, que l'on suspendit à un arbre, pour les sécher, ses habits trempés de larmes [5]; trophée de l'humilité, qui devint celui de la victoire. Jean, le solitaire de la Thébaïde, fut instruit de cette victoire à l'heure même ou elle s'accomplit [6]. Un possédé à Constantinople, ravi en l'air au moment du combat, s'écria en apostrophant le tronc décollé de saint Jean-Baptiste : « C'est donc par toi que je suis vaincu; c'est

[1] Ambr., de Spiritu Sancto, 36, p. 692.

[2] Fracto adversariorum animo, seu potiùs divinitùs expulso. (Ruf., lib. II, cap. 33, p. 192.)

[3] Oros., p. 220, b.

[4] A Theodosii partibus in adversarios vehemens ventus ibat. Undè poeta : (Claudianus.)

O nimium dilecte deo, cùm fundit ab antris
Eolus armatas hyemes cui militat æther
Et conjurati veniunt ad classica venti.
(Aug., de Civ. Dei, lib. IV, cap. 26.)

[5] Oros., lib. VII, cap. 35, p. 220.

[6] Ruf., de vitis patrum, cap. 1, p. 457.

» donc toi qui ruine mon armée [1]! » Voilà les temps comme ils sont.

Théodose fit abattre les statues de Jupiter placées sur la pente des Alpes; les foudres en étoient d'or : les soldats disoient qu'ils voudroient être frappés de ces foudres; l'empereur leur livra le dieu tonnant [2].

Les nombreuses réminiscences d'un autre ordre de choses, qui fourmillent dans ces récits, ne vous auront point échappé. Les fictions de l'hellénisme vivoient au fond des esprits convertis à l'Évangile; ils s'en accusoient; ils s'en défendoient comme du crime de magie, mais ils en étoient obsédés. Les poëmes d'Homère et de Virgile étoient comme des temples défendus par un démon puissant : les évêques, les prêtres, les solitaires ne les osoient brûler, mais ils déroboient à ces édifices merveilleux tout ce qu'ils pouvoient convertir à un saint usage. Reine détrônée régnant encore par ses charmes, la Mythologie s'empara non-seulement de la littéra-

[1] A dæmone in sublimem raptum Joanni Baptistæ conviciatum esse eumque quasi capite truncatum probris appetiisse, ità vociferando : « Tu me vincis, et exercitui meo insidiaris. » (Soz., p. 743.)

[2] Eorumque fulmina quod aurea fuissent.... se ab illis fulminari velle dicentibus, hilariter benigniterque donavit. (Aug., de Civit. Dei, lib. v, cap. 26, p. 110.)

ture chrétienne, mais de l'histoire: il fallut que les nations scandinaves et germaniques descendissent des Grecs et des Troyens, que l'Iliade et l'Énéide devinssent les premières chroniques des Francks. Les Barbares du Nord se reconnurent enfants d'Homère, comme les Arabes veulent être fils d'Abraham; miraculeux pouvoir du génie, qui donnoit pour père à la vérité le père des fables!

Nous voyons sous Théodose les destructeurs de l'empire établis dans l'empire; des Huns et des Goths au service des princes qu'ils alloient exterminer; des Franks officiers du palais, faisant et défaisant des empereurs; des Calédoniens, des Maures, des Sarrazins, des Perses, des Ibériens cantonnés dans les provinces : l'occupation militaire du monde romain précéda de cinquante années le partage de ce monde. Les hommes mêmes qui défendoient encore le trône des Césars, craquant sous les pas de tant d'ennemis, ne procédoient pas de la lignée des Sylla et des Marius: Stilicon étoit du sang des Vandales, Ætius du sang des Goths. L'empire latin-romain n'étoit plus que l'empire romain-barbare : il ressembloit à un camp immense que des armées étrangères avoient pris en passant pour une espèce de patrie commune et transitoire. Il ne manquoit à l'achèvement de la conquête que

quelques destructions, le mélange momentané des races, et ensuite leur séparation.

L'invasion morale s'étoit tenue à la hauteur de l'invasion physique ou matérielle ; les chrétiens avoient créé des empereurs comme les Barbares, et ils avoient soumis les Barbares eux-mêmes : « Nous voyons, dit saint Jérôme, » affluer sans cesse à Jérusalem des troupes » de religieux qui nous arrivent des Indes, » de la Perse, de l'Éthiopie. Les Arméniens » déposent leurs carquois, les Huns commen- » cent à chanter des psaumes. La chaleur de la » foi pénètre jusque dans les froides régions de » la Scythie ; l'armée des Goths, où flottent des » chevelures blondes et dorées, porte des tentes » qu'elle transforme en églises [1].

Des règnes de Théodose et de Gratien date la grande ruine du paganisme : ces princes frappèrent à la fois l'idolâtrie et l'hérésie.

Gratien s'empara des biens appartenant au collége des Prêtres et à la congrégation des Vestales : il fit aussi enlever à Rome l'autel de la Victoire, du lieu où les sénateurs avoient coutume de s'assembler ; Constance l'avoit déjà abattu, et Julien restauré. Le sénat chargea Symmaque de solliciter le rétablissement de

[1] Hieron., epist. 7, p. 54.

cet autel et la restitution des biens saisis. Le préfet de Rome plaida la cause du monde païen, l'évêque de Milan celle du monde chrétien. On est toujours obligé de rappeler le passage si connu du discours de Symmaque.

Rome, chargée d'années, s'adresse aux empereurs Théodose, Valentinien II et Arcadius : « Très-excellents princes, pères de la patrie, » respectez les ans où ma piété m'a conduite; laissez-moi garder la religion de mes ancêtres ; je » ne me repens pas de l'avoir suivie. Que je vive » selon mes mœurs, puisque je suis libre. Mon » culte a rangé le monde sous mes lois ; mes sacrifices ont éloigné Annibal de mes murailles » et les Gaulois du Capitole. N'ai-je donc tant » vécu que pour être insultée au bout de ma » longue carrière? J'examinerai ce que l'on prétend régler; mais la réforme qui arrive dans » la vieillesse est tardive et outrageuse [1]. ».

[1] Romam huc putemus assistere, atque his vobiscum agere sermonibus : optimi principes, patres patriæ, reveremini annos meos, in quos me pius ritus adduxit. Utar cerimoniis avitis, neque enim me pœnitet. Vivam more meo, quia libera sum. Hic cultus in leges meas orbem redegit. Hæc sacra Annibalem à mœnibus, à Capitolio Senonas repulerunt. Ad hoc ergo servatà sum, ut longævar reprehendar? Videro, quale sit quod instituendum putatur. Sera tamen et contumeliosa est emendatio

Symmaque demande où seront jurées les lois des princes, si l'on détruit l'autel de la Victoire [1]. Il soutient que la confiscation du revenu des temples, inique en fait, ajoute peu au trésor de l'état. Les adversités des empereurs, la famine dont Rome a été affligée proviennent du délaissement de l'ancienne religion : le sacrilége a séché l'année [2].

Saint Ambroise répond à Symmaque. Rome, s'exprimant par la voix d'un prêtre chrétien, déclare « que ses faux dieux ne sont point la cause » de sa victoire puisque ses ennemis vaincus adoroient les mêmes dieux : la valeur des légions a » tout fait. Les empereurs qui se livrèrent à l'idolâtrie, ne furent point exempts des calamités » inséparables de la nature humaine : si Gratien, » qui professoit l'Évangile, a éprouvé des malheurs, Julien l'Apostat a-t-il été plus heureux ? » La religion du Christ est l'unique source de » salut et de vérité. Les païens se plaignent de » leurs prêtres, eux qui n'ont jamais été avares » de notre sang ! Ils veulent la liberté de leur » culte, eux qui, sous Julien, nous ont interdit

senectutis. (Symm., lib. x, epist, 54, p. 287, etc.; et Ambr., t. II, p. 828.)

[1] Ubi in leges vestras et verba jurabimus ? (Id., ibid.)

[2] Sacrilegio annus exaruit. (Id., ibid.)

» jusqu'à l'enseignement et la parole! Vous vous
» regardez comme anéantis par la privation de
» vos biens et de vos priviléges? C'est dans la
» misère, les mauvais traitemens, les supplices,
» que nous autres chrétiens nous trouvons no-
» tre accroissement, notre richesse et notre
» puissance. Sept vestales, dont la chasteté à
» terme est payée par de beaux voiles, des cou-
» ronnes, des robes de pourpre, par la pompe
» des litières, par la multitude des esclaves et
» par d'immenses revenus [1], voilà tout ce que
» Rome païenne peut donner à la vertu chaste!
» D'innombrables vierges évangéliques d'une vie
» cachée, humble, austère, consument leurs
» jours dans les veilles, les jeunes et la pauvreté.
» Nos églises ont des revenus! s'écrie-t-on. Pour-
» quoi vos temples n'ont-ils pas fait de leur opu-
» lence l'usage que nos églises font de leurs ri-
» chesses? Où sont les captifs que ces temples
» ont rachetés, les pauvres qu'ils ont nourris,

[1] Quot tamen illis virgines præmia promissa fecerunt, vix septem vestales capiuntur puellæ. En totus numerus, quem infulæ vittati capitis, purpuretarum vestium murices pompa lecticæ ministrorum circumfusa comitatu, privilegia maxima, lucra ingentia, præscripta denique pudicitiæ tempora coegerunt. Non est virginitas, quæ pretio emitur, non virtutis studio possidetur. (Ambr., libel. II, contr. relat. Symm.)

» les exilés qu'ils ont secourus? Sacrificateurs! » on a consacré à l'utilité publique des trésors » qui ne servoient qu'à votre luxe, et voilà ce » que vous appelez des calamités [1]! »

Dix-huit ou vingt ans après saint Ambroise, Prudence se crut obligé de réfuter de nouveau Symmaque: il redit à peu près dans les deux chants de son poëme, ce qu'avoit dit l'évêque de Milan; mais il emploie un argument qui semble emprunté à notre siècle, et qu'on oppose aujourd'hui aux hommes amateurs exclusifs du passé. Symmaque regrettoit les institutions des ancêtres; Prudence répond que si la manière de vivre des anciens jours doit être préférée, il faut renoncer à toutes les choses successivement inventées pour le bien-être de la vie, il faut rejeter les progrès des arts et des sciences, et retourner à la barbarie [2]. Quant aux vestales, Prudence nie leur chasteté et leur bonheur; selon le poëte: « La pudeur » captive est conduite à l'autel stérile. La

[1] Je n'ai pu traduire littéralement le texte diffus et prolixe des deux lettres de saint Ambroise. Je me suis contenté d'en donner la substance et d'en resserrer les arguments.

[2] . . . . Placet damnare gradatìm
Quicquid posterius successor repperit usus.
(Prud. cont. Symm., lib. II, v. 280 et seq.)

» volupté ne périt pas dans les infortunées » parce qu'elles la méprisent, mais parce qu'elle » est retranchée de force à leur corps demeuré » intact; leur âme n'est pas également restée » entière. La vestale ne trouve point de repos » dans sa couche; une invisible blessure fait » soupirer cette femme sans noces pour les » torches nuptiales [1]. »

Prudence se livre ensuite à des moqueries sur la permission accordée aux vestales, de se marier après quarante ans de virginité : « La » vieille en vétérance, désertant le feu et le » travail divin auxquels sa jeunesse fut con- » sacrée, se marie : elle transporte ses rides » émérites à la couche nuptiale, et enseigne » à attiédir dans un lit glacé un nouvel » hymen [2]. »

[1] Captivus pudor ingratis addicitur aris.
Nec contempta perit miseris, sed adempta voluptas
Corporis intacti ; non mens intacta tenetur.
Nec requies datur ulla toris quibus innuba cæcum
Vulnus, et amissas suspirat fæmina tædas.
(Id., ibid.)

[2] Nubit anus veterana, sacro perfuncta labore,
Desertisque focis, quibus est famulata juventus.
Transfert emeritas ad fulcra jugalia rugas,
Discit et in gelido nova nupta tepescere lecto.
(Ib., v. 1081-1084.)

Si les plaidoyers de Symmaque et de saint Ambroise n'étoient que les amplifications de deux avocats joutant au barreau, l'histoire dédaigneroit de s'y arrêter; mais c'étoit un procès réel, et le plus grand qui ait jamais été porté au tribunal des hommes : il ne s'agissoit de rien moins que de la chute d'une religion et d'une société, et de l'établissement d'une société et d'une religion. La cause païenne fut perdue aux yeux des empereurs ; elle l'étoit devant les peuples.

Théodose, dans une assemblée du sénat, posa cette question : « Quel Dieu les Romains adoreront-ils, le Chrit ou Jupiter [1] ? » La majorité du sénat condamna Jupiter. Les pères le regrettoient peut-être, mais les enfants préférèrent le Dieu d'Ambroise au dieu de Symmaque. La prospérité de l'empire n'émanoit point de ces simulacres auxquels des mœurs pures ne communiquoient plus une divinité innocente : l'autel de la Victoire n'avoit eu de puissance que lorsqu'il étoit placé auprès de celui de la Vertu.

Prudence nous a laissé le récit de la conversion de Rome :

[1] Orationem habuit quâ eos hortabatur ut missum facerent errorem (sic enim appellabat), quem hactenus secuti fuissent et christianorum fidem amplecterentur. (Zosim., hist., lib. IV, Basileæ.)

« Vous eussiez vu les pères conscrits, ces
» brillantes lumières du monde, se livrer à des
» transports, ce conseil de vieux Catons tres-
» saillir en revêtant le manteau de la piété plus
» éclatant que la toge romaine, et en déposant
» les enseignes du pontificat païen. Le sénat
» entier, à l'exception de quelques-uns de ses
» membres restés sur la roche Tarpéïenne,
» se précipite dans les temples purs des Naza-
» réens; la tribu d'Évandre, les descendants
» d'Énée accourent aux fontaines sacrées des
» apôtres. Le premier qui présenta sa tête fut le
» noble Anitius...... Ainsi le raconte l'auguste
» cité de Rome. L'héritier du nom et de la race
» divine des Olybres, saisit, dans son palais orné
» de trophées, les fastes de sa maison, les fais-
» ceaux de Brutus, pour les déposer aux portes
» du temple du glorieux martyr, pour abaisser
» devant Jésus la hache d'Ausonie. La foi vive
» et prompte des Paulus et des Bassus les a
» livrés subitement au Christ. Nommerai-je les
» Gracques si populaires? Dirai-je les consulaires
» qui, brisant les images des dieux, se sont
» voués avec leurs licteurs à l'obéissance et au
» service du Crucifié tout-puissant? Je pour-
» rois compter plus de six cents maisons de race
» antique rangées sous ses étendards. Jetez les
» yeux sur cette enceinte: à peine y trouverez-

» vous quelques esprits perdus dans les rêveries
» païennes, attachées à leur culte absurde, se
» plaisant à demeurer dans les ténèbres, à fer-
» mer les yeux à la splendeur du jour [1]. »

Ne croirait-on pas à ces vers de Prudence que Rome existoit au commencement du cinquième siècle, avec ses grandes familles et ses grands souvenirs? il écrivoit l'an 403! sept ans après, Alaric remuoit et balayoit cette vieille poussière des Gracques et des Brutus, dont se couvroit l'orgueil de quelques nobles dégénérés.

Théodose étendit la proscription du paganisme

[1] Exultare patres videas, pulcherrima mundi
Lumina, conciliumque senum gestire Catonum;
Candidiore togâ niveum pietatis amictum
Sumere et exuvias deponere pontificales.
Jamque ruit, paucis, Tarpeiâ in rupe relictis,
Ad sincera virûm penetralia Nazareorum
Atque ad apostolicos Evandria curia fontes,
Anniadum soboles.....
Fertur enim ante alios generosus Anitius urbis
Illustrasse caput : sic se Roma inclyta jactat.
Quin et Olibriaci generisque et numinis hæres,
Adjectis fastis, palmatâ insignis ab aulâ,
Martyris ante fores, Bruti submittere fasces
Ambit, et Ausoniam Christo inclinare securim.
Non Paulinorum, non Bassorum dubitavit,
Prompta fides dare se Christo....

aux diverses provinces de l'empire. Une commission fut nommée pour abolir les priviléges des prêtres, interdire les sacrifices, détruire les instruments de l'idôlatrie et fermer les temples. Le domaine de ces temples fut confisqué au profit de l'empereur, de l'église catholique et de l'armée. « Nous défendons, dit le dernier édit de » Théodose, à nos sujets, magistrats ou citoyens, » depuis la première classe jusqu'à la dernière, » d'immoler aucune victime innocente en l'honneur d'aucune idole inanimée. Nous défendons » les sacrifices de la divination par les entrailles » des victimes. »

Jamquid plebicolas percurram carmine Gracchos,
Jure potestatis fultos, et in arce senatûs
Præcipuos simulachra Deûm jussisse revelli?
Cumque suis pariter lictoribus omni potenti
Suppliciter Christo se consecrasse regendos?
Sexcentas numerare domos de sanguine prisco
Nobilium licet, ad Christi lignacula versas.
. . . .
Respice ad illustrem, lux est ubi publica, cellam:
Vix pauca invenies gentilibus obsita nugis
Ingenia, obstrictos ægrè retinentia cultus,
Et quibus exactas placeat servare tenebras
Splendentemque die medio non cernere solem.

(Aurel. Prudentius, vir consularis, contrà Symmachum, præfectum urbis, Corpus poetarum. tom. IV, p. 785, v. 128-161.)

Les fils de Théodose, Arcade et Honorius, et leurs successeurs, multiplièrent ces édits : on peut voir toutes ces lois dans le Code[1]; mais, plus comminatoires qu'expresses, elles étoient rarement exécutées ; quelquefois même elles étoient suspendues ou rappelées selon les besoins et les fluctuations de la politique. Le pape Innocent, à l'occasion du premier siége de Rome par Alaric (408), permit les sacrifices, *pourvu qu'ils se fissent en secret*. Les princes, agissant contradictoirement à leurs édits, conservoient des païens dans les hautes charges de l'état, et donnoient des titres aux pontifes des idoles. Aucune loi ne défendoit aux Gentils d'écrire contre les chrétiens et leur religion; aucune loi n'obligeoit un païen à embrasser le christianisme sous peine d'être recherché dans sa personne ou dans ses biens. Il y a plus, nombre d'édits de cette époque (j'en ai déjà cité quelques-uns) s'opposent aux envahissements du clergé par voie de testament ou de donation, retirent des immunités accordées, règlent ce nouveau genre de propriétés de main-morte, introduit avec l'Église, interdisent l'entrée des villes aux moines, et fixent le sort des religieuses. Bien que le pouvoir politique fût chrétien, il étoit déjà

[1] Au titre : de Paganis sacrificiis et templis.

inquiet de la lutte; il craignoit d'être entraîné: n'ayant plus rien à craindre du paganisme, il commençoit à se mettre en garde contre les entreprises de l'autre culte. Les mœurs brisèrent ces foibles barrières, et le zèle alla plus loin que la loi.

De toutes parts on démolit les temples; perte à jamais déplorable pour les arts; mais le monument matériel succomba, comme toujours, sous la force intellectuelle de l'idée entrée dans la conviction du genre humain.

Saint Martin, évêque de Tours, suivi d'une troupe de moines, abattit dans les Gaules les sanctuaires, les idoles et les arbres consacrés. L'évêque Marcel entreprit la destruction des édifices païens dans le diocèse d'Apamée, capitale de la seconde Syrie. Le temple quadrangulaire de Jupiter, présentoit sur ses quatre faces quinze colonnes de seize pieds de circonférence; il résista; il fallut en produire l'écroulement à l'aide du feu. Plus tard, à Carthage, des chrétiens moins fanatiques sauvèrent le temple devenu céleste, en le convertissant en église, comme, depuis, Boniface III sauva le Panthéon à Rome.

Le renversement du temple de Sérapis à Alexandrie est demeuré célèbre. Ce temple, où l'on déposoit le Nilomètre, étoit bâti sur un

tertre artificiel ; on y montoit par cent degrés; une multitude de voûtes éclairées de lampes le soutenoient : il y avoit plusieurs cours carrées environnées de bâtiments destinés à la bibliothéque, au collége des Élèves, au logement des Desservants et des Gardiens. Quatre rangs de galeries, avec des portiques et des statues, offroient de longs promenoirs. De riches colonnes ornoient le temple proprement dit : il étoit tout de marbre; trois lames de cuivre, d'argent et d'or en revêtoient les murs. La statue colossale de Sérapis, la tête couverte du mystérieux boisseau, touchoit de ses deux bras aux parois de la Celle, et à un certain jour le rayon du soleil venoit reposer sur les lèvres du dieu [1].

Le païens ne consentirent pas facilement à abandonner un pareil édifice : ils y soutinrent un véritable siége, animés à la défense par le philosophe Olympius [2], homme d'une beauté admirable et d'une éloquence divine. Il étoit

[1] Ruf., lib. XXII, p. 192; Socr., p. 276, lib. VII, cap. 20; Expositio totius mundi, Geogr. minor., tom. III, p. 8.

[2] Ad postremum grassantes in sanguine civium ducem sceleris et audaciæ suæ deligunt Olympium quemdam, nomine et habitu philosophum, quo antesignano arcem defenderent, et tyrannidem tenerent. (Ruf., lib. XXXII.)

plein de Dieu, et avoit quelque chose du prophète [1]. Deux grammairiens, Hellade et Ammone combattoient sous ses ordres : le premier avoit été pontife de Jupiter et le second d'un singe [2]. Théophile, archevêque d'Alexandrie, armé des édits de Théodose et appuyé du préfet d'Égypte, remporta la victoire. Hellade se vantoit d'avoir tué neuf chrétiens de sa main [3]. Olympius s'évada après avoir entendu une voix qui chantoit *alleluia* au milieu de la nuit dans le silence du temple [4]. L'édifice fut pillé et démoli. « Nous vîmes, dit Orose, malgré son zèle apostolique, les armoires vides des livres; dévastations qui portent mémoire des hommes et du temps [5]. » La statue de Sérapis, frappée d'abord à la joue par la hache d'un soldat, ensuite

[1] Οὑτῶ δὲ ἦν Ὀλυμπος πληρης τοῦ Θεοῦ ὥστε. Olympus autem adeò plenus erat Deo ut, etc. (Suidas, in voce Ὀλυμπος.

[2] Ἑλλάδιος μὲν οὖν ἱερεὺς τοῦ Διὸς εἶναι ἐλέγετο Ἀμμώνιος δὲ Πιθήκου. Helladius quidem Jovis, Ammonius verò simiæ sacerdos esse dicebatur. (Socrat., lib. v, cap. 16, p. 275.)

[3] Helladius verò apud quosdam gloriatus est quòd novem homines suâ manu in conflictu interemisset. (Id., ibid.)

[4] Olympius verò, sicut à quibusdam accepi, nocte intempestâ quæ illum diem præcesserat, quemdam in Serapio *alleluia* canentem audivit. (Soz., p 588, c, d.)

[5] Nos vidibimus armaria librorum, quibus direptis,

jetée à bas et rompue vive, fut brûlée pièce à pièce, dans les rues et dans l'amphithéâtre. Une nichée de souris [1] s'étoit échappée de la tête du dieu, à la grande moquerie de spectateurs [1].

Le autres monuments païens d'Alexandrie furent également renversés, les statues de bronze fondues [2]. Théodose avoit ordonné d'en distribuer la valeur en aumônes; Théophile s'en enrichit lui et les siens [3].

On mit rez-pied, rez-terre, le temple de Canope, fameuse école des lettres sacerdotales où se voyoit une idole symbolique dont la tête reposoit sur les jambes : peu auparavant, Antonin le Philosophe y avoit enseigné avec éclat la théurgie et prédit la chute du paganisme : Sosipatre, sa mère, passoit pour une grande magicienne.

exinanita ea à nostris hominibus, nostris temporibus memorant. (Oros., lib. VI, cap. 15, p. 421.)

[1] Ubi caput truncatum est, murium agmen ex internis eripuit. (Theodor., hist. eccl., lib. v, p. 229. Parisiis, 1673.)

[2] Ac templa quidem disturbata sunt. Statuæ verò in lebetes et alios alexandrinæ ecclesiæ usus conflatæ. (Socr., p. 275.)

[3] Cultus numinis et Serapidis delubrum Alexandriæ disturbata dissipataque fuêre..... Imperante tunc Theodosio prætorii præfecto piaculari homine et Eurymedonte quopiam... templi qui dona vix manus hostiliter injecerunt. (Eunap., p. 83. Antuerpiæ, 1568.)

Des religieuses et des moines prirent à Canope la place des dieux et des prêtres égyptiens [1]. »

Ainsi périt encore, sur les confins de la Perse, un temple immense qui servoit de forteresse à une ville. « Sérapis s'étant fait chrétien, dit » saint Jérôme, le dieu Marmas pleura enfermé » dans son temple à Gaza : il trembloit, atten- » dant qu'on le vînt abattre [2]. »

Le sang chrétien que répandirent les mains philosophiques d'Hellade, fut trop expié plusieurs années après par celui d'Hypatia [3]. Fille de Théon le géomètre, d'un génie supérieur à son père, elle étoit née, avoit été nourrie et élevée à Alexandrie. Savante en astronomie, au-dessus des convenances de son sexe, elle fréquentoit les écoles et enseignoit elle-même la doctrine d'Aristote et de Platon : on l'appeloit le *Philosophe*. Les magistrats lui rendoient des honneurs ; on voyoit tous les jours à sa porte une foule de gens à pied et à cheval qui s'empressoient de la voir et de l'entendre [4]. Elle étoit mariée et cependant elle étoit vierge :

[1] Monacos Canobi quoque collocârunt. (Eunap., p. 85.)

[2] Hier., epist. 7, p. 54, d.

[3] La ruine du temple de Sérapis est de l'année 391, et la mort d'Hypatia est de l'année 415.

[4] Suidas, voce Ὑπατία.

il arrivoit assez souvent alors que deux époux vivoient libres dans le lien conjugal [1], unis de sentiments, de goût, de destinée, de fortune, séparés de corps. L'admiration qu'inspiroit Hypatia n'excluoit point un sentiment plus tendre : un de ses disciples se mouroit d'amour pour elle ; la jeune platonicienne employa la musique à la guérison du malade, et fit rentrer la paix par l'harmonie dans l'âme qu'elle avoit troublée [2]. L'évêque d'Alexandrie, Cyrille, devint jaloux de la gloire d'Hypatia [3]. La populace chrétienne, ayant à sa tête un *lecteur* nommé Pierre [4], se jeta sur la fille de Théon, lorsqu'elle rentroit un jour dans la maison de son père : ces forcenés la traînèrent à l'église Cesarium, la mirent toute nue, et la déchiquetèrent avec des coquilles tranchantes ; ils brûlèrent ensuite sur le place Cinaron [5] les membres de la créature céleste qui vivoit dans

[1] Isidori philosophi conjux, sed ità ut conjugii usu abstineret. (Fabric., Bibl. gr., lib. v, cap. 22.)

[2] Hypathiam ope musicæ illum à morbo isto liberasse.

[3] Suidas, v. Ὑπατία, p. 533.

[4] Quorum dux erat Petrus quidam lector. (Socrat., hist. eccl., lib. vii, cap. 15. Parisiis, 1678.)

[5] Eamque è sellâ detractam ad ecclesiam quæ Cæsareum cognominatur, rapiunt : et vestibus exutam testis interemerunt. Cùmque membratìm eam discerpsissent,

la société des astres qu'elle égaloit en beauté, et dont elle avoit ressenti les influences les plus sublimes.

Le combat des idées anciennes contre les idées nouvelles à cette époque offre un spectacle que rend plus instructif celui auquel nous assistons[1]. Ce n'étoit plus comme au temps de Julien un mouvement rétrograde, c'étoit au contraire une course sur la pente du siècle; mais de vieilles mœurs, de vieux souvenirs, de vieilles habitudes, de vieux préjugés disputoient pied à pied le terrain : en abandonnant le culte des aïeux, on croyoit trahir les foyers, les tombeaux, l'honneur, la patrie. La violence exercée en opposition avec l'esprit de la loi, rendoit le conflit plus opiniâtre; on reprochoit aux chrétiens d'oublier dans la fortune les préceptes de charité qu'ils recommandoient dans le malheur.

Hommes de guerre et hommes d'état, sénateurs et ministres, prêtres chrétiens et prêtres païens, historiens, orateurs, panégyristes, phi-

membra in locum quem Cinaronem vocant comportata incendio consumpserunt. (Socrat., Hist. eccl., lib. VII, cap. 15, p. 352.)

[1] Nous n'y assistons plus; il est fini. Je corrige le 13 août 1830, ces épreuves tirées avant le 27 juillet. Insensés qui êtes placés à la tête des états, profiterez-vous de cette rapide et terrible leçon?

losophes, poëtes accouroient à l'attaque ou à la défense des anciens et des modernes autels.

Théodose est un empereur violent et foible, livré au plaisir de la table, selon Zosime [1] : c'est un saint qui règne dans le ciel avec J.-C. aux yeux de saint Ambroise [2].

Les temples s'écroulent à la voix et sous les mains des moines et des évêques; ils tombent aux chants de victoire de Prudence : le vieux Libanius ranime sa piété philosophique pour attendrir Théodose en faveur de ces mêmes temples.

« Celui, dit-il à l'empereur, celui qui, lorsque » j'étois encore enfant (Constantin), abattit à ses » pieds le prince qui l'avoit traité avec outrage, » (Maxence) croyant qu'il lui convenoit d'adop- » ter un autre Dieu, se servit des trésors et des » revenus des temples pour bâtir Constantinople, » mais il ne changea rien au culte solennel : si » les maisons des dieux furent pauvres, les cé- » rémonies demeurèrent riches. Son fils (Con- » stance) s'abandonna aux mauvais conseils de » faire cesser les sacrifices. Le cousin de ce fils, » (Julien), prince orné de toute les vertus, les » rétablit. Après sa mort l'usage des sacrifices » subsista quelque temps : il fut aboli, il est » vrai, par deux frères (Valentinien et Valens)

[1] Zos., lib. IV.

[2] Ambr., tom. V, sermo de diversis, p. 122, f.

» à cause de quelques novateurs, mais on con-
» serva la coutume de brûler des parfums. Vous
» avez vous-même toléré cette coutume, en
» sorte que nous avons autant à vous remercier
» de ce que vous nous avez accordé qu'à nous
» plaindre de ce dont on nous prive. Vous avez
» permis que le feu sacré demeurât sur les au-
» tels, qu'on y brûlât de l'encens et d'autres
» aromates.

» Et voilà pourtant qu'on renverse nos tem-
» ples! Les uns travaillent à cette œuvre avec le
» bois, la pierre, le fer; les autres emploient
» leurs mains et leurs pieds : proie de Mysiène
» (proverbe grec qui signifie conquête facile)! On
» enfonce les toits; on sape les murailles; on en-
» lève les statues; on renverse les autels. Pour les
» prêtres il n'y a que deux partis à prendre : se
» taire, ou mourir. D'une première expédition on
» court à une seconde, à une troisième; on ne
» se lasse pas d'ériger des trophées injurieux à
» vos lois.

» Voilà pour les villes : dans les campagnes
» c'est bien pis encore! là se rendent les ennemis
» des temples; ils se dispersent, se réunissent en-
» suite et se racontent leurs exploits; celui-là
» rougit qui n'est pas le plus criminel. Ils vont
» comme des torrents sillonnant la contrée et
» bondissant contre la maison des dieux. La cam-

» pagne privée de temples est sans yeux; elle est » ruinéee, détruite, morte; les temples, ô em» pereur, sont la vie des champs; ce sont les pre» miers édifices qu'on y ait vus, les premiers » monuments qui soient parvenus jusqu'à nous » à travers les âges; c'est aux temples, que le » laboureur confie sa femme, ses enfants ses » bœufs, ses moissons. . . . .

» Voilà la conduite des chrétiens : ils protes» tent qu'ils ne *font la guerre qu'aux temples*; » mais cette guerre est le profit de ces oppres» seurs; ils ravissent aux malheureux les fruits » de la terre, et s'en vont avec les dépouilles, » comme s'ils les avoit conquises et non volées.

» Cela ne leur suffit pas : ils attaquent encore » les possessions particulières, parce que, au dire » de ces brigands, *elles sont consacrées aux* » *dieux*. Sous ce prétexte, un grand nombre de » propriétaires sont privés des biens qu'ils te» noient de leurs ancêtres, tandis que leurs spo» liateurs qui, à les entendre, *honorent la divi*» *nité par leurs jeûnes*, s'engraissent aux dépens » des victimes. Va-t-on se plaindre au *pasteur* » (nom qu'on affecte donner à un homme qui n'a » certainement pas la douceur en partage)? il » chasse les réclamants de sa présence, comme » s'ils devoient s'estimer heureux de n'avoir pas » souffert davantage. . . . .

» On prétend que nous avons violé la loi qui » défend les sacrifices. Nous le nions. On répond » que, si aucun sacrifice n'a eu lieu, on a égorgé » des bœufs au milieu des festins et des réjouis» sances: cela est vrai; mais il n'y avoit pas d'au» tels pour recevoir le sang; on n'a brûlé aucune » partie de la victime; on n'a point offert de gâ» teaux; on n'a point fait de libations. Or si un » certain nombre de personnes, pour manger un » veau ou un mouton, se sont rencontrées dans » quelque maison de campagne; si, couchées sur » le gazon, elles se sont nourries de la chair de » ce veau ou de ce mouton après l'avoir fait bouil» lir ou rôtir, je ne vois pas quelles lois ont » été transgressées; car, ô divin empereur, vous » n'avez pas prohibé les réunions domestiques. » Ainsi, bien qu'on ait chanté un hymne en l'hon» neur des dieux, et qu'on les ait invoqués, on » n'a point violé votre édit, à moins que vous » ne vouliez transformer en crime l'innocence » de ces festins. »

» Nos persécuteurs se figurent que par leur » violence, ils nous amènent à la pratique » de leur religion; ils se trompent: ceux qui » paroissent avoir varié dans leur culte, sont » restés tels qu'ils étoient. Ils vont avec les » chrétiens aux assemblées; mais, lorsqu'ils font » semblant de prier, ils ne prient point ou ce

» sont leurs anciens dieux qu'ils adjurent. . .
» . . . .

» En matière de religion, laissez tout à la » persuasion, rien à la force. Les chrétiens n'ont-» ils pas une loi conçue en ces termes? *Pratiquez* » *la douceur; tâchez d'obtenir tout par elle;* » *ayez horreur de la nécessité ou de la con-* » *trainte*. Pourquoi donc vous précipitez-vous » sur nos temples avec tant de fureur? vous » trangressez donc aussi vos lois?. . . . . . .

» .... Mais puisque les chrétiens allèguent » l'exemple de celui qui le premier a dépouillé » les temples (Constantin), j'en vais parler à » mon tour. Je ne dirai rien des sacrifices; il » n'y toucha pas : mais qui fut jamais plus rigou-» reusement puni que le ravisseur des trésors » sacrés? De son vivant, il vengea les dieux sur » lui-même, sur sa propre famille; après sa » mort, ses enfants se sont égorgés.

» Les chrétiens s'autorisent encore de l'exem-» ple du fils de ce prince (Constance); il démo-» lit les temples avec d'aussi grands travaux qu'il » en eût fallu pour les construire; (tant il étoit » difficile de séparer ces pierres liées ensemble » par un fort ciment!) il distribuoit les édifices » aux favoris dont il étoit entouré de la même » manière qu'il leur eût donné un cheval, un » esclave, un chien, un bijou. Eh bien! ces

» présents devinrent funestes à celui qui les a-
» cordoit comme à ceux qui les acceptoient.
» . . . .

» De ces favoris, les uns moururent dans l'in-
» fortune, sans postérité, sans testament; les
» autres laissèrent des héritiers : mais qu'il eût
» mieux valu pour eux n'en avoir point! Nous
» les voyons aujourd'hui ces enfants qui habitent
» au milieu des colonnes arrachées aux temples;
» nous les voyons couverts d'infamie et se faisant
» une guerre cruelle [1]. »

Cette citation, trop instructive pour être abrégée, offre un tableau presque complet du quatrième siècle : usage et influence des temples dans les campagnes; fin de ces temples; commencement de la propriété du clergé chrétien par la confiscation de la propriété du clergé païen; cupidité et fanatisme des nouveaux convertis qui s'autorisent des lois en les dénaturant, pour commettre des rapines et troubler l'intérieur des familles; et, de même que Lactance a raconté la mort funeste des persécuteurs du christianisme, Libanius raconte les désastres arrivés aux persécuteurs de l'idolâtrie. Mais, quoiqu'il en soit, Dieu qui punit l'injustice particulière de l'individu, n'en laisse pas moins

[1] Liban., pro templis.

s'accomplir les révolutions générales calculées sur les besoins de l'espèce.

Les moines furent les principaux ouvriers de la démolition des temples ; aussi les outrages et les éloges leur sont-ils également prodigués.

Sozomène assure que les Pères du Désert pratiquent une philosophie divine.

« Les religieux, dit saint Augustin, ne cessent d'aimer les hommes, quoiqu'ils aient cessé de les voir, s'entretenant avec Dieu et contemplant sa beauté[1]. »

Saint Chrysostome, au sujet de la sédition d'Antioche, compare la conduite des philosophes et des moines. « Où sont maintenant, s'écrie-t-il, » ces porteurs de bâtons, de manteaux, de longues barbes, ces infâmes cyniques, au-dessous » des chiens leurs modèles ? Ils ont abandonné » le malheur ; ils se sont allés cacher dans les cavernes. Les vrais philosophes (les moines des » environs d'Antioche) sont accourus sur la place » publique ; les habitants de la ville ont fui au » désert ; les habitans du désert sont venus à la » ville. L'anachorète a reçu la religion des apôtres ; il imite leur vertu et leur courage. Vanité des païens ! foiblesse de la philosophie !

[1] Aug., lib. retractatio, cap. 21.

» on voit à ses œuvres qu'elle n'est que fable, » comédie, parade et fiction [1]. »

« Quels sont les destructeurs de nos tem- » ples? dit à son tour Libanius. Ce sont des » hommes vêtus de robes noires qui mangent » plus que des éléphants, qui demandent au » peuple du vin pour des chants, et cachent » leur débauche sous la pâleur artifielle de leur visage [2]. »

« Il y a une race appelée moines, dit pa- » reillement Eunape; ces moines, hommes » par la forme, pourceaux par la vie, font et » se permettent abominables choses.............. » Quiconque porte une robe noire et présente » au public une sale figure, a le droit d'exercer » une autorité tyrannique [3]. »

« Sur la haute mer (c'est le poète Rutilius qui » parle) s'élève l'île de Capraria, souillée par des » hommes qui fuient la lumière. Eux-mêmes se

[1] Chrysost., hom. 17, p. 196, c.

[2] Liban., pro templis.

[3] Monacos sic dictos, homines quidem specie, sed vitam turpem porcorum more exigentes, qui in propatulo infinita atque infanda scelera committebant....... Nam eâ tempestate quivis atram vestem indutus, quique in publico sordido habitu spectari non abnuebat, is tyrannicam obtinebat autoritatem. (Eunap., in vitâ Ædesii, p. 84. Antuerpiæ, 1568.)

» sont appelés *moines*, parce qu'ils aspirent à » vivre sans témoins. Ils redoutent les faveurs » de la fortune, parce qu'ils n'auroient pas la » force de braver ses dédains; ils se font mal- » heureux de peur de l'être. Rage stupide d'une » cervelle dérangée! s'épouvanter du mal et ne » pouvoir souffrir le bien! Leur sort est de ren- » fermer leurs chagrins dans une étroite cellule, » et d'enfler leur triste cœur d'une humeur » atrabilaire[1]. »

Après avoir passé Capraria, petite île entre la côte de l'Étrurie et celle de la Corse, Rutilius aperçoit une autre île, la Gorgone: « Là s'est » enseveli vivant, au sein des rochers, un citoyen

[1] Processu pelagi jam se Capraria tollit.
Squalet lucifugis insula plena viris.
Ipsi se monachos grajo cognomine dicunt,
Quod soli nullo vivere teste volunt.
Munera fortunæ metuunt, dum damna verentur;
Quisquam sponte miser ne miser esse queat.
Quænam perversi rabies tam stulta cerebri,
Dum mala formides, nec bona posse pati!
Sive suas repetunt fato ergastula pœnas,
Tristia seu nigro viscera felle tument:
Sic nimiæ bilis morbum adsignavit Homerus
Bellerophonteis sollicitudinibus;
Nam juveni offenso, sævi post tela doloris,
Dicitur humanum displicuisse genus.
(Rutilii Itinerarium, lib. I, p. 105.)

» romain. Poussé des furies, ce jeune homme, » noble d'aïeux, riche de patrimoine et non moins » heureux par son mariage, fuit la société des » hommes et des dieux. Le crédule exilé se cache » au fond d'une honteuse caverne; il se figure » que le ciel se plaît aux dégoutantes misères; il se » traite avec plus de rigueur que ne le traiteroient » les dieux irrités. Dites-moi, je vous prie, cette » secte n'a-t-elle pas des poisons pires que les » breuvages de Circé? Alors se transformoient » les corps; à présent se métamorphosent les » âmes[1]. »

[1] Adversus scopulos, damni monumenta recentis,
Perditus hic vivo funere civis erat.
Noster enim nuper juvenis, majoribus amplis,
Nec censu inferior, conjugiove minor,
Impulsus furiis homines divosque reliquit,
Et turpem latebram credulus exul agit.
Infelix putat, illuvie cœlestia passi,
Seque premit læsis sævior ipse deis.
Non, rogo, deterior Circæis secta venenis?
Tunc mutabantur corpora, nunc animi.
(Rutilii Itinerarium, lib. I, v. 517-526.)

Saint Augustin parle avec estime de ces moines de l'île de Capraria si décriés par Rutilius. Il raconte que Mascerel descendit dans cette île, qu'il en emmena avec lui deux religieux, Eustathe et André, aux prières desquels il dut en Afrique sa victoire sur Gildon, son frère. (Epist. 81, p. 142.)

Les foiblesses et les jongleries des prêtres du paganisme étoient exposées par le clergé chrétien à la risée de la multitude. Il se servoient de l'aimant pour opérer des prodiges, pour suspendre un char de bronze attelé de quatre chevaux [1] ou faire monter un soleil de fer à la voûte d'un temple [2]. Ils s'enfermoient dans des satues creuses adossées contre des murailles, et ils rendoient des oracles.

Fleury a osé rappeler, dans l'*Histoire ecclésiastique* [3], un anecdote racontée avec moins de pudeur par Ruffin [4]. « Un prêtre de Saturne

[1] Prosperii, lib. III, cap. 38, p. 150.

[2] Ruf., p. 138.

[3] Tom. IV, liv. XIX, p. 628.

[4] Sacerdos erat apud eos Saturni, Tyrannus nomine. Hic, quasi ex responso numinis, adorantibus in templo nobilibus quibusque et primariis viris, quorum sibi matronæ ad libidinem placuissent, dicebat Saturnum præcepisse ut uxor sua pernoctaret in templo. Tum is qui audierat, gaudens quod uxor suâ dignatione numinis vocaretur, exornatam comptiùs insuper et donariis onustam, ne vacua scilicet repudiaretur, conjugem mittebat ad templum. In conspectu omnium conclusâ intrinsecùs matronâ, Tyrannus, clausis januis et traditis clavibus discedebat. Deindè, facto silentio, per occultos et subterraneos aditus, intrà ipsum Saturni simulacrum patulis erepebat cavernis. Erat autem simulacrum illud à tergo excesum, et parieti diligenter annexum. Ardenti-

» nommé Tyran abusa ainsi de plusieurs femmes
» des principaux de la ville : il disoit au mari
» que Saturne avoit ordonné que sa femme vînt
» passer la nuit dans le temple. Le mari ravi de
» l'honneur que ce dieu lui faisoit, envoyoit sa
» femme parée de ses plus beaux ornements, et
» chargée d'offrandes. On l'enfermoit dans le
» temple devant tout le monde; Tyran donnoit
» les clefs des portes et se retiroit; mais pendant
» la nuit il venoit par sous terre et entroit dans
» l'idole. Le temple étoit éclairé, et la femme
» attentive à sa prière, ne voyant personne, et
» entendant tout d'un coup une voix sortir de
» l'idole, étoit remplie d'une crainte mêlée de

busque intra ædem luminibus intentæ, supplicantique mulieri vocem subitò per simulacrum oris concavi proferebat, ita ut pavore et gaudio infelix mulier trepidaret, quod dignam se tanti numinis putaret alloquio. Posteaquam verò quæ libitum fuerat vel ad consternationem majorem, vel ad libidinis incitamentum, deseruisset numen impurum, arte quâdam linteolis obductis, repentè lumina extinguebantur universa. Tum descendens obstupefactæ et consternatæ mulierculæ adulterii fucum profanis commentationibus inferebat. Hoc cum per omnes miserorum matronas multo jam tempore gererentur, accidit quamdam pudicæ mentis fœminam horruisse facinus, et attentiùs designantem cognovisse vocem Tyranni, ac domum regressam viro de fraude sceleris indicasse. (Ruff., hist. eccl., lib. II, p. 245.)

» joie. Après que Tyran, sous le nom de Saturne, » lui avoit dit ce qu'il jugeoit à propos pour » l'étonner davantage ou la disposer à le satis- » faire, il éteignoit subitement toutes les lu- » mières, en tirant des linges disposés pour cet » effet. Il descendoit alors et faisoit ce qui lui » plaisoit à la faveur des ténèbres. Après qu'il » eut ainsi trompé des femmes pendant long- » temps, une plus sage que les autres eut hor- » reur de cette action; écoutant plus attentive- » ment, elle reconnut la voix de Tyran, retourna » chez elle, et découvrit la fraude à son mari. » Celui-ci se rendit accusateur. Tyran fut mis à » la question, et convaincu par sa propre con- » fession qui couvrit d'infamie plusieurs familles » d'Alexandrie, en découvrant tant d'adultères » et rendant incertaine la naissance de tant d'en- » fants. Ces crimes publiés contribuèrent beau- » coup au renversement des idoles et des tem- » ples. »

Une aventure à peu près pareille avoit eu lieu à Rome sous le règne de Tibère [1]; elle rappeloit encore celle de ce jeune homme qui, jouant le rôle du fleuve Scamandre, abusa de la simplicité d'une jeune fille [2]. On étaloit, à la honte

[1] Joseph., Ant., lib. 8, cap. 4.
[2] Lucian..

de l'idolâtrie, les poupées empaillées, les simu lacres ridicules, obscènes ou monstreux, les instruments de magie, et jusqu'aux têtes coupées de quelques enfants dont on avoit doré les lèvres [1]; toutes divinités trouvées dans les sanctuaires les plus secrets des temples abattus.

Les païens tenoient ferme et rendoient mépris pour mépris; ils insultoient le culte des martyrs: « Au lieu des dieux de la pensée, les moines obligent les hommes à adorer des esclaves de la pire espèce; ils ramassent et salent les os et les têtes des malfaiteurs condamnés à mort pour leurs crimes; ils les translatent çà et là, les montrent comme des divinités, s'agenouillent devant ces reliques, se prosternent à des tombeaux couverts d'ordure et de poussière. Sont appelés martyrs, ministres, intercesseurs auprès du Ciel, ceux-là qui jadis esclaves infidèles ont été battus de verges et portent sur leurs corps la juste marque de leur infamie : voilà les nouveaux dieux de la terre [2]. »

Au milieu de ces combattans animés, des hommes plus justes et plus modérés, dans l'un et l'autre parti, reconnoissoient ce qu'il pouvoit y avoir à louer ou à blâmer parmi les disciples des

[1] Ruf., p. 188.
[2] Eunap., in vitâ Ædes.

deux religions. Ammien Marcellin, parlant du pape Damase, remarque que les chrétiens avoient de bonnes raisons pour se disputer, même à main armée, le siége épiscopal de Rome : « Les candidats préférés sont enrichis par les » présents des femmes ; ils sont traînés sur » des chars, et vêtus d'habits magnifiques ; la » somptuosité de leurs festins surpasse celle des » tables impériales. Ces évêques de Rome qui » étalent ainsi leurs vices, seroient plus révérés » s'ils ressembloient aux évêques de province, » sobres, simples, modestes, les regards baissés » vers la terre, s'attirant l'estime et le respect » des vrais adorateurs du Dieu éternel [1].

[1] Neque ego abnuo, ostentationem rerum considerans urbanarum, hujus rei cupidos ob impetrandum quod appetunt omni contentione laterum jurgari debere : cùm id adepti, futuri sint ita securi, ut ditentur oblationibus matronarum procedantque vehiculis insidentes, circumspectè vestiti, epulas currentes profusas, adeò ut eorum convivia regales superant mensas. Qui esse poterant beati reverà, si magnitudine urbis despecta quàm vitiis, ad imitationem antistitum quorumdam provincialium viverent : quos tenuitas edendi potandique parcissimè, vilitas etiam indumentorum, et supercilia humum spectantia, perpetuo Numini verisque ejus cultoribus ut puros commendant et verecundos. (Amm. Marcell., lib. XXVII, cap. 4.)

« Faites-moi évêque de Rome, disoit le préfet » Pretextus, à Damase, et je me fais chrétien [1]. »

Saint Jérôme, souvent raisonnable à force d'être passionné, écrit : « Voici une grande » honte pour nous : les prêtres des faux dieux, » les bateleurs, les personnes les plus infâmes » peuvent être légataires; les prêtres et moines » seuls ne peuvent l'être ; une loi le leur interdit, » et une loi qui n'est pas faite par des empereurs » ennemis de la religion, mais par des princes » chrétiens. Cette loi même, je ne me plains » pas qu'on l'ait faite, mais je me plains que » nous l'ayons méritée : elle fut inspirée par » une sage prévoyance ; mais elle n'est pas assez » forte contre l'avarice : on se joue de ses défenses » par de frauduleux fidéicommis [2]. »

Le même père dit ailleurs : « Il y en a qui » briguent la prêtrise ou le diaconat, pour voir » les femmes plus librement. Tout leur soin est » de leurs habits, d'être chaussés proprement, » d'être parfumés. Ils frisent leurs cheveux avec » le fer, les anneaux brillent à leurs doigts : ils » marchent du bout du pied; vous les prendriez

[1] Facite me Romanæ urbis episcopum, et ero protinùs christianus. (Hieron., t. II, p. 165.)

[2] J'emprunte l'élégante imitation de M. Villemain. (Mél. hist. et littér.)

» pour de jeunes fiancés, plutôt que pour des » clercs. Il y en a dont toute l'occupation est de » savoir les noms et les demeures des femmes » de qualité, et de connoître leurs inclinations : » j'en décrirai un qui est maître en ce métier. » Il se lève avec le soleil; l'ordre de ses visites est » préparé; il cherche les chemins les plus courts; » et ce vieillard importun entre presque dans les » chambres où elles dorment. S'il voit un oreiller, » une serviette, ou quelque autre petit meuble » à son gré, il le loue, il en admire la propreté, » il le tâte, il se plaint de n'en avoir point de » semblable, et l'arrache plutôt qu'il ne l'ob- » tient[1]. »

Grégoire de Nazianze parle des chars dorés, des beaux chevaux, de la suite nombreuse des prélats; il représente la foule s'écartant devant eux comme devant des bêtes féroces[2].

Ces controverses avoient lieu partout; elles passoient les mers; elles se continuoient par lettres de la Grote de Bethléem à Hippone, du Désert de la Thébaïde à Alexandrie, d'Antioche à Constantinople, de Constantinople à Rome. Tous les esprits étoient émus dans tous les

[1] Fleury, hist. eccles., tom. IV, lib. XVIII, pag. 493. Molière a imité quelque chose de ce tableau dans *le Tartufe*.

[2] Greg. Naz., orat. 32, p. 526.

rangs, à mesure que la catastrophe approchoit; mais, par un effet naturel, ceux qui s'attachoient à la cause perdue afin de parvenir à la puissance, n'y trouvoient que leur ruine.

Photius nous a conservé un fragment de Damascius, dans lequel ce philosophe fait l'énumération des personnages qui entreprirent inutilement de ressusciter le culte des Hellènes. Julien est nommé le premier. Lucius, capitaine des gardes à Constantinople, voulut tuer Théodose pour ramener l'idolâtrie; mais il ne put tirer son épée, effrayé qu'il fut d'une femme au regard terrible, qui se tenoit derrière l'empereur, et l'entouroit de ses bras. Marsus et Illus perdirent la vie dans une entreprise de la même nature; Ammonius, après avoir conspiré, déserta à un évêque; Severianus ourdit une nouvelle trame, mais il fut trahi par Americhus qui découvrit le complot à Zénon, empereur d'Orient [1].

Eugène, empereur d'Arbogaste, met l'image d'Hercule dans ses bannières, rend aux temples leurs revenus, et ordonne de rétablir à Rome l'autel de la Victoire. Dans cette même Rome qui avoit tant de peine à renoncer au dieu Mars, un oracle s'étoit répandu : des

[1] Vid. et Voss., de histor. gr., lib. II, cap. 21.

vers grecs annonçoient que le christianisme subsisteroit pendant trois cent soixante-cinq ans: Jésus étoit innocent de son culte; mais Pierre, versé dans les arts magiques, avoit consacré pour ce nombre fixe d'années la religion du Christ [1]. Or, à compter de la résurrection, cette période expiroit sous le consulat d'Honorius et d'Eutychianus, l'an 398 de l'ère chrétienne. Les païens pleins de joie attendoient l'abolition complète et immédiate de la loi évangélique, et ce même an les temples de l'Afrique furent renversés ou fermés par les ordres d'Honorius [2].

Une autre espérance survint: Radagaise, païen et Barbare, ravageoit l'Italie et menaçoit Rome. «Comment, disoient les pieux idolâtres, pourrons-nous résister à un homme qui offre soir et

[1] Cum enim viderent, nec tot tantisque persecutionibus eam potuisse consumi, sed his potiùs mira incrementa sumsisse, excogitaverunt nescio quos versus græcos, tanquam consulenti cuidam divino oraculo effusos, ubi Christum quidem ab hujus tanquam sacrilegii crimine faciunt innocentem, Petrum autem maleficiis fecisse subjungunt, ut coleretur Christi nomen per trecentos sexaginta quinque annos; deinde completo memorato numero annorum sine morâ sumeret finem. (De civit. Dei, lib. XVIII, cap. 53.)

[2] Id., ibid.

matin d'agréables victimes à ces dieux que nous abandonnons [1]. » Et Radagaise fut vaincu, tandis qu'Alaric, Barbare aussi, mais chrétien, entra dans Rome. Eucher, fils de Stilicon, étoit l'objet de vœux secrets; il professoit le paganisme.

Attale même, ce jouet des Goths, eut des partisans; il avoit distribué les principaux offices de l'état à des polythéistes, et Zozime remarque que la famille chrétienne des Anices s'affligeoit seule *du bonheur public* [2]. La passion ne pouvoit aller plus loin.

Enfin un des derniers fantômes d'empereur crée par Ricimer, Anthémius, donna une dernière palpitation au cœur des vieux hellénistes : il inclinoit aux idoles; il avoit promis à Sévère, tout livré à l'ancien culte, de rétablir la ville éternelle dans sa première splendeur, et de lui rendre les dieux auteurs de sa gloire. Le pape Hilaire traversa ce dessein en faisant promettre à Anthémius d'écarter de lui un certain Philothée [3], de la secte des Macédoniens, qui plaçoit Anthémius entre le paganisme et l'hérésie : Alaric et Genseric avoient déjà pillé Rome, et Odoacre, roi d'Italie, étoit au moment de remplacer l'empereur d'Occident.

[1] De civit. Dei, lib. v, cap. 23, p. 63.
[2] Zozim., lib. v, p. 827.
[3] Phot., c. 242, p. 1040.

Le paganisme alla s'ensevelir dans les catacombes d'où le christianisme étoit sorti : on trouve encore aujourd'hui, parmi les chapelles et les tombeaux des premiers chrétiens, les sanctuaires et les simulacres des derniers idolâtres [1]. Non-seulement les restes de la religion grecque se conservèrent en secret, mais elle domina publiquement quelque partie du nouveau culte : saint Boniface, dans le huitième siècle, s'en plaint à la cour de Rome [2].

[1] D'Agincourt, monument du moyen âge à Rome.

[2] Bonif., epist. ad Serran., et D. Mart. Thes. Anecd.

ÉTUDES
OU
DISCOURS HISTORIQUES.

ÉTUDE TROISIÈME
OU
TROISIÈME DISCOURS
SUR LA CHUTE
DE L'EMPIRE ROMAIN,
LA NAISSANCE
ET LES PROGRÈS DU CHRISTIANISME,
ET L'INVASION DES BARBARES.

TROISIÈME PARTIE.

Le combat moral et intellectuel, se termina de la même manière que le combat politique. Après le sacre de Rome, l'idolâtrie accusa les fidèles d'être la cause de toutes les calamités publiques, accusation qu'elle avoit souvent

reproduite, et qu'elle renouveloit à sa dernière heure. Des chrétiens foibles joignoient leurs voix à celle des païens et disoient : « Pierre, » Paul, Laurent sont enterrés à Rome, et cependant Rome est saccagée[1]. » Pour réfuter cet argument rebattu, saint Augustin composa le grand ouvrage de la Cité de Dieu. Son but en relevant la beauté, la vérité et la sainteté du christianisme, est de prouver que les Romains n'ont dû leur perte qu'à la corruption de leurs mœurs et à la fausseté de leur religion. Il les poursuit leur histoire à la main.

« Vous dites proverbialement : « Il ne pleut pas, les chrétiens en sont la cause. » Vous oubliez donc les fléaux qui ont désolé l'empire avant qu'il se soumît à la foi? Vous vous confiez en vos dieux : quand vous ont-ils protégés? les Barbares, respectant le nom de J.-C., ont épargné tout ce qui s'étoit réfugié dans les églises de Rome : les guerres des païens n'offrent pas un seul exemple de cette nature; les temples n'ont jamais sauvé personne. Au temps de Marius le pontife Mutius Scévola fut tué au pied de l'autel de Vesta, asile réputé inviolable, et son sang éteignit presque le feu sacré. Rome idolâtre a plus souffert de ses discordes civiles que Rome chrétienne du fer

[1] Aug. serm., p. 1200.

des Goths; Sylla a fait mourir plus de sénateurs qu'Alaric n'en a dépouillés.

» La Providence établit les royaumes de la terre; la grandeur passée de l'empire ne peut pas plus être attribuée à l'influence chimérique des astres, qu'à la puissance de dieux impuissants. La théologie naturelle des philosophes ne sauroit être opposée à son tour à la théologie divine des chrétiens, car elle s'est souvent trompée. L'école italique que fonda Pythagore, l'école ionique que Thalès institua, sont tombées dans des erreurs capitales. Thalès appliqué à l'étude de la physique eut pour disciple Anaximandre, celui-ci instruisit Anaximène qui fut maître d'Anaxagore, et Anaxagore de Socrate, lequel rapporta toute la philosophie aux mœurs. Platon vint après Socrate, et s'approcha beaucoup des vérités de la foi.

» Mais comment est-il que les chrétiens, tout en prétendant n'adorer qu'un seul Dieu, élèvent des temples aux martyrs? le fait n'est point exact: notre respect pour les sépulcres des confesseurs, est un hommage rendu à des hommes témoins de la vérité jusqu'à mourir : mais qui jamais entendit un prêtre, officiant à l'autel de Dieu sur les cendres d'un martyr, prononcer ces mots, « Pierre, Paul ou Cyprien, je vous offre ce sa» crifice. »

» Les païens se glorifient des prodiges opérés par leur religion : Tarquin coupe une pierre avec un rasoir ; un serpent d'Épidaure suit Esculape jusqu'à Rome ; une vestale tire une galère avec sa ceinture ; une autre puise de l'eau dans un crible ; sont-ce là des merveilles à comparer aux miracles de l'Écriture ? Le Jourdain, suspendant son cours, laisse passer les Hébreux ; les murs de Jéricho tombent devant l'arche sainte. Ah ! ne nous attachons point à la Cité de la terre ; tournons nos pas vers la Cité du ciel qui prit naissance avant la création du monde visible.

» Les anges sont les premiers habitants de cette Cité divine ; ils tiennent du ciel et de la lumière, car au commencement Dieu fit le ciel, et il dit : *que la lumière soit faite.* Dieu ne créa qu'un seul homme ; nous étions tous dans cet homme. Il répandit en lui une âme douée d'intelligence et de raison, soit qu'il eût déjà créé cette âme auparavant, soit qu'il la communiquât en soufflant contre la face de l'homme dont le corps n'étoit que limon. Il donna à l'homme une femme pour se reproduire ; mais, comme toute la race humaine devoit venir de l'homme, Ève fut formée de l'os, de la chair et du sang d'Adam.

» L'homme à qui le Seigneur avoit dit : « Le jour que vous mangerez du fruit défendu, vous

mourrez, » mangea du fruit défendu et mourut. La mort est la peine attachée au péché. Mais si le péché est effacé par le baptême, pourquoi l'homme meurt-il à présent? Il meurt afin que la foi, l'espérance, et la vertu ne soient pas détruites.

» Deux amours ont bâti les deux Cités : l'amour de soi-même jusqu'au mépris de Dieu a élevé la Cité terrestre; l'amour de Dieu jusqu'au mépris de soi-même a édifié la Cité céleste. Caïn, citoyen de la Cité terrestre, bâtit une ville; Abel n'en bâtit point : il étoit citoyen de la Cité du ciel et étranger ici-bas. Les deux Cités peuvent s'unir par le mariage des enfants des saints avec les filles des hommes à cause de leur beauté : la beauté est un bien qui nous vient de Dieu.

» Les deux Cités se meuvent ensemble : la Cité terrestre, depuis les jours d'Abraham, a produit les deux grands empires des Assyriens et des Romains ; la Cité céleste arrive, par le même Abraham, de David à J.-C. Il est venu des lettres de cette Cité sainte dont nous sommes maintenant exilés; ces lettres sont les Écritures. Le roi de la Cité céleste est descendu en personne sur la terre pour être notre chemin et notre guide.

» Le souverain bien est la vie éternelle ; il n'est pas de ce monde : le souverain mal est la

mort éternelle, ou la séparation d'avec Dieu. La possession des félicités temporelles est une fausse béatitude, une grande infirmité. Le juste vit de la foi.

» Lorsque les deux Cités seront parvenues à leurs fins au moyen du Christ, il y aura pour les pêcheurs des supplices éternels. La peine de mort sous la loi humaine ne consiste pas seulement dans la minute employée à l'exécution du criminel, mais dans l'acte qui l'enlève à l'existence : le juge éternel retranche le coupable de la vivante éternité, comme le juge temporel retranche le coupable du temps vivant. L'Éternel peut-il prononcer autre chose que des arrêts éternels?

» Par la même raison, le bonheur des justes sera sans terme. L'âme toutefois ne perdra pas la mémoire de ses maux passés : si elle ne se souvenoit plus de son ancienne misère, si même elle ne connoissait pas la misère impérissable de ceux qui auront péri, comment chanteroit-elle sans fin les miséricordes de Dieu, ainsi que nous l'apprend le psalmiste? Dans la Cité divine cette parole sera accomplie : « *Demeurez en repos; reconnoissez que je suis Dieu*, c'est-à-dire qu'on y jouira de ce sabbat, de ce long jour qui n'aura point de soir, et où nous nous reposerons en Dieu. »

Cet ouvrage du Platon chrétien est empreint de la mélancolie la plus profonde : on y sent une âme tendre, inquiète, regrettant peut-être des illusions, et dont les vagues sentiments passent à travers un esprit abstrait et une imagination mystique. Celui qui, jeune encore, s'étoit confessé avec tant de charme d'avoir demandé la pureté *mais pas trop tôt* [1], *d'avoir désiré* [2] *d'aimer*; celui qui avoit dit : « lorsque » vous m'aurez connu tel que je suis, priez pour » moi [3]; » le père d'Adéodat répand sur les pages échappées à sa vieillesse ce dégoût de la terre, bonheur des saints, et partage des infortunés. Le spectacle des calamités publiques contribuoit sans doute à attrister le génie d'Augustin : quel temps pour écrire que les années qui séparent Alaric de Genseric, second destructeur de Rome et de Carthage; que les années qui s'écoulèrent entre le sac de la Ville Éternelle par les Goths et le sac d'Hippone par les Vandales !

Volusien, homme d'une famille puissante à Carthage, avait mandé à saint Augustin qu'un de ses amis manifestoit le désir de trouver un chrétien capable de résoudre certaines difficultés

[1] Confes., lib. 8, c. 7, numb. 17.
[2] Id., ib., lib. 3 et 4.
[3] Id., Epist. 231, numb. 6.

relatives au nouveau culte. Saint Augustin, dans une réponse affable et polie, lui envoie une sorte d'abrégé de la Cité de Dieu.

Le même père entretient une correspondance avec la population païenne de Madaure «Réveil- » lez-vous, peuples de Madaure, mes parents! mes » frères[1]!... Puisse le vrai Dieu vous convertir à » la foi, vous délivrer des vanités de ce monde!» Un évêque, un controversiste ardent, saint Augustin, appelle des idolâtres ses *parents*, ses *frères*.

Quelques années auparavant il avoit eu un commerce de lettres avec Maxime, grammairien dans cette même ville de Madaure : Maxime l'avoit prié de laisser de côté son éloquence et les subtiles arguments de Chrysippe, pour lui dire quel étoit le Dieu des chrétiens. « Et à pré- » sent, homme excellent[2] qui as abandonné » ma communion, cette lettre sera jetée au feu » ou détruite d'une autre manière. S'il en est ainsi, » un peu de papier périra, mais non ma doc- » trine..... Puissent les Dieux te conserver! Les » Dieux par qui les peuples de la terre adorent » en mille manières différentes, dans un harmo-

[1] Expergis crimini aliquando, fratres mei, et parentes mei madaurenses. (Epist. 232.)

[2] Vir eximie.

» nieux discord, le Père commun de ces dieux et » des hommes [1].» Voici le païen qui appelle à son tour les bénédictions du ciel sur la tête d'un chrétien.

Longinien écrit ces mots à saint Augustin : « Seigneur et honoré Père, quant au Christ en » qui tu crois, et l'Esprit de Dieu par qui tu espères » aller dans le sein du vrai, du souverain, du » bienheureux auteur de toutes choses, je n'ose » ni ne puis exprimer ce que je pense; il est » difficile à un homme de définir ce qu'il ne com» prend pas; mais tu es digne du respect que je » porte à tes vertus [2].»

Saint Augustin répond : « J'aime ta circon» spection à ne rien nier, à ne rien affirmer tou» chant le Christ; c'est une louable réserve dans » un païen [3]. »

L'illustre évêque d'Hippone expira à soixante-seize ans dans sa ville épiscopale assiégée, en

[1] Dii te servent, per quos et eorum atque cunctorum mortalium communem patrem, universi mortales, quos terra sustinet, mille modis concordi discordiâ veneramur et colimus! (Ap. Augustin., ep. 16, al. 43, t. II.)

[2] Ut autem me cultorem tuarum virtutum dignatus est. (Augustin., ep. 233, n. 3.)

[3] Proindè quod de Christo nihil tibi negandum vel affirmandum putasti, hoc in pagani animo temperamentum non invitus acceperim. (Ep. 235.)

plein exercice des devoirs d'un pasteur courageux et charitable. « Il mourut, dit l'élégant auteur que » vous aimerez encore à retrouver, il mourut les » yeux attachés sur cette cité céleste dont il avait » écrit la merveilleuse histoire[1]. »

Mais, avant ces lettres d'Augustin, on trouve peut-être un monument encore plus extraordinaire de la tolérance religieuse entre des esprits supérieurs : ce sont les lettres de saint Basile à Libanius et de Libanius à saint Basile. Le sophiste païen avoit été le maître du docteur chrétien à Constantinople. « Quand vous fûtes » retourné dans votre pays, écrit Libanius à Ba- » sile, je me disois : Que fait maintenant Basile? » plaide-t-il au barreau? enseigne-t-il l'éloquence? » J'ai appris que vous aviez suivi une meilleure » voie; que vous ne vous étiez occupé qu'à plaire » à Dieu, et j'ai envié votre bonheur[2]. »

Basile envoie de jeunes Cappadociens à l'école de Libanius sans crainte de les infecter du venin de l'idolâtrie « Il suffira, lui mande-t-il, qu'avant » l'âge de l'expérience ces jeunes gens soient » comptés parmi vos disciples[3]. » — « Basile est » mon ami, s'écrie Libanius dans une autre lettre,

[1] Traduct. de M. Villemain, Mél. hist. et litt.
[2] Ep., 336. — Edit. Bened.
[3] Ep., 337.

» Basile est mon vainqueur, et j'en suis ravi de » joie [1]. » — « Je tiens votre harangue, dit Basile ; » je l'ai admirée : ô Muses ! ô Athènes ! que de » choses vous enseignez à vos élèves [2]. »

Est-ce bien l'ennemi de Julien, l'ami de Grégoire de Nazianze, le fondateur de la vie cénobitique ; est-ce bien l'ardent sectateur de Julien, le violent adversaire des moines, l'orateur qui défendait les temples ; sont-ce bien ces deux hommes qui ont ensemble un pareil commerce de lettres ?

Synésius, de la colonie lacédémonienne fondée en Afrique dans la Cyrénaïque, descendoit d'Eurysthène, premier roi de Sparte de la race dorique : il étoit philosophe ; comme Saint Augustin dans sa jeunesse, il partageoit ses jours entre la lecture et la chasse. Le peuple de Ptolémaïde, en Libye, le demande pour évêque. Synésius déclare qu'il ne se reconnoît point la pureté de mœurs nécessaire à un si saint état ; que Dieu lui a donné une femme, qu'il ne veut ni la quitter, ni s'approcher d'elle furtivement comme un adultère ; qu'il souhaite avoir un grand nombre d'enfants beaux et vertueux. Il ajoutoit : « Je ne croirai jamais que l'âme

[1] Ep., 338.
[2] Ep., 353.

» soit créée après le corps ; je ne dirai jamais que » le monde doit périr en tout ou en partie : la » résurrection me paroît une chose fort mysté» rieuse, et je ne me rends point aux opinions » du vulgaire [1]. » On lui laissa sa femme et ses opinions, et on le fit évêque. Quand il fut ordonné, il ne put pendant sept mois se résoudre à vivre au milieu de son troupeau ; il pensoit que sa charge étoit incompatible avec sa philosophie ; il vouloit s'expatrier et passer en Grèce [2]. On lui laissa sa philosophie, et il resta à Ptolémaïde.

Synésius avoit été disciple d'Hypatia, à Alexandrie. Les lettres qu'il lui écrit sont ainsi subscrites : « Au philosophe. Au philosophe Hypatia [3]. » Dans une de ces lettres (et il étoit alors évêque), il l'appelle sa mère, sa sœur, sa maîtresse [4]. Il lui trouve une âme très-divine [5]. Il félicite Herculien de lui avoir fait connoître cette femme extraordinaire qui révèle les mystères de la vraie philosophie [6]. Ces relations paisibles

[1] Syn. Ep., 57. — 105.

[2] Ep., 95. — ad. Olymp.

[3] Τῇ φιλοσόφῳ. Τῇ φιλοσόφῳ Ὑπατίᾳ. Ep. 15, p. 172 ; ep. 10, p. 170.

[4] Μῆτερ, καὶ ἀδελφὴ, καὶ διδάσκαλε. Ep. 16, p. 173.

[5] Τῆς θεοτότης σοῦ ψυχῆς. Ep. 10, p. 170.

[6] Ep. 136, p. 272.

s'entretenoient dans un coin du monde, l'an 410 de Rome, l'année même qui vit entrer Alaric dans la Ville Éternelle. Cinq ans auparavant, les Macètes et d'autres peuples barbares avoient assiégé Cyrène [1]. La main de Dieu se montroit dans la nue; sous cette main, les siècles, les empires, les monuments s'abîmoient, et les hommes poursuivoient le cours ordinaire de leur destinée: en ce temps-là il y avoit beaucoup de vie, parce qu'il y avoit beaucoup de mort.

Il n'est pas jusqu'aux poëtes dans les deux cultes, qui ne gémissent de ne pouvoir chanter aux mêmes fontaines et sur la même montagne. Ausone, de la religion d'Homère, écrit à Paulin, de la religion du Christ: « Muses, divinités de » la Grèce, entendez cette prière, rendez un » poëte aux Muses du Latium! » Le poëte de la Croix répond: « Pourquoi rappelles-tu en ma » faveur les Muses que j'ai répudiées? Un plus » grand Dieu subjugue mon âme. . . . . Rien » ne t'arrachera de ma mémoire. . . . . Cette » âme ne peut t'oublier, puisqu'elle ne peut » mourir [2]. »

Le temps, comme vous le voyez, avoit usé

[1] Ep. 265. — 269.
[2] Villemain, Mél. hist. et litt., p. 449.

la violence des partis : les hommes supérieurs, le moment de l'action passé, ne tardent pas à s'entendre ; il est entre ces hommes une paix naturelle qu'on pourroit appeler la paix des talents, semblable à cette paix de Dieu qu'une religion commune établissoit entre les vaillants et les forts. Aussi, vers la fin du quatrième siècle et dans les deux siècles suivants, la tendance que les philosophes des deux religions ont à se rapprocher est visible : la haine a disparu ; il ne reste que les regrets. Les contentions n'existent plus que parmi les chrétiens des différentes sectes.

Néanmoins quelques caractères rigides, instruits aux rudes enseignements apostoliques, désapprouvoient ces ménagements ; ils condamnoient orateurs et poëtes, et méprisoient la délicatesse du langage. Saint Jérôme confesse avec larmes son penchant pour les auteurs profanes ; il expie d'avance par le jeûne, les veilles et les prières, la lecture qu'il se prépare à faire de Cicéron et de Platon. Rufin accuse Jérôme d'un crime énorme : d'avoir occupé certains religieux du mont des Olives à copier les dialogues de Cicéron, et d'avoir, dans sa grotte de Bethléem, expliqué Virgile à des enfants chrétiens.

Les philosophes, après le règne de Julien,

avoient cessé de se distinguer de la foule par les habits et les mœurs; mais la suite des doctrines et la succession des maîtres se prolongèrent bien au delà du règne de l'Apostat. Dans le cinquième et dans le sixième siècle, les chaires publiques à Athènes étoient encore occupées par des païens [1] : Syrannius fut le prédécesseur de Proclus qui transmit le doctorat à Marinus, converti du judaïsme samaritain à l'hellénisme. Proclus étoit auteur d'un double commentaire sur Homère et sur Hésiode, de deux livres de théurgie, de quatre livres sur la République de Platon, de dix livres sur les Oracles, de plusieurs autres traités, et de dix-huit Arguments contre les Chrétiens, réfutés par Philoponus [2]. Marinus nous a laissé la biographie de son maître : alors un saint écrivoit la vie d'un saint, un philosophe la vie d'un philosophe; ils se partageoient la gloire du ciel et de la terre.

Marinus attribue à Proclus une vertu surnaturelle de bienfaisance : il en apporte en preuve la guérison miraculeuse de la jeune Asclépigénie,

[1] Iontius donne le catalogue de la succession des philosophes athéniens. Pages 301 et 302 : De scriptoribus hist. philosophicæ.

[2] Suidas. Lex. voce procl.; Fabric. de Procli script. édit. pag. 80.

fille d'Archiades et de Plutarcha. Il remarque que la maison de Proclus touchoit au temple d'Esculape; car, dit-il, Athènes étoit encore assez heureuse pour conserver dans son entier le temple du *Sauveur*. Platon étoit pauvre (c'est toujours Marinus qui parle), il n'avoit qu'un jardin dans l'enceinte de l'Académie, et un revenu de la valeur de trois pièces d'or; mais, du temple de Proclus, le revenu de l'Académie s'élevoit à plus de mille [1].

Marinus nous donne encore l'époque certaine de la perte de la fameuse statue de Phidias, la Minerve du Parthenon : échappée aux ravages des Goths, elle n'échappa point à ceux des Chrétiens. « Minerve, dit-il, manifesta le grand attachement qu'elle avoit pour Proclus, quand la statue de cette déesse, qui jusqu'alors étoit restée au Parthenon, fut enlevée par ceux *qui touchent aux choses qui ne devroient pas être touchées*. Quand donc Minerve eut été chassée de son temple, une femme d'une beauté exquise apparut en songe à Proclus; elle lui commanda de parer ses foyers, en lui disant : « Minerve veut » habiter et dormir avec toi [2]. »

[1] Phot, cod. 242, p. 1054. Damasc. in vit. Esidor.

[2] Marin., in vit. Procli, cap. 30, pag. 62. Nous devons à M. Boissonnade une excellente édition de la

Marinus date la mort de Proclus de l'an 124 à partir de celle de Julien [1] : c'étoit une ère à l'usage des regrets et de la reconnoissance philosophiques. Les chrétiens comptoient ainsi de l'époque des martyrs.

Plus tard encore, vers l'an 550, nous trouvons Damascius le stoïcien, lié d'amitié avec Simplicius et Eulianus. L'aventure de ces derniers philosophes du monde romain mérite d'être racontée.

Damascius de Syrie, Symplicius de Silicie, Eulanius de Phrygie, Ermias et Diogènes de Phœnicie, Isidore de Gaza, accablés du triomphe de la Croix, résolurent de s'expatrier et d'aller vivre chez les Perses. Arrivés dans la con-

vie de Proclus par Marinus, et du commentaire inédit de Proclus sur le Cratyle.

Je ne sais si, par rapport à l'histoire de l'art, ce passage a jamais été remarqué. Il m'avoit échappé dans mon mémoire sur l'Histoire de Sparte et d'Athènes, dans l'introduction à l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*. M. Quatremère-de-Quincy ne le cite point dans son *Jupiter Olympien*, il y avait deux statues de Jupiter à Athènes de la main de Phidias : celle de la *citadelle*; elle étoit de bronze et l'on appercevoit l'aigrette de son casque du cap Sunium, celle du *Parthenon*; elle étoit d'or et d'ivoire. Marinus parle évidemment de la dernière.

[1] Marin., in vit. Procli, cap. 36, p. 73.

trée des Mages, ils trouvèrent que le roi n'étoit pas un philosophe, que les nobles étoient pleins d'orgueil, que le peuple, rusé et voleur, ne valoit pas mieux que le peuple romain. Ils furent surtout révoltés du spectacle de la polygamie, impuissante même à prévenir l'adultère : ils se repentirent et désirèrent rentrer dans leur pays. Chosroës, qui négocioit alors un traité avec la cour de Constantinople, y fit généreusement insérer une clause en faveur de ses hôtes : on ne les inquiéta point à leur retour, et ils jouirent en paix à leurs foyers de la liberté de conscience [1].

Dans cette agonie d'une société prête à passer, l'assimilation de langage, d'idées, et de mœurs étoit presque complète entre les hommes supérieurs des deux religions; mêmes principes de morale, mêmes expressions de *salut*, de *grâce* divine, mêmes invocations au Dieu unique, éternel, au Dieu *Sauveur*. Quand on lit Synésius et Marinus, Fulgence et Damascius, et les autres écrivains religieux et moraux de cette époque, on auroit peine à déterminer la croyance à laquelle ils appartiennent, si les uns ne s'appuyoient de l'autorité homérique, les autres de l'autorité biblique.

[1] Agathias, lib. II, p. 69 et seq.; Suidas, voce Πρέσβεις; Brucker, Hist. crit. de la philosoph., tom. II, p. 451.

Boëce dans l'Occident, Simplicius dans l'Orient terminèrent cette série des beaux génies qui s'étoient placés entre le ciel et la terre : ils virent entrer la solitude dans les écoles où le christianisme avoit été nourri, et dont il chassa l'auditoire; ils fermèrent avec honneur les portes du Lycée et de l'Académie des sages. Justinien supprima les écoles d'Athènes quarante-quatre ans après la mort de Proclus [1]. Boëce chrétien et persécuté étoit un philosophe; Simplicius, philosophe et heureux, avoit le caractère d'un chrétien. « O seigneur, dit-il (dans la prière » qui termine son commentaire de l'Enchiridion » d'Epictète) : O seigneur, père, auteur et guide » de notre raison, permets que nous n'oublions » jamais la dignité dont tu décoras notre nature! » Fais que nous agissions comme des êtres libres; » que purifiés de toutes passions déréglées nous » sachions, si elles s'élèvent, les combattre et les » gouverner! Guidé par la lumière de la vérité, » que notre jugement nous attache aux choses » véritablement bonnes! Je te supplie, ô mon » SAUVEUR! de dissiper les ténèbres qui couvrent » les yeux de nos âmes, afin que nous puissions, » comme le dit Homère, distinguer et l'homme » et Dieu. »

[1] Joan. Matt., t. II, p. 187; Aleman., p. 106.

Boëce enfermé dans un cachot à Ticinum (Pavie) se plaint du changement de sa fortune et des malheurs de sa vieillesse : les Muses l'environnent dans des vêtements de deuil. Tout à coup une femme majestueuse se montre à lui ; ses regards sont perçants, ses couleurs brillantes. Elle est jeune et pourtant on voit que sa naissance a précédé celle des hommes du siècle : tantôt elle ne paroît pas s'élever au-dessus de la taille commune ; tantôt son front touche aux nues, et se cache aux regards des mortels. Un tissu d'une matière incorruptible forme sa robe ; l'éclat de cette robe est légèrement adouci par une espèce de teinte semblable à celle que le temps répand sur les vieux tableaux. Cette femme tient un livre dans sa main droite, un sceptre dans sa main gauche. Dès qu'elle aperçoit les Muses dictant des vers à la douleur de Boëce, elle chasse ces courtisanes qui, loin de fermer les blessures, les tiennent ouvertes avec un poison subtil. Ensuite elle s'assied sur le lit du prisonnier et lui adresse ces paroles : « Est-ce donc toi que j'ai » nourri de mon lait, que j'ai élevé avec un si » tendre soin? toi dont j'avois fortifié l'esprit et » le cœur, tu te serois laissé vaincre à l'adver- » sité! me reconnois-tu? Tu gardes le silence! » La Divinité essuie avec un pan de sa robe les

larmes qui roulent dans les yeux de Boëce. aussitôt il reconnoît la mère féconde des vertus, son amie céleste, la Philosophie. Elle donne ses dernières leçons à son élève; elle lui répète que le souverain bien ne se trouve qu'en Dieu, et comme Simplicius la Philosophie, ou plutôt Boëce, s'écrie : « Être infini! source de tous » les biens! Dieu SAUVEUR! élevez nos âmes » jusqu'au séjour que vous habitez! répandez sur » nous cette lumière qui seule peut donner à » nos yeux la force de vous contempler! »

Y a t-il rien de plus beau et en même temps de plus semblable que ces derniers accents de Simplicius et de Boëce? A cette époque le christianisme étoit philosophique ; il rétrograda ; il devint monacal par l'ignorance et les malheurs répandus sur la terre : c'est précisément ce qui fit sa force. Le temps de la Barbarie couva les germes de la société moderne, et son incubation fut d'une énergie prodigieuse. Le christianisme, philosophique trop tôt à la suite d'une vieille civilisation qui n'étoit pas née de lui, se seroit épuisé ; il falloit qu'il traversât des siècles de ténèbres, qu'il fût lui-même l'auteur de la civilisation nouvelle, pour arriver à son âge philosophique *naturel*, âge qu'il atteint aujourd'hui.

Entre Platon et saint Augustin, entre Socrate

et Boëce, s'accomplit une des grandes périodes de l'histoire de l'esprit humain. Les maîtres de la sapience païenne remirent, en se retirant, le style et les tablettes aux maîtres de la sapience évangélique. Le principe de la philosophie ne périt point, parce qu'aucun principe ne se détruit, parce que la philosophie est à la fois la langue de l'esprit, et la haute région où l'âme habite à part de son enveloppe. La théologie s'assit sur les bancs que la philosophie abandonnoit, et la continua. Les systèmes d'Aristote et de Platon, la forme et l'idée, divisèrent toujours les intelligences, jusqu'au temps où les ouvrages du Stagirite, rapportés à l'Europe par les Arabes, renouvelèrent la doctrine des péripatéticiens et enfantèrent la scolastique. La branche gourmande du christianisme, l'hérésie, qui ne cessa de pousser avec vigueur, reproduisit de son côté le fruit philosophique dont le germe l'avoit fait naître.

En lisant le récit de la spoliation des temples sous le règne de Théodose, vous aurez cru assister à la destruction des églises, perpétrée de nos jours. Mais l'écroulement de nos églises n'a point amené la chute de la religion du Christ, tandis que la religion de Jupiter, ruinée d'ailleurs, disparut avec ses temples. La vérité ne tient point à une pierre; elle subsiste indépendamment d'un autel : l'er-

reur ne peut vivre, si elle n'est enfoncée dans les ténèbres d'un sanctuaire. Le christianisme, au temps de Théodose et de ses fils, se trouvoit prêt à remplacer le paganisme : le christianisme n'a point d'héritier dans notre siècle. La philosophie humaine qui se présenteroit pour succéder à la foi, ainsi qu'elle s'offrit pour tenir lieu de l'idolâtrie, qu'auroit-elle à nous donner? Une théurgie? Qui l'admettroit? Et cette théurgie que cacheroit-elle sous ses voiles, sinon ces mêmes vérités de l'essence divine, que les enseignements publics de l'Église ont mis à la portée du vulgaire? Les mystères des Initiations sont révélés à la foule dans le Symbole que répète aujourd'hui l'enfant du peuple.

Si l'on imaginoit d'établir autre chose que les vérités reçues de la foi, le panthéisme, par exemple, le pourroit-on? Le christianisme est la synthèse de l'idée religieuse; il en a réuni les rayons : le panthéisme est l'analyse de la même idée, il en disperse les éléments. Chacun aura t-il à ses foyers une petite fraction de la vérité divine, dont il se fera un Dieu pour sa consommation particulière? Les Pénates, les Fétiches, les Manitous, les Énones, les Génies ressusciteroient-ils? L'idolâtrie reviendroit-elle encore une fois par cette route fausser la société? Y auroit-il autant d'autels que de

familles? autant de prêtres, de cérémonies, de rites que d'imaginations pour les inventer? La pluralité des religions privées remplaceroit-elle l'unité de la religion publique? Auroit-elle le même effet sur l'homme? Quel chaos que le mouvement et l'exercice de ces cultes infinis et divers! toutes les bizarreries, tous les désordres d'esprit et de mœurs qui ont décrédité les sectes philosophiques et les hérésies, revivroient; toutes les aberrations sur la nature de Dieu renaîtroient. Qu'est-il, ce Dieu? est-il éternel? a-t-il créé la matière? existe-t-il à part auprès d'elle? est-il une source d'où sortent et où rentrent les intelligences? La matière même existe-t-elle? L'univers est-il en nous? hors de nous? Qu'est-ce que l'esprit, effet ou cause? Ira-t-on jusqu'à supposer, dans un nouveau système, que Dieu n'est pas encore complet, qu'il se forme chaque jour par la réunion des âmes dégagées des corps; de sorte que ce ne seroit plus Dieu qui auroit formé l'homme, mais les hommes qui seroient les créateurs de Dieu? Et comment revêtirez-vous d'une forme sacrée pour remplacer la forme chrétienne, ces allégories, ces mythes, ces rêveries, ces vapeurs des esprits défectueux, nébuleux et vagues, qui cherchent la religion et qui n'en veulent pas? Le mysticisme, l'éclectisme ou le choix des vérités dans chaque système, peuvent-ils de-

venir un culte? ces vérités sont-elles évidentes, et tous les esprits consentent-ils aux mêmes abstractions métaphysiques?

Enfin tout système philosophique, en s'implantant dans les ruines du christianisme, ne trouveroit plus pour véhicule populaire le moyen qui se rencontra autrefois : la prédication de la morale universelle. L'Évangile eut à développer ces grands principes de liberté et d'égalité qui, connus de quelques génies privilégiés, étoient ignorés des nations et combattus par les lois. Au jourd'hui l'ouvrage est accompli : la philosophie peut recommander une réforme, mais elle n'a aucun enseignement nouveau à propager. Comment alors, sans la ressource d'une morale à établir, déterminerez-vous les hommes à changer les mystères chrétiens, contre d'autres mystères, aussi difficiles à comprendre?

Ces choses étant impossibles, on n'aperçoit réellement derrière le christianisme que la société matérielle; société bien ordonnée, bien réglée, jusqu'à un certain point exempte de crimes, mais aussi bien bornée, bien enfantine, bien circonscrite aux sens polis et hébêtés. Lorsque dans la société matérielle on pousseroit les découvertes physiques et les inventions des machines jusqu'aux miracles, cela ne produiroit que le genre de perfectionnement dont la machine même est

susceptible. L'homme privé de ses facultés divines, est indigent et triste ; il perd la plus riche moitié de son être : borné à son corps qu'il ne peut ni rajeunir, ni faire vivre, il se dégrade dans l'échelle de l'intelligence. Nous deviendrions par l'absence de religion des espèces d'Indiens ou de Chinois. La Chine et l'Inde, l'une par le matérialisme, l'autre par une philosophie pétrifiée, sont de véritables nations-momies : assises depuis des milliers de siècles, elles ont perdu l'usage du mouvement et la faculté de progression, semblables à ces idoles muettes et accroupies, à ces sphinx couchés et silencieux qui gardent encore le désert dans la Thébaïde.

Religieusement parlant, on est obligé de conclure de ces investigations impartiales, qu'il n'y a rien après le christianisme.

Mais si le christianisme tombe comme toute institution que l'homme a touchée et à laquelle il a communiqué la défaillance de sa nature, si le temps de cette religion est accompli, qu'y faire? Le mal est sans remède. Je ne le pense pas. Le christianisme intellectuel, philosophique et moral a ses racines dans le ciel, et ne peut périr; quant à ses relations avec la terre, il n'attend pour se renouveler qu'un grand génie. On aperçoit très-bien aujourd'hui la possibilité de

la fusion des diverses sectes dans l'unité catholique : mais la première condition pour arriver à la recomposition de l'unité, c'est l'affranchissement complet des cultes. Tant que la religion catholique sera une religion soldée, dépendante de l'autorité politique et de la forme variable des gouvernements, tant qu'elle continuera d'être gênée dans ses mouvements, entravée dans ses assemblées particulières et générales, contaminée dans ses chaires et ses écoles par l'argent du fisc; en un mot tant qu'elle ne retournera pas au pied et à la liberté de la croix, elle languira dégénérée.

Le tableau de la chute du polythéisme et de la destruction des écoles philosophiques, auroit été mal aperçu, s'il s'étoit déroulé lentement dans l'ordre chronologique du récit : le triomphe complet de la religion chrétienne, sous le règne de Théodose, indiquoit la place où ce tableau devoit être exposé. Reprenons la suite des faits politiques et militaires.

ÉTUDES
OU
DISCOURS HISTORIQUES.

ÉTUDE QUATRIÈME
OU
QUATRIÈME DISCOURS
SUR LA CHUTE
DE L'EMPIRE ROMAIN,
LA NAISSANCE
ET LES PROGRÈS DU CHRISTIANISME,
ET L'INVASION DES BARBARES.

PREMIÈRE PARTIE.

D'ARCADE ET HONORIUS A THÉODOSE Ier. ET VALENTINIEN III.

Arcade, Honorius, emp. Siricius, Anastase Ier., Innocent Ier., papes. De 395 à 408

Théodose ne survécut que trois mois à sa victoire sur Eugène : il mourut à Milan ; son corps fut transporté à Constantinople. Il laissa deux fils, Arcade et Honorius. Arcade

avoit été déclaré auguste par son père, la cinquième année du règne de ce dernier. Honorius fut revêtu de la même dignité après la mort de Valentinien II, et lorsque Théodose se préparoit à marcher contre Eugène. Arcade hérita de l'empire d'Orient, Honorius de celui d'Occident; Arcade s'ensevelit dans le palais de Constantinople, Honorius dans les murs de Ravennes. Arcade étoit petit, mal fait, laid, noir et bête; il avoit les yeux à demi endormis, comme un serpent [1]; Honorius étoit fainéant et léger [2]. Rufin se chargea de tromper et d'avilir les deux empereurs; Stilicon de les trahir et de les défendre. Arcade subissoit le joug des eunuques et de sa femme; Honorius élevoit une poule appelée Rome, et Alaric prenoit la cité de Romulus.

Rufin fut le ministre d'Arcade, comme Stilicon le ministre d'Honorius. Originaire d'Eause, dans les Gaules, Rufin avoit obtenu sous Théodose, qui le favorisa trop, les charges de grand-maître du palais, de consul et de préfet du prétoire. Il est accusé d'ambition, de perfidie, de cruauté et surtout d'avarice par Claudien, Sui-

[1] Philost., Hist. eccl., lib. XI, cap. 3; Procop., de Bel. Persic. lib. I, cap. 2.

[2] Procop., de Bel. Vandal., lib. I, cap. 2; Phot., cap. 80.

das, Zosime, Orose, saint Jérôme et Simmaque [1], lequel louant tout le monde ne louait personne, ainsi qu'on l'a remarqué.

Déclaré préfet d'Orient, aspirant secrètement à l'empire, Rufin avoit une fille qu'il prétendoit donner en mariage à Arcade. Eutrope l'eunuque, déjoua ce projet, et Arcade mit dans le lit impérial Eudoxie, fameuse par ses démêlés avec saint Jean Chrysostome; elle étoit fille de Bauton, vaillant chef frank devenu comte et général romain.

Stilicon gouvernoit l'Occident sous Honorius; c'étoit un grand capitaine de race vandale [2]. Il avoit épousé Serène, nièce de Théodose. Cette alliance enfloit le cœur du demi-barbare [3]; il prétendoit que son oncle Théodose lui avoit laissé la tutelle de ses deux fils, et ne supportoit qu'avec impatience l'autorité dont Rufin jouissoit en Orient.

Celui-ci trompé dans ses projets par le mariage d'Eudoxie, craignant les entreprises de Stilicon qui levoit des soldats, déchaîna les Barbares sur l'empire; il invita les Huns à se

[1] In Ruf. Suid., p. 690; Zosim., lib. v; Oros., p. 221; Hier., epist. 3; Symm., lib. vi, epist. 15.

[2] Oros., lib. vii, cap. 38.

[3] Hier., ep. 21.

précipiter sur l'Asie, et il livra l'Europe aux Goths [1]. Ces derniers étoient commandés par Alaric.

Alaric étoit né dans l'île de Peucé, à l'embouchure du Danube, au sein même de la Barbarie. Claudien appelle poétiquement le Danube le dieu paternel d'Alaric. Cet homme, un des cinq ou six hommes millenaires ou fastiques, n'étoit pas de la famille des *Amales*, la première de la nation des Goths, mais de la seconde, la famille des *Balthes*. Son courage lui avoit fait donner parmi ses compatriotes le surnom de Balt, qui signifie le hardi ou le vaillant.

Tout jeune encore, Alaric avoit passé le Danube en 376 avec les Visigoths, lorsqu'ils fuyoient devant les Huns. Il s'étoit trouvé aux combats qui précédèrent et amenèrent la défaite et la mort de Valens [2]. Il fit sa paix avec Théodose, et le suivit en qualité d'allié dans l'expédition contre Eugène.

Rufin alla déterrer, pour venger sa querelle domestique, l'homme que Dieu avoit destiné pour venger la querelle du monde. Afin que le Goth ne rencontrât aucun obstacle, le favori

[1] Hier., ep. 3, 30. 20, p. 783.

[2] Claud., de Sext. Hon. consul., pag. 117; id., de Bell. Get., p. 170; Symm., lib. II; Jornand., cap. 14, 29.

d'Arcade plaça deux traîtres, Antioque et Géronce, l'un à la garde des Thermopyles, l'autre à celle de l'isthme de Corinthe [1] : ces deux portiers de la Grèce la devoient ouvrir aux Barbares.

Alaric, feignant donc quelque mécontentement de la cour d'Arcade, marauda tout le pays, entre la mer Adriatique et le Pont-Euxin. Les Goths promenoient avec eux quelques troupes de Huns qui, l'hiver d'antan, avoient passé le Danube sur la glace. Les Barbares butinèrent jusque sous les murs de Constantinople d'où Rufin sortit en habit goth pour parlementer avec eux [2].

Stilicon, sous prétexte de secourir l'Orient, se mit en marche avec l'armée que Théodose avoit employée contre Eugène.

Alors arrive un ordre d'Arcade, qui redemande à Stilicon l'armée de Théodose, et lui défend de passer outre de sa personne : Stilicon obéit ; il remet le commandement de l'armée à Gaïnas, capitaine goth qui servoit sous lui, et le charge secrètement de tuer Rufin ; entreprise dans laquelle il ne manqua pas d'être assisté par l'eunuque Eutrope [3].

[1] Zos., p. 782.

[2] Claud., in Ruf., p. 22.

[3] Zos., p. 785 ; Philost., lib. II, cap. 3.

Rufin se flattoit d'être proclamé empereur par les soldats qui lui apportoient une autre pourpre; il alla avec Arcade au-devant d'eux: Gaïnas le fit envelopper, et tout aussitôt massacrer aux pieds d'Arcade. Sa tête, détachée de son corps, fut portée à Constantinople au bout d'une pique et promenée par les rues; sa main droite coupée accompagnoit sa tête; on présentoit cette main de porte en porte [1]. Un caillou introduit dans la bouche du Mort la tenoit ouverte, et les lèvres entre-bâillées étaient censées demander l'aumône que la main [2] attendoit; satire populaire d'une effrayante énergie contre

[1] Datâ à Gaine tesserâ simul universi Rufinum circumdatum gladiis feriunt. Et hic quidem ei dexteram adimebat, ille manum alteram procidebat. Alius à cervice revulso capite recedebat consuetos victoriæ Poanas accinens.... et manum ejus ubique per urbem circum gestarent et ab occurrentibus peterent insatiabili pecuniam darent. (Zos., Hist., lib. v, p. 89.)

Rufinus quidem etiam imperatorium nomen ad se ipsum trahere omni arte studebat.... Milites, in loco qui Tribunal dicitur, ad ipsos imperatoris pedes gladiis contrucidarunt.... Eo ipso die quo ii qui militum delectum agebant, purpuram ipsi circumdaturi erant. (Philostorg., Hist. eccles., lib. IX, p. 528.)

[2] Porrò milites cum Rufino caput amputassent, lapidem ori ejus immiserunt : hastæque infixum circumferentes quaquà versum discurrere cœperunt. Dextram quoque ejusdem præcisam gestantes, per singulas officinas

l'exaction et le pouvoir. On ne gagna rien au changement du ministre : Eutrope prit la place de Rufin.

Alaric et ses Goths, n'ayant plus rien à piller ni à combattre, passèrent le défilé des Thermopyles, qui n'étoit défendu que par le tombeau de Léonidas. Des pâtres avoient enseigné aux Perses le sentier de la montagne; des *Robes noires* (ce qui, dans le langage d'Eunape, signifie des moines), le découvrirent aux Goths [1]. Quel prodigieux changement dans les temps! Quelle révolution parmi les hommes!

Les murailles de Thèbes la protégèrent [2] : les souvenirs de cette ville venoient d'Œdipe, passoient par Épaminondas et Alexandre. Alaric épargna Athènes qui n'étoit plus qu'une université, moins fameuse par sa philosophie que par son miel [3]. Il accepta un repas, et se baigna

urbis circumtulerunt, hæc addentes : Date stipem insatiabili. Magnamque auri vim hujusmodi postulatione collegerunt. (Id., ibid.)

[1] Eunap., cap. 6, p. 93, in vitâ Philosoph.

[2] Zos., p. 783.

[3] Athenæ verò quondam civitas fuit, sapientûm domicilium, nunc eam mellatores celebrant : quibus pars illud sapientûm plutarcheorum adjice, qui non orationum suarum famâ juvenes in theatris congregant, sed mellis ex Hymeto amphoris. (Synes., epist. 135, ad fratrem, p. 272.)

dans la cité de Périclès et d'Aspasie pour montrer qu'il n'étoit pas étranger à la civilisation [1]. Mais l'Attique fut livrée aux flammes. On voit encore aujourd'hui cette Athènes qui ressemble, comme elle ressembloit au temps des Goths, à la peau vide et sanglante d'une victime dont la chair avoit été offerte en sacrifice [2]. On affirmoit que Minerve avoit remué sa lance; que l'ombre d'Achille avoit effrayé Alaric [3]. Des esprits débilités par des fables sont bien petits dans les réalités des empires : la Grèce, conservée et comme embaumée dans ses fictions, opposoit puérilement les mensonges du passé aux terribles vérités du présent.

Alaric continua sa marche vers le Péloponèse : Cérès périt à Éleusis avec ses mystères; plusieurs philosophes moururent de douleur, ou par l'épée des Barbares, entre autres Protère, Hilaire et Priscus si chéri de Julien [4]. Corinthe, Argos et Sparte virent leur gloire foulée aux pieds.

[1] Zos., p. 784.

[2] Nihil enim jam Athenæ splendidum habent : præter celeberrima locorum nomina. Ac velut ex hostiâ consumptâ sola pellis superest animalis, quod olim aliquandò fuerat indicium. (Synes., ad fratrem, ep. 135, p. 272.)

[3] Zos., p. 784.

[4] Eunap., cap. vi, p. 93-94.

Alors périt aussi peut-être ce Jupiter olympien qui n'avoit d'immortel que sa statue. Malheureusement il étoit d'or et d'ivoire; s'il eût été de marbre, quelque espoir resteroit de le retrouver sous les buissons de l'Élide, à moins que la pensée broyée de Phidias, ne fût devenue la chaux d'une cahutte ou d'un minaret.

Stilicon débarque avec une armée sur les côtes de la Grèce; il enferme Alaric dans le mont Pholoë, et le laisse ensuite échapper [1]. Sorti du Péloponèse, Alaric par un soudain changement de fortune, est déclaré maître général de l'Illyrie orientale, au nom de l'empereur Arcade. Ce prince prétendoit qu'Honorius n'avoit pas eu le droit de le secourir, parce que la Grèce étoit du ressort de l'empire d'Orient [2] : Arcade ne vouloit rien perdre de la légitimité de sa coardise. Il crut gagner Alaric en l'investissant du commandement d'une province, et ne fit que le rendre plus redoutable. Une éternelle justice punit la lâcheté : Alaric venoit d'égorger les fils; on lui donna la puissance sur les pères : on ne règne point par de pareils moyens.

Les Goths déclarent Alaric roi, sous le nom

[1] Zos., p. 784.

[2] Claud., de Bel. Get.

de roi des Visigoths : ils envahissent l'Italie, la première année même de ce cinquième siècle, fameux par la destruction de l'empire d'Occident et la fondation des royaumes barbares. Stilicon rassemble une armée ; Alaric se retire ; Honorius va triompher à Rome. Je ne vous parle de ce ridicule triomphe qu'afin de rappeler le véritable triomphateur ; c'étoit un moine qui portoit un nom voué à l'immortalité : Télémaque, sorti tout exprès de sa solitude de l'Orient, étoit venu à Rome sans autre autorité que celle de son froc, pour accomplir ce que les lois de Constantin n'avoient pu faire. Il se jete dans l'amphithéâtre au milieu des gladiateurs et s'efforce de les séparer avec ses mains pacifiques. Les spectateurs, enivrés de l'esprit du meurtre, le massacrèrent [1] ; vrai martyr de l'humanité, il racheta de son sang le sang répandu au spectacle de la mort. De ce jour, les

[1] Telemachus, monasticæ vitæ deditus. Hic ab Orientis partibus profectus, ejusque rei causâ Romam ingressus.... Ipse quoque in amphitheatrum venit. Et in arenam descendens, gladiatores qui inter se pugnabant compescere conabatur. Sed cruentæ cædis spectatores eum ægrè ferentes, et dæmonis qui eo sanguine oblectabatur furorem animis suis concipientes, pacis autorem lapidibus obruerunt. (Theod. episcop., Cyri eccles. hist., lib. v, cap. xxvi, p 234. Parisiis, 1673.)

combats des gladiateurs furent définitivement abolis.

Stilicon, dont Honorius épousa successivement les deux filles, avoit traité avec les Franks aux bords du Rhin. Marcomir et Sunnon, frères, régnoient sur ces peuples. L'un fut banni en Toscane, l'autre tué par ses compatriotes. On veut que Marcomir ait été père de Pharamond [1].

Saint Ambroise étoit mort dès l'année 397. Stilicon regarda sa mort comme la ruine de l'Italie [2].

Guidon se révolta en Afrique et fut défait par son frère Marcezel. «L'incertitude des choses de ce siècle est si grande, écrivoit alors saint Augustin ; on voit si souvent tomber les princes de la terre, que ceux qui mettent en eux leurs espérances y trouvent leur ruine [3].» Marcezel fut

[1] Adrian., Val. rer. Fr., lib. III.

[2] Ambr., vit. P., cap. 45.

[3] Deus noster refugium et virtus; sunt quædam refugia quò quisque cùm fugerit magis infirmatur quam confirmetur. Confugis, verbi gratiâ, ad aliquem in seculo magnum.... Tanta hujus seculi incerta sunt et ita potentum ruinæ quotidianæ crebrescunt, ut cùm ad tale refugium perveneris, plus tibi timere incipias. (Aug., Enarrationes in Psalmos 45, v. 2, p. 299, 4.)

jeté dans une rivière près de Milan, par ordre de Stilicon jaloux.

Les Scots et les Pictes ravagèrent l'Angleterre. Alaric, sorti d'Italie, y rentra vers la fin de l'an 402. L'histoire confuse de cette époque ne laisse pas voir les causes de ces mouvements divers. Les partis s'accusent mutuellement : tantôt c'est Alaric représenté comme un chef sans foi, se jouant des serments qu'il prête tour à tour aux deux empereurs Arcade et Honorius ; tantôt c'est Stilicon soupçonné de vouloir faire tomber la couronne sur la tête d'Eucher son fils, et suscitant à dessein les Barbares : mais cette fièvre à redoublements n'étoit que l'effet de la décomposition du corps social dans sa maladie de mort. L'Italie fut consternée à la seconde irruption d'Alaric. Rome répara les murailles d'Aurélien ; Honorius, prêt à fuir, trembloit dans les marais de Ravennes. Stilicon attaque les Goths à Pollence sur les confins de la Ligurie, et remporte une victoire chèrement achetée [1]. Les Goths avoient d'abord refusé le combat à cause de la célébration des fêtes de Pâques (403). La femme et les enfans d'Alaric demeurèrent prisonniers entre

[1] Claud., de Bell. Get., p. 173 ; Prud., in Sym., lib. II ; Orose, lib. VII, cap. 37 ; Jorn., p. 653. Pollence est encore un petit village dans le Piémont, sur le Tanaro.

les mains de Stilicon, et pour les délivrer Alaric consentit à évacuer ses conquêtes. Dieu avoit au milieu de l'empire romain deux armées de Goths investies de ses justices : l'une conduite par un Goth chrétien, Alaric, l'autre par un Goth païen, Radagaise, ou Rhodogaise selon la forme grecque. L'armée de celui-ci étoit composée de toute la race gothe trans-danubienne et trans-rhénane. Il menoit aux batailles deux cent mille soldats.

Radagaise monta à son tour en Italie (405), comme une haute marée remplace celle qui est descendue. Stilicon rassemble des Alains, des Huns et d'autres Goths commandés par Sarus. Les ennemis pénètrent jusqu'à Florence. Saint Ambroise apparoît à un chrétien dont jadis il avoit été l'hôte dans cette ville, et lui promet une délivrance subite. Le lendemain Stilicon par force ou par famine contraint la multitude barbare à fuir ou à se rendre. Radagaise est pris, chargé de chaînes et enfin exécuté : ses compagnons parqués en troupeaux, sont vendus un écu pièce. Ils moururent presque tous à la fois : ce qu'on avoit épargné en les achetant, fut dépensé pour creuser leurs fosses.

Un an après la défaite de Radagaise (406) les Alains, les Vandales et les Suèves envahirent les Gaules, toujours, supposoit-on, excités par

Stilicon qui renversoit les Barbares par ses batailles et les relevoit par ses intrigues.

Les Bourguignons et les Franks suivirent les Alains, les Vandales et les Suèves dans les Gaules, en 407, et n'en sortirent plus.

Les légions de la Grande-Bretagne élurent cette même année pour empereur Marcus qu'ils massacrèrent, et ensuite un soldat, nommé Constantin. Celui-ci passa dans le continent, battit ce qu'il rencontra, et s'établit à Arles. Il fut reconnu ou toléré par Honorius qui faisoit paisiblement des lois assez bonnes pour des sujets qu'il n'avoit plus. Il proscrivit les Priscillianistes et les Donatistes.

Constant, fils de ce Constantin empereur d'Arles, d'abord moine, ensuite césar et auguste, se rendit maître de l'Espagne. Il en ouvrit la porte aux Barbares, en retirant la garde des Pyrénées aux fidèles et braves paysans chargés de les défendre [1].

Honorius épouse en 408 Thermancie, seconde fille de Stilicon. Alaric traite avec Stilicon par députés; il obtient la qualité de général des armées d'Honorius dans l'Illyrie occidentale. Ætius, donné en otage à Alaric, passa trois ans auprès de lui.

[1] Orose, p. 223.

Alaric, non encore satisfait, s'avança vers l'Italie et demanda quatre mille livres pesant d'or que Stilicon lui fit accorder.

Honorius commençoit à se défier de Stilicon à la fois son oncle et son beau-père, et accusé de songer à la pourpre pour Eucher, son fils, ouvertement attaché au paganisme.

Un camp réuni à Pavie, secrètement travaillé par Olympe, favori d'Honorius, donna le signal de la révolte. Stilicon apprend cette révolte à Bologne, en devine la cause, et se retire à Ravennes. Deux ordres d'Honorius arrivent l'un pour arrêter, l'autre pour tuer le sauveur de l'empire, déclaré ennemi public : il eut la tête tranchée le 23 d'août 408; c'étoit Rome qui portoit sa tête sur l'échafaud. Héraclien exécuta Stilicon de sa propre main, et fut fait comte d'Afrique : par une vertu d'extraction, le sang d'un grand homme anoblissoit son bourreau. Eucher qui vouloit les temples, et qui chercha à Rome un abri dans une église, fut tué; Thermancie, femme d'Honorius, eut le même sort. Olympe hérita de la faveur dont avoit joui Stilicon.

Durant ces troubles de l'Occident, l'Orient avoit été gouverné par Arcade successivement gouverné lui-même par Rufin et par Eutrope; l'un, mauvais favori qui se croyait haï à cause

de sa fortune et ne l'étoit que pour sa personne ; l'autre hideux eunuque devenu consul, d'esclave d'un palfrenier qu'il avoit été, avide publicain qui prenoit tout, même des femmes, qui vendoit tout par habitude, se souvenant d'avoir été vendu [1]. Vous avez vu la mort de Rufin.

Eutrope, pour défendre sa bassesse, inventa des lois qui restent dans le code comme un monument de la honte humaine [2] : ces lois appliquent le crime de lèse-majesté à ceux qui conspirent contre les personnes dévouées à l'empereur ; elles punissent la pensée, et s'appesantissent jusque sur les enfants des coupables de lèse-favoris. Ces lois, qui ne mirent pas même leur auteur à l'abri, firent trembler des esclaves et n'arrêtèrent pas des Goths. Tribigilde, chef d'une colonie d'Ostrogoths établie par Théodose dans la Phrygie, se révolta à l'instigation de Gaïnas, cet autre Goth meurtrier de Rufin. Tribigilde, opprimé tant qu'il fut ami, fut respecté quand il devint ennemi; on reconnut qu'il avoit été fidèle lorsqu'il cessa de l'être. L'eunuque régnant accusé de ces désordres les paya de sa chute. Il avoit osé insulter l'impératrice Eudoxie. Saint

[1] Claud., in Eutrop. eun., lib. I, p. 94 et seq.

[2] Cod. Th., loi du 4 septembre 397.

Chrysostome, qui devoit le siége épiscopal de Constantinople à Eutrope, eut le courage de défendre son bienfaiteur; s'il ne le put sauver du glaive de la loi, il l'arracha du moins aux fureurs populaires; il le peignit trop vil pour être égorgé, et réclama en sa faveur l'inviolabilité du mépris. Eutrope tout tremblant, la tête couverte de poussière, s'étoit réfugié dans l'église à laquelle il avoit retiré le droit d'asile. « Elle lui ouvrit » son sein, dit Chrysostome, elle l'admit au » pied de l'autel; elle le cacha des mêmes voiles » qui couvroient le lieu sacré; elle ne permit » pas qu'on l'arrachât du sanctuaire dont il » embrassoit les colonnes [1]. »

Eutrope fut banni dans l'île de Chypre, ramené à Pantique et décapité. Cet homme qui avoit possédé plus de terre qu'on n'en pouvoit mesurer, obtint à peine le peu qu'il en falloit pour couvrir son cadavre [2].

Saint Chrysostome sauva la vie à Aurélien et à Saturnin que Gaïnas accusoit d'être les auteurs des troubles de l'Orient. Gaïnas, trompé dans

[1] Homelia 4, p. 60.

[2] Ac tantùm telluris possedit quantùm nec facile nominare qui nunc exiguâ conditur humo, et quantulùm ei non nemo miseratione motus imperties. (Chrys., tom. IV, p. 484, a, d.)

ses projets de vengeance, conspira ouvertement. Les Goths qu'il commandoit et à l'aide desquels il vouloit surprendre Constantinople furent massacrés, et lui-même, après avoir été défait par Fravitas, trouva la mort chez les Huns, de l'autre côté du Danube, dans l'ancienne patrie des Goths.

Eudoxie proclamée Augusta ordonna d'honorer ses images. Une statue d'argent élevée à cette femme ambitieuse, assez près de l'église de Sainte-Sophie, excita le zèle de saint Chrysostome et devint la principale cause de l'exil de ce grand prélat. Il sortit de Constantinople le 20 de juin 404. Eudoxie succomba le sixième d'octobre : une *fausse couche termina sa vie, son règne, sa fierté, son animosité et tous ses crimes* [1].

Honorius, Théodose II, emp. Innocent Ier., Zosime, Boniface Ier., Célestin Ier., papes. De 409 à 423.

Arcade mourut le 1er. mai de l'année 408, quelques mois avant la fin tragique de Stilicon; il laissa un fils unique, Théodose II. Anthemius, préfet d'Orient, fut son tuteur. Les Huns et les Squières envahirent la Thrace.

Pulchérie, sœur aînée de Théodose, devint dès l'âge de quinze ans l'institutrice de son frère. Le palais se changea en monastère : Théodose se levoit de grand matin avec ses

[1] Tillemont, Hist. des Emp., t. 5, p. 472.

sœurs, pour chanter à deux chœurs les louanges de Dieu. Jamais ce prince ne vengea une injure; il laissa rarement exécuter un criminel à mort. Il disoit : il est aisé de faire mourir un homme, mais Dieu seul lui peut rendre la vie. Un jour le peuple demandoit un athlète pour combattre les bêtes féroces; Théodose qui étoit présent, répondit : « Ne savez-» vous pas qu'il n'y a rien de cruel et d'inhumain » dans les combats où nous avons accoutumé » d'assister [1]?

Ce prince doux avoit inventé une lampe perpétuelle, afin que ses domestiques ne fussent pas obligés de se lever la nuit pour la rallumer [2]. Instruit [3], aimant les arts jusqu'à peindre et à modeler de sa propre main, il écrivoit si bien qu'on lui avoit donné le surnom de calligraphe. Du reste il manquoit de grandeur d'âme, avoit peu de cœur, n'aimoit point la guerre, achetoit la paix des Barbares et particulièrement d'Attila.

[1] Populus vociferari cœpit : cum ferâ bestiâ audax quidam bestiarius pugnet!

Quibus ille ita respondit :

Nescitis nos cum humanitate et clementiâ spectaculis interesse solitos ? (Socr., p. 362.)

[2] Sozo., Prolegom., p. 396.

[3] Semper lectitandis libris occupatus. (Constantini Manassis compendium, p 55.)

Il mettoit son seing au bas de tous les papiers qu'on lui présentoit sans les lire, tant il avoit l'aversion des affaires [1]. Il signa de la sorte l'acte de l'esclavage de l'impératrice [2]; ce fut Pulchérie qui essaya de le corriger par cette innocente leçon. Saint Augustin remarque que cet empereur auroit été un saint dans la solitude [3].

Théodose étoit livré aux eunuques qui débauchoient la virilité du prince : Antioque, grand chambellan du palais, conduisoit tout. Théodose se mêla trop des affaires ecclésiastiques : il favorisa l'hérésie d'Eutichès et appuya les violences de Dioscore.

Je dois vous faire remarquer sous Théodose quelques lois caractéristiques du temps : lois con-

[1] Si quis ei chartam offerret, rubris et in eâ litteris nomen imperatorium subscribebat, non inspectis priùs eis quæ essent in eâ prescriptis. (Id., ibid.)

[2] Quamobrem divinis exornata dotibus Pulcheria fratrem ab hoc vitio revocare studens, singulari diligentiâ imperatorem monebat.... Litteras fingit, in quibus perscriptum foret, imperatorem Pulcheriæ sorori conjugem suam veluti mancipium donasse. Hanc chartam fratri offert, rogat hanc scripturam litteris imperatoriis munire ac subsignare velit. Imperator precibus sororis annuit, mox calamum prehendit manu et exaratis purpurei coloris litteris, chartam confirmat. (Id., ibid.)

[3] Epist.

tre les hérésiarques de toutes les sortes : Manichéens, Pepuzeniens, Phrygiens, Priscillianistes, Ariens, Macédoniens, Tunoniens, Novatiens, Sabastiens ; lois pour les professeurs des lettres à Constantinople; dix professeurs latins pour les humanités, dix grecs, trois latins pour la rhétorique, cinq grecs appelés sophistes; un pour les secrets de la philosophie; deux pour le droit. C'étoit le sénat qui choisissoit les professeurs publics; ils subissoient un examen : lois pour défendre d'enseigner (419) aux Barbares la construction des vaisseaux et qui prononcent la peine de mort contre les délinquants : lois qui accordent à chacun le droit de fortifier ses terres et ses propriétés [1]. Ce droit est tout le moyen âge.

En 421 Théodose épouse Eudocie, fille d'Héraclide, philosophe d'Athènes ou de Léonce, sophiste; elle s'appeloit Athénaïde avant d'être baptisée. Athènes, qui n'avoit pas fourni un tyran à l'empire romain, lui donnoit pour reine une muse : Eudocie étoit poëte : elle mit en vers cinq livres de Moïse, Josué, les Juges et la touchante églogue de Ruth.

Il ne faut pas confondre Eudocie avec Eudoxie, nom de sa belle-mère et nom aussi de la

[1] Cod. Th.

fille qu'elle eut de Théodose et qui fut mariée à Valentinien III, l'an 437.

Revenons aux affaires de l'Italie.

Honorius s'étant privé du secours de Stilicon auroit pu donner le commandement des troupes romaines à Sarus le Goth, homme de guerre, mais il le rejeta parce que Sarus étoit païen. Alaric proposoit la paix à des conditions acceptables; on les refusa : il vint mettre le siége devant Rome[1]. Serène, veuve de Stilicon, étoit dans cette ville, le sénat la crut d'intelligence avec Alaric, et la fit étouffer par le conseil de Placidie, sœur d'Honorius.

Alaric ferma le Tibre : la famine et la peste désolèrent les assiégés[2]. Alaric consentit à s'éloigner moyennant une somme immense[3]. On dépouilla les statues des richesses dont elles étaient ornées, entre autres celles du courage et de la vertu[4].

[1] An. 408.

[2] Portas undique concluserat, et occupato Tiberi flumine, sub ministrationem commeatus è porta impediebat.... Famem pestis comitabatur. (Zosim., Hist., lib. v, p. 105. Basilid.)

[3] Omne aurum quod in urbe foret et argentum. (Id., p. 106.)

[4] Non ornamenta dumtaxat sua simulachris ademerunt, verum etiam nonnulla et auro et argento facta

Honorius renfermé dans Ravennes ne ratifioit point le traité conclu. Le sénat lui députa Attale, intendant des largesses, Cécilien et Maximien : ils n'obtinrent rien de l'empereur dominé par Olympe.

Alaric se rapprocha de Rome, et battit Valens qui la venoit secourir.

Olympe disgracié, puis rétabli, puis disgracié encore, eut les oreilles coupées, et on l'assomma. Jove succéda à Olympe; il avoit connu Alaric en Épire; il étoit païen et versé dans les lettres grecques et latines. La nécessité des temps avoit amené une tolérance momentanée; une loi d'Honorius, de 409, accorde la liberté de religion aux païens et aux hérétiques.

Alaric assiége de nouveau la ville éternelle; l'habile et dédaigneux Barbare, voulant trancher les difficultés qu'il avoit avec l'empereur, change le chef de l'empire; il oblige les Romains à recevoir pour auguste Attale, devenu préfet de Rome. Attale plaisoit aux Goths parce qu'il avoit été baptisé par leur évêque.

Attale nomme Alaric général de ses armées.

conflârunt : quorum erat in numero Fortitudinis quoque simulachrum quam Romani Virtutem vocant.

Quod sane corrupto quidquid fortitudinis atque virtutis apud Romanos superabat extinctum fuit. (Zosim., Hist., lib. v, p. 107. Basileæ.)

Il va coucher une nuit au palais, et prononce un discours pompeux devant le sénat.

Il marche ensuite contre Honorius, son digne rival. Honorius envoie des députés à Attale, et lui offre la moitié de l'empire d'Occident. Attale propose la vie à Honorius et une île pour lieu d'exil. Jove trahit à la fois Honorius et Attale. Alaric, qui tient Ravennes bloquée et qui commence à se dégoûter d'Attale, lui soumet néanmoins toutes les villes de l'Italie, Bologne excepté[1]. Ces scènes étranges se passent en 409.

En Espagne Géronce se soulève contre Constantin, l'usurpateur qui régnoit à Arles, et communique la pourpre à Maxime.

L'Angleterre, que Rome ne défend plus, se met en liberté. Dans les Gaules les provinces armoricaines se forment en républiques fédératives[2]. Les Alains, les Vandales et les Suèves entrent en Espagne (409, 28 septembre). Les Vandales avoient pour roi Gonderic, et les Suèves, Ermeric. Les provinces ibériennes sont tirées au sort : la Galice échoit aux Suèves et aux Vandales de Gonderic, la Lusitanie et la province de Carthagène sont adjugées aux Alains, la Bœtique tombe en partage à d'autres Van-

[1] Zos., p. 829 et seq.

[2] Id., ibid.

dales, dont elle prit le nom de *Wandalousie.* Quelques peuples de la Galice se maintinrent libres dans les montagnes [1].

En 410, sur des négociations entamées avec Honorius, Alaric dégrade Attale; il le dépouille publiquement des ornemens impériaux à la porte de Rimini [2]. Attale et son fils Ampèle restent sur les chariots de leur maître. Alaric gardoit aussi dans ses bagages Placidie, sœur d'Honorius, demi-reine, demi-esclave. Il essaie de conclure la paix avec le frère de cette princesse, auquel il envoie le manteau d'Attale. Honorius hésite; Alaric reprend son empereur parmi ses valets, remet la pourpre sur le dos d'Attale et marche à Rome. L'heure fatale sonna le vingt-quatrième jour d'août, l'an 410 de Jésus-Christ.

Rome est forcée ou trahie : les Goths, élevant leurs enseignes au haut du Capitole, annoncent à la terre le changement des races [3].

Après six jours de pillage, les Goths sortent de Rome comme effrayés; ils s'enfoncent dans l'Italie méridionale; Alaric meurt : Ataulphe, son beau-frère, lui succède.

[1] Aug., ep. 122; Pros. Chr. Soz., p. 814; Idal. ch., p. 10.

[2] Soz., p. 830.

[3] Les détails se trouveront à l'article des mœurs des Barbares.

Dans les années 411 et 412 il n'y eut plus de consuls, comme il n'y avoit plus de monde romain, du moins on ne retrouve pas leurs fastes dans ces deux années. Il s'éleva pourtant alors un général de race latine. Constance étoit de Naïsse, patrie de Constantin; il s'étoit fait connoître du temps de Théodose; il avoit le titre de comte lorsqu'Honorius songea à l'employer. Si l'on ne connoissoit l'orgueil humain, on ne comprendroit pas qu'Honorius pardonnât moins à un chétif compétiteur qui lui disputoit le diadème, qu'aux Barbares qui le lui arrachoient: Constance eut ordre d'aller attaquer Constantin, tyran des Gaules.

Géronce, qui avoit proclamé Maxime auguste en Espagne, tenoit Constantin assiégé dans Arles: il fut abandonné de son armée aussitôt que Constance parut. Maxime tomba avec Géronce et vécut parmi les Barbares dans la misère.

Constantin, délivré de Géronce, se remit lui et son fils Julien entre les mains du général d'Honorius: il s'étoit fait ordonner prêtre avant de se rendre[1], par Héros, évêque d'Arles; précaution

[1] Post hanc victoriam..... Constantinus cognitâ Edonici cæde, purpuram et reliqua imperii insignia deposuit. Cumque ad ecclesiam venisset, illic presbyter ordinatus est. (Soz., cap. 15, lib. IX, p. 816, d.)

qui ne le sauva pas : il fut envoyé avec son fils en Italie; on les décapita à douze lieues de Ravenne.

Édobic ou Édobinc, chef frank et général de Constantin, avoit essayé de le secourir. Constance et Ulphilas, capitaine goth qui commandoit sa cavalerie, défirent Édobic sur les bords du Rhône. Édobic se réfugia chez Ecdice, seigneur gaulois auquel il avoit jadis rendu des services[1]. Ecdice coupa la tête à son hôte et la porta à Constance[2]. « L'empire, dit Constance en recevant le pré- » sent, remercie Ulphilas de l'action d'Ecdice[3]. Et Constance chassa de son camp comme y pouvant attirer la colère du ciel, ce traître à l'amitié et au malheur[4].

Jovin prit la pourpre à Mayence dans l'année 412.

Les Goths, après avoir évacué l'Italie, étoient

[1] Profugit ad Ecdicium qui multis olim beneficiis ab Edobico affectus, amicus illi esse putabatur. (Soz., lib. IX, cap. 14, p. 816.)

[2] Verum Ecdicius caput Edoibci amputatum ad Honorii duces detulit. (Id., ibid.)

[3] Constantius vero caput quidem accepi jussit, dicens rempublicam gratias agere Ulfilæ ob facinus Edicii. (Id., ibid.)

[4] Sed cum Ecdicius apud eum manere vellet abcedere eum jussit, nec sibi, nec exercitui commodam fore ratus consuetudinem hujus viri, qui tam malè hospites suos exciperet. (Id., ibid.)

descendus dans la Provence. Ataulphe s'allie avec Jovin, lequel avoit nommé auguste Sébastien son frère : il se brouille bientôt avec eux et les extermine[1]. Les généraux d'Honorius s'étoient joints aux Goths dans cette expédition.

L'an 413 Héraclien se révolte en Afrique. Il aborde en Italie, est repoussé, s'enfuit à Carthage, et va mourir inconnu dans le temple de Mnémosine.

Honorius avoit une qualité singulière : c'étoit de n'entendre à aucun arrangement; il opposoit son ignominieuse lâcheté à tout, comme une vertu. Lui offroit-on la paix lorsqu'il n'avoit aucun moyen de se défendre? il chicanoit sur les conditions, les éludoit et finissoit par s'y refuser. Sa patience usoit l'impatience des Barbares; ils se fatiguoient de le frapper, sans pouvoir l'amener à se reconnoître vaincu. Mais admirez l'illusion de cette grandeur romaine qui imposoit encore, même après la prise de Rome!

Ataulphe désiroit ardemment épouser Placidie, toujours captive; il la demandoit toujours en mariage à son frère qui la refusoit toujours. Pendant ces négocations cent fois interrompues et renouées, le successeur d'Alaric s'empara de Narbonne et peut-être de Toulouse; il échoua

[1] Oros., p. 224; Idat., Chr.

devant Marseille; il y fut repoussé et blessé par le comte Boniface: Bordeaux lui ouvrit ses portes.

Les Francks, dans l'année 413, brûlèrent Trèves. Les Burgondes, ou Bourguignons [1], s'établirent définitivement dans la partie des Gaules à laquelle ils donnèrent leur nom.

Las des refus d'Honorius, Ataulphe résolut de prendre à femme celle dont il eût pu faire sa concubine par droit de victoire. Le mariage avoit peut-être eu lieu à Forli [2], en Italie; il fut solemnisé à Narbonne, au mois de janvier l'an 414. Ataulphe étoit vêtu de l'habit romain, et cédoit la première place à la grande épousée: on la voyoit assise sur un lit orné de toute la pompe d'une impératrice. Cinquante beaux jeunes hommes vêtus de robes de soie, eux-mêmes partie de l'offrande, déposèrent aux pieds de Placidie cinquante bassins remplis d'or et cinquante remplis de pierreries [3]. Attale, qui

[1] Il y a aussi les Burugondes qu'il ne faut pas confondre avec les Burgondes ou Bourguignons.

[2] Jornand., cap. 31.

[3] Inter alia nuptiarum dona, donatur Adulphus etiam quinquaginta formosis pueris, sericâ veste indutis, ferentibus singulis utrâque manu ingentes discos binos. quorum alter auri plenus, alter lapillis pretiosis, vel pretii inestimabilis, quæ ex romanæ urbis direptione Gothi deprædati fuerant. (Idat., Chron., an. 414. Voyez aussi Olymp. *apud Photium*.)

d'empereur étoit devenu on ne sait quelle chose à la suite des Goths, entonna le premier épithalame [1]. Ainsi un roi goth, venu de la Scythie, épousoit à Narbonne Placidie son esclave, fille de Théodose et sœur d'Honorius, et lui donnoit en présent de noces les dépouilles de Rome : à ces noces dansoit et chantoit un autre Romain que les Barbares faisoient histrion, comme ils l'avoient fait empereur, comme ils le firent ambassadeur auprès d'un aspirant à l'empire, comme il leur plut de lui jeter de nouveau la pourpre.

Finissons-en avec Attale. Après le mariage de Placidie, ce maître du monde qui n'avoit ni terre, ni argent, ni soldats, nomme intendant de son domaine le poëte Paulin, petit-fils du poëte Ausone [2]. Abandonné par les Barbares, Attale, qui avoit suivi les Goths en Espagne, s'embarque pour aller on ne sait où : il est pris sur mer et conduit enchaîné à Ravenne. A la nouvelle de cette capture, Constantinople se répandit en actions de grâces [3], et s'épuisa en réjouissances publiques. Honorius, dans une espèce de triomphe à Rome, en 417,

[1] Idat., Chron., an. 414; Olymp., ap. Phot.

[2] Paulin., Pœnit. Euchar. poem., p. 287.

[3] Chron. Alex., p. 708.

fit marcher devant son char le formidable vaincu, le contraignit ensuite de monter sur le second degré de son trône afin que Rome, déshonorée par Alaric, pût contempler et admirer l'illustre victoire du grand César de Ravenne. Le prisonnier eut la main droite coupée, ou tous les doigts, ou seulement un doigt de cette main [1] : on ne craignoit pas qu'elle portât l'épée, mais qu'elle signât des ordres; apparemment qu'il y avoit encore quelque chose au-dessous d'Attale pour lui obéir. Il acheva ses jours dans l'île de Lipari qu'il avoit jadis proposée à Honorius, et comme il étoit possédé de la fureur de vivre, il est probable qu'il fut heureux. On avoit vu un autre Attale, chef d'un autre empire : c'étoit ce martyr de Lyon à qui l'on fit faire le tour de l'amphithéâtre, précédé d'un écriteau portant ces mots : *Le chrétien Attale.*

Honorius avoit conclu la paix avec Ataulphe, son beau-frère; celui-ci s'engageoit à évacuer les Gaules et à passer en Espagne. Placidie accoucha d'un fils qu'on nomma Théodose et qui vécut peu. Retiré au delà des Pyrénées, Ataulphe est tué d'un coup de poignard par un de ses domestiques, à Barcelone (415). Les six enfants

[1] Oros., p. 224; Philost., lib. XII, cap. V; Zos., lib. VI.

qu'il avoit eus d'une première femme sont tués après lui.

Les Visigoths mettent sur le trône Sigéric, frère de Sarus; Sigéric est massacré le septième jour de son élection. Son successeur fut Vallia : Vallia traite avec Honorius et lui renvoie Placidie redevenue esclave, pour une rançon de six cent mille mesures de blé [1].

Constance, général des armées d'Occident, épousa la veuve d'Ataulphe malgré elle : elle lui donna une fille, Justa Grata Honoria, et un fils, Valentinien III.

L'année qui précéda l'éclipse de 418, marque le commencement du règne de Pharamond [2].

En 418, Vallia extermina les Silinges et les Alains en Espagne. Les Goths revinrent dans les Gaules où Honorius leur céda la seconde Aquitaine, tout le pays depuis Toulouse jusqu'à l'Océan [3].

Le royaume des Visigoths prenoit la forme chrétienne sous les évêques ariens. Théodoric porta la couronne après Vallia. Vallia laissa une fille mariée à un Suève, dont elle eut ce

[1] Pros. chron. Phot.; Soz., lib. IX, cap. 9; Philost., lib. XII, cap. 4, p. 534; Oros., p. 224.

[2] Valerii, Re. Franc., lib. III, p. 118.

[3] Valerii, Re. Franc., lib. III, p. 115.

[4] Sid. Ap., carm. 2, p. 300.

Ricimer [1] qui devoit achever la ruine de l'empire d'Occident. Une constitution d'Honorius et de Théodose, adressée l'an 418 à Agricola, préfet des Gaules, lui enjoint d'assembler les états généraux des trois provinces d'Aquitaine, et de quatre provinces de la Narbonnoise. Les empereurs décident que, selon un usage déjà ancien, les états se tiendront tous les ans dans la ville d'Arles des Ides d'Août aux Ides de septembre (du 15 août au 13 septembre). Cette constitution est un très-grand fait historique qui annonce le passage à une nouvelle espèce de liberté.

Constance, père d'Honoria et de Valentinien III, est fait auguste et meurt.

Honorius oblige sa sœur Placidie, qu'il aimoit trop peut-être [2], à se retirer à Constantinople avec sa fille Honoria et son fils Valentinien. Au bout d'un règne de vingt-huit ans, qui n'a d'exemple pour le fracas de la terre que les trente dernières années où j'écris, Honorius expire à Ravenne, douze ans et demi après le sac de Rome, attachant son petit nom à la traîne du grand nom d'Alaric.

Cette époque compte quelques historiens; elle eut aussi des poëtes. Ceux-ci se montrent particu-

[1] Dom. Bouq., Re. Gal. et Franc. script.; Sid. Ap.
[2] Phot., cap. 80, p. 197, voce Olymp.

lièrement au commencement et à la fin des sociétés : ils viennent avec les images ; il leur faut des tableaux d'innocence ou de malheurs ; ils chantent autour du berceau ou de la tombe, et les villes s'élèvent et s'écroulent au son de la lyre. Une partie des ouvrages d'Olympiodore, de Frigerid, de Claudien, de Rutilius, de Macrobe, sont restés.

Honorius publia (414) une loi par laquelle il étoit permis à tout individu de tuer des lions en Afrique, chose anciennement prohibée. « Il » faut, dit le rescrit d'Honorius, que l'intérêt » de nos peuples soit préféré à notre plaisir. »

ÉTUDES
OU
DISCOURS HISTORIQUES.

ÉTUDE QUATRIÈME
OU
QUATRIÈME DISCOURS
SUR LA CHUTE
DE L'EMPIRE ROMAIN,
LA NAISSANCE
ET LES PROGRÈS DU CHRISTIANISME,
ET L'INVASION DES BARBARES.

SECONDE PARTIE.

DE THÉODOSE II ET VALENTINIEN III A MARCIEN, AVITUS, LÉON I, MAJORIEN, ANTHÈME, OLYBRE, GLICERIUS, NÉPOS, ZÉNON ET AUGUSTULE.

L'EMPEREUR d'Occident, Valentinien III, étoit à Constantinople avec sa mère Placidie lorsqu'Honorius décéda. Jean, premier secrétaire, profita de la vacance du trône, et se

THÉODOSE II, VALENTINIEN III, MARCIEN, AVITUS, LÉON Ier., MAJORIEN, ANTHÈME, OLYBRE, GLICERIUS, NÉPOS,

Zénon et Augustule, emp.
Célestin Ier, Sixte III, Léon I, Hilaire et Simplicius, papes.
De 423 à 476.

fit déclarer auguste à Rome. Pour soutenir son usurpation il sollicita l'alliance des Huns. Théodose défendit les droits de son cousin. Ardaburius passa en Italie avec une armée. Jean, abandonné des siens, fut pris: on le promena sur un âne au milieu de la populace d'Aquilée; on lui avoit déjà coupé une main [1]; on lui trancha bientôt la tête. Ce prince d'un moment décréta la liberté perpétuelle des esclaves [2]: les grandes idées sociales traversent rapidement la tête de quelques hommes, long-temps avant qu'elles puissent devenir des faits: c'est le soleil qui essaie de se lever dans la nuit.

Valentinien avoit six ans, lorsqu'on le proclama auguste sous la tutelle de sa mère. L'Illyrie occidentale fut abandonnée à l'empire d'Orient. Un édit déclara qu'à l'avenir les lois des deux empires cesseroient d'être communes.

Deux hommes jouissoient à cette époque d'une réputation méritée: Ætius et Boniface ont été surnommés les derniers Romains de l'empire, comme Brutus est appelé le dernier Romain de la république: malheureusement ils n'étoient point, ainsi que Brutus, enflammés de

[1] Philost., p. 538; Procop., de Bel. Vand., lib. 1, cap. 3.

[2] Cod. Theod., tom. III, p. 938.

l'amour de la liberté et de la patrie; cette noble passion n'existoit plus. Brutus aspiroit au rétablissement de l'ancienne liberté affranchie de la tyrannie domestique : qu'auroient pu rêver Ætius et Boniface? le rétablissement du vieux despotisme délivré du joug étranger. Ce résultat ne pouvoit avoir pour eux la force d'une vertu publique; aussi combattoient-ils avec des talents personnels pour des intérêts privés nés d'un autre ordre de choses. Il se mêloit à leurs actions un sentiment d'honneur militaire; mais l'indépendance de leur pays, s'ils l'avoient conquise, n'eût été qu'un accident de leur gloire.

La défaite d'Attila a immortalisé Ætius; la défense de Marseille contre Ataulphe et la reprise de l'Afrique sur les partisans de l'usurpateur Jean, ont fait la renommée de Boniface : il est devenu plus célèbre pour avoir livré l'Afrique aux Barbares que pour l'avoir délivrée des Romains. Dans les titres d'illustration dé Boniface, on trouve l'amitié de saint Augustin. Placidie devoit tout à ce grand capitaine; il lui avoit été fidèle au temps de ses malheurs; Ætius, au contraire, avoit favorisé la révolte de Jean, et négocié le traité qui faisoit passer soixante mille Huns des bords du Danube aux frontières de l'Italie.

Ætius étoit fils de Gaudence, maître de la cavalerie romaine et comte d'Afrique : élevé dans la garde de l'empereur, on le donna en otage à Alaric vers l'an 403, et ensuite aux Huns dont il acquit l'amitié. Ætius avoit les qualités d'un homme de tête et de cœur ; un trait particulier le distinguoit des gens de sa sorte : l'ambition lui manquoit, et pourtant il ne pouvoit souffrir de rival d'influence et de gloire. Cette jalouse foiblesse le rendit faux envers Boniface, quoiqu'il eût de la droiture : il invita Placidie à retirer à Boniface son gouvernement d'Afrique, et il mandoit à Boniface que Placidie le rappeloit dans le dessein de le faire mourir[1]. Boniface s'arme pour défendre sa vie qu'il croit injustement menacée; Ætius représente cet armement comme une révolte qu'il avoit prévue. Poussé à bout, Boniface a recours aux Vandales répandus dans les provinces méridionales de l'Espagne.

Gonderic, roi de ces Barbares, venoit de mourir ; son frère bâtard Genseric, ou plus correctement Gizerich, avoit pris sa place. Sollicité par Boniface, il fait voile avec son armée et aborde en Afrique, au mois de mai 429 : trois siècles après, le ressentiment et la trahison d'un autre capitaine devoient appeler d'Afrique

[1] Procop., de Bell. Vand., lib. I, cap. 3, p. 183.

en Espagne des vengeurs d'une autre querelle domestique : les Maures s'embarquèrent où les Vandales avoient débarqué; ils traversèrent en sens contraire ce détroit dont les tempêtes ne purent défendre le double rivage contre les passions des hommes.

Les troubles que produisoit en Afrique le schisme des Donatistes facilitèrent la conquête de Genseric : ce prince étoit arien; tous ceux qu'opprimoit l'église orthodoxe regardèrent l'étranger comme un libérateur [1]. Les Vandales, assistés des Maures furent bientôt devant Hippone où mourut saint Augustin.

Boniface et Placidie s'étoint expliqués; la fourberie d'Ætius avoit été reconnue. Boniface repentant essaya de repousser l'ennemi : on répare le mal qu'un autre a fait, rarement le mal qu'on fait soi-même. Boniface, vaincu dans deux combats, est obligé d'abandonner l'Afrique, quoiqu'il eût été secouru par Aspar général de Théodose [2] : Placidie le reçut généreusement, l'éleva au rang de patrice et de maître général des armées d'Occident. Ætius, qui triomphoit dans les Gaules, accourt en Italie avec une multitude de Barbares. Les deux généraux, comme deux

[1] Gibb. Fall of the Rom. Emp.

[2] Procop., de Bel. Vand., lib. I, cap. 3.

empereurs, vident leur différent dans une bataille: Boniface remporta la victoire (432) mais Ætius le blessa avec une longue pique qu'il s'étoit fait tailler exprès [1]. Boniface survécut trois mois à sa blessure : par une magnanimité que réveilloient en lui les malheurs de la patrie, il conjura sa femme, riche Espagnole, veuve bientôt, de donner sa main à Ætius [2]. Placidie déclare Ætius rebelle, l'assiége dans les forteresses où il essaie de se défendre et le force de se réfugier auprès de ces Huns qu'il devoit battre aux champs catalauniques.

Après avoir négocié un traité de paix avec Valentinien III, pour se donner le temps d'exterminer ses ennemis domestiques, Genseric s'approcha de Carthage, surnommée la Rome africaine; il y entra le 9 octobre 439. Cinq cent quatre-vingt-cinq ans s'étoient écoulés depuis que Scipion le jeune avoit renversé la Carthage d'Annibal.

L'année de la prise de la Carthage romaine par un Vandale, fut celle du voyage d'Eudocie, l'Athénienne, femme de Théodose II, à Jérusalem. Assise sur un trône d'or, elle prononça,

[1] Idat. Chron. Marcel.; Chron.; Excerp. ex Hist. Goth. Prisc.

[2] Marcel. Chron.

en présence du peuple et du sénat, un panégyrique des Antiochiens [1], dans la ville dont Julien avoit fait la satire. De Jérusalem elle envoya, à Pulchérie, sa belle-sœur, le portrait de la Vierge fait, disoit-on, de la main de saint Luc [2]. La tradition de cette image arriva par la succession des peintres, jusqu'au pinceau de Raphaël : la religion, la paix et les arts marchent inaperçus à travers les siècles, les révolutions, la guerre et la barbarie. Eudocie, soupconnée d'un attachement trop vif pour Paulin, retourna à Jérusalem où elle mourut. Une pomme que Théodose avoit envoyée à Eudocie, et qu'Eudocie donna à Paulin, découvrit un mystère dont l'ambition de Pulchérie profita [3].

Maintenant que je vous ai retracé l'invasion des Goths et des divers peuples du Nord, il me reste à vous parler de celle des Huns qui engloutit un moment toutes les autres.

Lorsque les Huns passèrent les Palus-Méotides, ils avoient pour chef Balamir, ou Balamber; on trouve ensuite Uldin et Caraton [4]. Les

[1] Chron. Alex., p. 732; Lesag., de Hist. eccl., p. 227.

[2] Nicephor., lib. XIV, cap. 2, p. 44, b. c.

[3] Chron. Pascal. seu Alexand., p. 315-16.

[4] Jornand., cap. 24-48; Vales. Re. Franc., lib. III; Phot., cap. 80.

ancêtres d'Attila avoient régné sur les Huns, ou, si l'on veut, ils les avoient commandés. Mundiuque ou Mundzucque, son père, avoit pour frère Octar et Rouas, ou Roas, ou Rugula, ou Rugilas, et il étoit puissant. Les Huns multiplièrent leurs camps entre le Tanaïs et le Danube[1] : ils possédoient la Pannonie et une partie de la Dacie, lorsque Rouas mourut[2]; il eut pour successeur ses deux neveux, Attila et Bléda, qui pénétrèrent dans l'Illyrie. Attila tua Bléda et resta maître de la monarchie des Huns[3]. Il attaqua les Perses en Asie, et rendit tributaire le nord de l'Europe : la Scythie et la Germanie reconnoissoient son autorité, son empire touchoit au territoire des Francks et s'approchoit de celui des Scandinaves; les Ostrogoths et les Gépides étoient ses sujets; une foule de rois, et sept cent mille guerriers marchoient sous ses ordres[4].

On veut aujourd'hui, sur l'autorité des *nibelungen*, poëme allemand de la fin du douzième siècle ou du commencement du treizième, que le nom original d'Attila ait été *Etzel* : je n'en crois rien du tout. Dans tous les cas il n'est guère

[1] Am. Marcel., lib. XXXI.
[2] Prisc., p. 47; Prosp. Tis. Chron.
[3] Prosp.; Marcel.
[4] Prisc., p. 64; Prosp. Chron.; Jornand.

probable que le nom d'Etzel, fasse oublier celui d'Attila [1].

Vainqueur du monde barbare, Attila tourna ses regards vers le monde civilisé. Genseric, craignant que Théodose II n'aidât Valentinien III à recouvrer l'Afrique, excita les Huns à envahir de préférence l'empire d'Orient [2]. Vous remarquerez combien les barbares étoient rusés, astucieux, amateurs des traités, combien les intérêts des diverses cours leur étoient connus, avec quel art ils négocioient en Europe, en Afrique, en Asie, au milieu des événements les plus divers et les plus compliqués. Une querelle pour une foire au bord du Danube, fut le prétexte de la guerre entre Attila [3] et Théodose (407 ou 408).

Le débordement des Huns couvrit l'Europe dans toute sa largeur, depuis le Pont-Euxin jusqu'au golfe Adriatique. Trois batailles perdues par les Romains amenèrent Attila aux portes de Constantinople. Une paix ignominieuse termina ces premiers ravages. Attila en se retirant emporta un lambeau de l'empire d'Orient : Théodose lui donna six mille livres d'or,

[1] Voyez les *éclaircissements* à la fin du volume.
[2] Prisc, p. 40.
[3] Id., p. 33.

et s'engagea à lui payer un tribut annuel du sixième ou des deux sixièmes de cette somme[1].

A la suite de ces événements le roi des Huns avoit envoyé à Constantinople (449) une députation dont faisoit partie Oreste, son secrétaire, qui fut père d'Augustule, dernier empereur romain. Ces guerres prodigieuses, ces changements étranges de destinée, nous étonnoient plus il y a un demi-siècle qu'ils ne nous frappent aujourd'hui : accoutumés au spectacle de petits combats renfermés dans l'espace de quelques lieues et qui ne changeoient point les empires, nous étions encore habitués à la stabilité héréditaire des familles royales. Maintenant que nous avons vu de grandes et subites invasions ; que le tartare, voisin de la muraille de la Chine, a campé dans la cour du Louvre, et est retourné à sa muraille ; que le soldat français a bivouaqué sur les remparts du Kremlin ou à l'ombre des Pyramides ; maintenant que nous avons vu des rois, de vieille ou nouvelle race, mettre le soir dans leurs porte-manteaux leurs sceptres vermoulus ou coupés le matin sur l'arbre, ces jeux de la fortune nous sont devenus familiers : il n'est

[1] Evag., de Hist. eccl., p. 62; Marcel. Chron.; Jorn. Rer. Goth., cap. 44; Prisc., p. 44; Théoph. Chronogr., p. 88.

monarque si bien apparenté, qui ne puisse perdre dans quelques heures le bandeau royal du trésor de Saint-Denis; il n'est si mince clerc ou gardeur de cavales qui ne puisse trouver une couronne dans la poussière de son étude ou dans la paille de sa grange.

L'eunuque Chrysaphe, favori de Théodose, essaya de séduire Édécon, un des négociateurs d'Attila, et crut l'avoir engagé à poignarder son maître. Édécon de retour au camp des Huns révéla le complot. Attila renvoya Oreste à Constantinople avec des preuves et des reproches, demandant pour satisfaction la tête du coupable. Les patrices Anatole et Nomus furent chargés d'apaiser Attila avec des présents [1]; Priscus les accompagnoit; il nous a laissé le récit de sa mission et de son voyage. Ce même Priscus avoit vu Mérovée, roi des Franks, à Rome [2].

Sur ces entrefaits Théodose mourut à Constantinople l'an 450, d'une chute de cheval [3]; il étoit âgé de cinquante ans. Le code qui porte son nom a fait la seule renommée de ce prince; monument composé des débris de la législation antique, semblable à ces colonnes qu'on

[1] Prisc. de Leg., p. 34 et seq.

[2] Id. Ib., p. 40.

[3] Theodor., p. 55.

élève avec l'airain abandonné sur un champ de bataille; monument de vie pour les Barbares, de mort pour les Romains, et placé sur la limite de deux mondes.

Les historiens ecclésiastiques sont de cette époque; les rappeler c'est reconnoître la position de l'esprit humain : Sozomène, Socrate, Théodoret, Philostorge, Théodore, auteur de l'histoire Tripartite, Philippe de Side, Priscus et Jean l'orateur.

Pulchérie, depuis long-temps proclamée *augusta*, plaça la couronne de son frère Théodose sur la tête de Marcien : pour mieux assurer les droits de ce citoyen obscur, moitié homme d'épée, moitié homme de plume, elle l'épousa, et demeura vierge (451) [1]. Cette élection ne fut contestée, ni du sénat, ni de la cour, ni de l'armée: prodigieux changement dans les mœurs. Ici commence un esprit inconnu à l'antiquité, et qui fait pressentir ce moyen âge où tout étoit aventures : des femmes disposent des empires ; Placidie, sœur d'Honorius et captive d'un Goth, passe dans le lit de ce Goth qui aspire à la pourpre; Pulchérie, sœur de Théodose II, porte l'Orient à Marcien; Honoria, sœur de Valentinien III, veut donner

[1] Evag., lib. I, cap. 1.

l'Occident à Attila; Eudoxie, fille de Théodose II et veuve de Valentinien III, appelle Genseric à Rome; Eudoxie, fille de Valentinien III, épouse Hunneric, fils de Genseric. C'est par les femmes que le monde ancien s'unit au monde nouveau: dans ce mariage, dont nous sommes nés, les deux sociétés se partagèrent les sexes: la vieille prit la quenouille, et la jeune l'épée.

Marcien étoit digne du choix de Pulchérie; il possédoit ce mérite qu'on ne retrouve que dans les classes inférieures au temps de la décadence des nations. Il a été loué par saint Léon le Grand [1]: on a dit qu'il avoit le cœur au-dessus de l'argent et de la crainte. Il apaisa les troubles de l'Église par le concile de Calcédoine; il répondit à Attila qui lui demandoit le tribut: « J'ai de l'or » pour mes amis, du fer pour mes ennemis [2]. » Lorsque Aspar, général de Théodose, attaqua l'Afrique, Marcien l'accompagnoit en qualité de secrétaire; Aspar fut défait par les Vandales, et Marcien se trouva au nombre des prisonniers de Genseric: attendant son sort, il se coucha à terre, et s'endormit dans la cour du roi. La chaleur était brûlante; un aigle survint, se plaça entre le visage de Marcien et le soleil, et

[1] Leo., ep. 89, p. 616; — Id., ep. 94, p. 628.
[2] Prisc, p. 39.

lui fit ombre de ses ailes. Genseric l'aperçut, s'émerveilla, et, s'il en faut croire cette ingénieuse fable, il rendit la liberté au prisonnier dont il préjugea la grandeur [1].

La fière réponse de Marcien à Attila blessa l'orgueil de ce conquérant : le Tartare hésitoit entre deux proies ; du fond de sa ville de bois, dans les herbages de la Pannonie, il ne savoit lequel de ses deux bras il devoit étendre pour saisir l'empire d'Orient ou l'empire d'Occident, et s'il arracheroit Rome ou Constantinople de la terre.

Il se décida pour l'Occident et prit son chemin par les Gaules. Ætius étoit rentré en grâce auprès de Placidie : on a vu qu'il avoit été l'hôte et le suppliant des Huns.

Le royaume des Visigoths, dans les provinces méridionales des Gaules, s'étoit fixé sous le

[1] Illi sub Dium coacti circiter meridiem, cum à sole quippe æstivo languescerent, sederant : inter quos Marcianus negligenter stratus ducebat somnum ; quâdam interim, ut perhibent, aquilâ supervolante, quæ passis alis ita se librabat, eumdemque in ære locum insistebatur, umbrâ blandiretur uni Marciano. Rem Gizericus è superiori contemplatus ædium parte, atque ut erat sagacissimus vir ingenio, divinum ostentum interpretatus... Deus illi destinasset imperium. (Procop. de Bel. Vand., lib. I, p. 185 et 186.)

sceptre de Théodoric, que quelques-uns ont cru fils d'Alaric. Clodion, le premier de nos rois, avoit étendu ses conquêtes jusqu'à la Somme; Ætius le surprit et le repoussa [1], mais Clodion finit par garder ses avantages. Clodion mort, ses deux fils se disputèrent son patrimoine; l'un d'eux, peut-être Mérovée, qui tout jeune encore était allé en ambassade à Rome [2], implora le secours de Valentinien, et son frère aîné rechercha la protection d'Attila [3].

Honoria, sœur de Valentinien, rigoureusement traitée à la cour de son frère, avoit été aimée d'Eugène, jeune Romain attaché à son service [4]. Des signes de grossesse se manifestèrent; l'impératrice Placidie fit partir Honoria pour Constantinople. Au milieu des sœurs de Théodose et de leurs pieuses compagnes, Honoria, qui avoit senti les passions, ne put goûter les vertus : de même que Placidie, sa mère, étoit devenue l'épouse d'un compagnon d'Alaric, elle résolut de se jeter dans les bras d'un Barbare : elle envoya secrètement un de ses eunuques porter son anneau au roi des Huns : Attila était horrible,

[1] Idat., Ch., p. 19; Vales., Re. Franc., lib. III.

[2] Prisc., Leg., p. 40.

[3] Sid., car. 7; Greg. Tur., lib. II.

[4] Marcel. Chron.

mais il était le maître du monde et le fléau de Dieu [1].

Armé de l'anneau d'Honoria, le chef des Huns réclamoit la dot de sa haute fiancée, c'est-à-dire une portion des états romains : on lui répondit que les filles n'héritoient pas de l'empire. Attila se prétendoit encore attiré par des intérêts que mettoit en mouvement une autre femme. Théodoric avait marié sa fille unique à Hunneric, fils de Genseric : sur un soupçon d'empoisonnement, Genseric la renvoya à son père, après lui avoir fait couper le nez et les oreilles. Les Visigoths menaçoient les Vandales de leur vengeance, et Genseric appeloit Attila son allié pour retenir Théodoric son ennemi [2].

[1] Jornandès place plus tôt l'envoi de cet anneau ; mais il confond les temps.

[2] Hujus ergo mentem ad vastationem orbis paratam comperiens Gizericus, rex Wandalorum, quem paulò antè memoravimus, multis muneribus ad Vesegotharum bella præcipitat, metuens ne Theodericus, Vesegotharum rex, filiæ ulcisceretur injuriam, quæ Hunnericho, Gizerici filio, juncta, prius quidem tanto conjugio lætaretur : sed postea, ut erat ille et in sua pignora truculentus, ob suspicionem tantummodo veneni ab eâ parati, eam amputatis naribus spolians decore naturali, patri suo ad Gallias remiserat, ut turpe funus miseranda semper offerret, et crudelitas, quâ etiam moverentur

Trois causes ou trois prétextes amenoient donc Attila en Gaule : la réclamation de la dot d'Honoria, l'intervention réclamée dans les affaires du royaume des Franks, la guerre contre les Visigoths, en vertu de l'alliance existante entre les Huns et les Vandales. Arbitre des nations, défenseur d'une princesse opprimée, le ravageur du monde, devancier de la chevalerie, se prépara à passer le Rhin au nom de l'amour, de la justice et de l'humanité.

Des forêts entières furent abattues; le fleuve qui sépare les Gaules de la Germanie se couvrit de barques [1] chargées d'innombrables soldats, comme ces autres barques qui transportent aujourd'hui, le long du Péné, les abeilles nomades des bergers de la Thessalie [2]. Saint Agnan, évêque d'Orléans, saint Loup, évêque de Troyes, sainte Geneviève, gardeuse de moutons à Nanterre, s'efforcèrent de conjurer la tempête: vous verrez l'effet et le caractère de leur intervention, quand je vous parlerai des mœurs des chrétiens.

externi, vindictam patris efficacius impetraret. (Jornand. de Reb. Get., cap. 36.)

[1] . . . . Cecidit citò secta bipenni
Hercynia in lintres, et Rhenum texuit alno.
(Sid. Ap., carm. 7, p. 97.)

[2] Pouqueville, voyage en Grèce.

Ætius n'avoit rien négligé pour combattre ses anciens amis : les Visigoths s'étoient, non sans hésitation, joints à ses troupes ; beaucoup de négociations avoient eu lieu entre Théodoric, Attila et Valentinien [1]. Ætius marcha au-devant des Huns, et les rencontra occupés et retardés devant Orléans, dont la destinée était de sauver la France ; Attila se retira dans les plaines Catalauniques, appelées aussi mauritiennes, longues de cent lieues, dit Jornandès, et larges de soixante-dix [2] : il y fut suivi par Ætius et Théodoric.

Les deux armées se mirent en bataille. Une colline qui s'élevoit insensiblement, bordoit la plaine ; les Huns et leurs alliés en occupoient la droite ; les Romains et leurs alliés la gauche. Là se trouvoit rassemblée une partie considérable du genre humain [3], comme si Dieu avoit voulu faire la revue des ministres de ses vengeances, au moment où ils achevoient de remplir leur mission : il leur alloit partager la conquête, et désigner les fondateurs des nouveaux royaumes. Ces peuples, mandés de tous les coins de la terre, s'é-

[1] Jornand., cap. 36.

[2] C. leugas, ut Galli vocant, in longum tenentes, et LXX in latum. (Jornand., cap. 36.)

[3] Fit ergo area innumerabilium populorum pars illa terrarum. (Jornand., cap. 36.)

toient rangés sous les deux bannières du monde à venir et du monde passé, d'Attila et d'Ætius. Avec les Romains marchoient les Visigoths, les Lœti, les Armoricains, les Gaulois, les Bréonnes, les Saxons, les Bourguignons, les Sarmates, les Alains, les Allamans, les Ripuaires et les Franks soumis à Mérovée; avec les Huns se trouvoient d'autres Franks et d'autres Bourguignons, les Rugiens, les Érules, les Turingiens, les Ostrogoths et les Gepides. Attila harangua ses soldats :

« Méprisez ce ramas d'ennemis désunis de » mœurs et de langage, associés par la peur. Pré» cipitez-vous sur les Alains et les Goths qui font » toute la force des Romains : le corps ne se peut » tenir debout quand les os en sont arrachés. » Courage! que la fureur accoutumée s'allume! » Le glaive ne peut rien contre les braves avant » l'ordre du destin. Cette foule épouvantée ne » pourra regarder les Huns en face. Si l'événe» ment ne me trompe, voici le champ qui nous » fut promis par tant de victoires. Je lance le » premier trait à l'ennemi : quiconque oseroit » devancer Attila au combat, est mort [1]. »

[1] Adunatas despicite dissonas gentes. Judicium pavoris est, societate defendi. . . . .
Alanos invadite, in Vesegothas incumbite. . . . .
Nec potest stare corpus, cui ossa substraxerit. Consur-

Cette bataille (453) fut effroyable, sans miséricorde, sans quartier. Celui qui pendant sa vie, dit l'historien des Goths, fut assez heureux pour contempler de pareilles choses et qui manqua de les voir, se priva d'un spectacle miraculeux [1]. Les vieillards du temps de l'enfance de Jornandès, se souvenoient encore qu'un petit ruisseau, coulant à travers ces champs héroïques, grossit tout à coup, non par les pluies, mais par le sang, et devint un torrent. Les blessés se traînoient à ce ruisseau pour y étancher leur soif, et buvoient le sang dont ils l'avoient formé [2]. Cent soixante-

gant animi, furor solitus intumescat. . . . . Victuros nulla tela convenient, morituros et in ocio fata præcipitant. . . . . Non fallor eventu, hic campus est quem nobis tot prospera promiserant Primus in hostes tela conjiciam. Si quis potuerit Attila pugnante ocium ferre, sepultus est. (Jornand., cap. 36.)

[1] Ubi talia gesta referuntur, ut nihil esset, quod in vitâ suâ conspicere potuisset egregius, qui hujus miraculi privaretur aspectu. (Id., cap. 40.)

[2] Nam si senioribus credere fas est, rivulus memorati campi humili ripa prolabens, peremptorum vulneribus sanguine multò provectus, non auctus imbribus, ut solebat, sed liquore concitatus insolito, torrens factus est cruoris augmento. Et quos illic coëgit in aridam sitim vulnus inflictum, fluentâ mixtâ clade traxerunt : ita constricti sorte miserabili sordebant, potantes sanguinem quem fudêre sauciati. (Jornand., cap. 40.)

deux milles morts couvrirent la plaine; Théodoric fut tué, mais Attila vaincu. Retranché derrière ses chariots pendant la nuit, il chantoit en choquant ses armes; lion rugissant et menaçant à l'entrée de la caverne où l'avoient acculé les chasseurs [1].

L'armée triomphante se divisa, soit par l'impatience ordinaire des Barbares, soit par la politique d'Ætius qui craignit qu'Attila passé ne laissât les Visigoths trop puissants. Comme je marque à présent tout ce qui finit, la victoire catalaunienne est la dernière grande victoire obtenue au nom des anciens maîtres du monde. Rome, qui s'étoit étendue peu à peu jusqu'aux extrémités de la terre, rentroit peu à peu dans ses premières limites; elle alloit bientôt perdre l'empire et la vie dans ces mêmes vallées des Sabins, où sa vie et son empire avoient commencé; il ne devoit rester de ce géant qu'une tête énorme, séparée d'un corps immense.

Attila s'attendoit à être attaqué; il ne s'aperçut de la retraite des vainqueurs qu'au long silence des campagnes [2] abandonnées aux cent

[1] Strepens armis tubis canebat, incussionemque minabatur : velut leo venabulis pressus, speluncæ aditus obambulans. (Id., ibid.)

[2] Sed ubi hostium absentia sunt longa silentia con-

soixante-deux mille muets de la mort. Échappé contre toute attente à la destruction, et rendu à sa destinée, il repasse le Rhin. Plus puissant que jamais, il entre l'année suivante en Italie, saccage Aquilée et s'empare de Milan. Valentinien quitte sa cache de Ravenne pour se recacher dans Rome, avec l'intention d'en sortir à l'approche du péril : la peur le faisoit fuir, la lâcheté le retint; également indigne de l'empire en l'abandonnant ou en le vendant. Deux consuls, Avienus et Trigesius, et le pape saint Léon, viennent traiter avec Attila. Le Tartare consent à se retirer sur la promesse de ce qu'il appeloit toujours la dot d'Honoria : une raison plus intérieure le toucha; il fut arrêté par une main qui se montroit partout alors, au défaut de celle des hommes. Cela sera dit en son lieu.

Attila se jette une seconde fois sur les Gaules, d'où Thorismond, successeur de Théodoric, le repousse. Le Hun rentre encore dans sa ville de bois, méditant de nouveaux ravages : il y disparoît. Le Héros de la Barbarie meurt, comme le Héros de la Civilisation, dans l'enivrement de la

secuta, erigitur mens ad victoriam, gaudia præsumuntur, atque potentis regis animus in antiqua fata revertitur. (Jornand., cap. 41.)

gloire et les débauches d'un festin; il s'endormit une nuit sur le sein d'une femme et ne revit plus le soleil; une hémorragie l'emporta: le conquérant creva du trop de sang qu'il avoit bu et des voluptés dont il se gorgeoit. Le monde romain se crut délivré, il ne l'étoit pas de ses vices; châtié, il n'étoit pas averti.

L'invasion d'Attila en Italie donna naissance à Venise. Les habitants de la Vénetie se renfermèrent dans les îlots voisins du continent. Leurs murailles étoient des claies d'osier: ils vivoient de poisson; ils n'avoient pour richesse que leurs gondoles et du sel qu'ils vendoient le long des côtes. Cassiodore les compare à des oiseaux aquatiques qui font leur nid au milieu des eaux [1]. Voilà cette opulente, cette mystérieuse, cette voluptueuse Venise de qui les palais rentrent aujourd'hui dans le limon dont ils sont sortis.

La Grande-Bretagne, malgré ses larmes et ses prières, avoit été abandonnée des Romains.

Quand l'épée d'Attila fut brisée, Valentinien, tirant pour la première fois la sienne, l'enfonça dans le cœur du dernier Romain: jaloux

[1] Aquatilium avium more domus est. (Variar., lib. XII, ep. 24.)

Voyez aussi *Verona illustrata* de Maffei, et l'Histoire de Venise par M. Daru.

d'Ætius, il tua celui qui avoit retardé si longtemps la chute de l'empire [1]. Valentinien viole la femme de Maxime, riche sénateur de la famille Anicienne [2] : Maxime conspire; Valentinien, dernier prince de la famille de Théodose, est assassiné en plein jour par deux Barbares, Transtila et Optila, attachés à la mémoire d'Ætius [3]. Maxime est élu à la place de Valentinien; son règne fut de peu de jours et il le trouva trop long. « Fortuné Damoclès! s'écrioit-il, regrettant » l'obscurité de sa vie, ton règne commença et » finit dans un même repas [4]. »

Maxime, devenu veuf, avoit épousé de force Eudoxie, veuve de Valentinien et fille de Théodose II. Eudoxie cherche un vengeur, et n'en voit point de plus terrible que Genseric. Les

[1] Prosp., Idat., an 454.

[2] Maximus quidam erat senator romanus... Uxorem habebat singulari continentiâ et formâ, commendatissimæ famæ præditam... Huic nactæ concubitu, obscœni libidine ardens Valentinianus... vim attulit obluctanti. (Procop., de Bell. Vand., lib. II, cap. 4, p. 187.)

[3] Id., ibid., Evag., lib. II, cap. 7.

[4] Dicere solebat vir litteratus atque ob ingenii merita quæstorius fulgentius, se ex ore ejus frequenter audisse, cùm perosus pondus imperii veterem desideraret securitatem : Felicem te Damocles, qui non uno longiùs prandio regni necessitatem toleravisti. (Sid. App., ep. 13, lib. II, p. 166.)

Vandales étoient devenus des pirates habiles et audacieux; ils avoient dévasté la Sicile, pillé Palerme, ravagé les côtes de la Lucanie et de la Grèce. Genseric, appelé par Eudoxie[1], ne refuse point la proie; ses vaisseaux jettent l'ancre à Ostie. Maxime se veut échapper; il est arrêté par le peuple qui le déchire. Saint Léon essaie de sauver une seconde fois son troupeau, et n'obtient point de Genseric ce qu'il avoit obtenu d'Attila: la ville éternelle est livrée au pillage pendant quatorze jours et quatorze nuits. Les barbares se rembarquent; la flotte de Genseric apporte à Carthage les richesses de Rome, comme la flotte de Scipion avoit apporté à Rome les richesses de Carthage. Le chantre de Didon sembloit avoir prédit Genseric dans Annibal. Parmi le butin se trouvèrent les ornements enlevés au temple de Jérusalem : quel mélange de ruines et de souvenirs! Tous les vaisseaux arrivèrent heureusement, excepté celui qui étoit chargé des statues des dieux[2]. Ces nouvelles calamités n'étonnèrent pas: Alaric avait tué Rome; Genseric ne fit que dépouiller le cadavre.

[1] Procop., de Bell. Vand., p. 188.

[2] Navibus Gizerici unam quà simulachra vehebantur periisse ferunt. (Procop., de Bell. Vand., lib. II, p. 189.)

Avitus, d'une famille puissante de l'Auvergne, beau-père de Sidoine Apollinaire, et maître général des forces romaines dans les Gaules, remplaça Maxime. Il reçut la pourpre des mains de Théodoric II, roi des Visigots, régnant à Toulouse; ce Théodoric étoit frère de Thorismond, fils de Théodoric I, tué aux champs Catalauniques. Il soumit le reste des Suèves en Espagne; mais, tandis qu'il avoit l'air de combattre pour la gloire de l'empereur son ouvrage, Avitus étoit déjà tombé : il fut dégradé par le sénat de Rome, qui sembloit puiser ce pouvoir d'avilir dans sa propre dégradation. Ricimer ou Richimer, fils d'un Suève et de la fille du roi Goth Vallia, comme je vous l'ai déjà dit, fut le principal auteur de cette chute. Ce chef des troupes barbares à la solde des Romains en Italie, donna une double marque de sa puissance, en nommant l'empereur déposé (16 octobre 456), évêque de Plaisance[1] : la tonsure alloit devenir la couronne des rois sans couronne. On ne sait trop comment finit Avitus : privé de l'empire, il le fut aussi de la vie, dit pourtant un historien[2].

Ricimer passa la pourpre à Majorien, ancien compagnon d'Aëtius. Majorien étoit un de ces

[1] Vict. Tun.

[2] Idat. Chron.

hommes que le ciel montre un moment à la terre dans l'abâtardissement des races : étrangers au monde où ils viennent, ils ne s'y arrêtent que le temps nécessaire pour empêcher la prescription contre la vertu [1]. Majorien ranima la gloire romaine, en attaquant les Francks et les Vandales avec les vieilles bandes sans chef d'Attila et d'Alaric. On a de lui plusieurs belles lois. Ricimer ne l'avait placé sur le trône que parce qu'il le croyoit sans génie; quand il s'aperçut de sa méprise, il fit naître une sédition, et Majorien abdiqua. On croit qu'il fut empoisonné [2] (7 août 461). Le faiseur et le défaiseur de rois (à cette époque de révolutions, cela ne supposoit ni talents supérieurs, ni grands périls), remit le diadème à Libius Sévère : il prit garde cette fois que le prince ne fût pas un homme, et il y réussit. On ne connoît guère que le titre impérial de ce Libius Sévère : l'excès de l'obscurité pour les rois a le même résultat que l'excès de la gloire; il ne laisse vivre qu'un nom.

Deux hommes fidèles à la mémoire de Majorien refusèrent de reconnoître la créature de

[1] Sid., App., carm. 5, p. 312; Procop. de Bell. Vand., lib. 1, cap. 7.

[2] Selon un autre version, Majorien fut déposé par Ricimer, qui le fit tuer cinq jours après sa déposition.

Ricimer : Marcellin, sous le titre de patrice de l'Occident, resta libre dans la Dalmatie; Ægidius, maître général de la Gaule, conserva une puissance indépendante : ce fut lui que les Bretons implorèrent et que les Franks nommèrent un moment leur chef, quand ils chassèrent Childéric.

L'Italie continua d'être livrée aux courses des Vandales; chaque année, au printemps, le vieux Genseric y rapportoit la flamme. Par un renversement de l'ordre du destin, dit Sidoine, la brûlante Afrique versoit sur Rome les fureurs du Caucase [1].

Léon I, surnommé le Grand, ou le Boucher, ou plus souvent Léon de Thrace, avoit été élu empereur d'Orient, après la mort de Marcien, arrivée vers la fin de janvier, l'an 457. Constantinople, échappée aux Barbares, obtenoit sur Rome la prééminence, non la supériorité, que donne le bonheur sur l'infortune. L'empire d'Occident, sur son lit de mort, ressèmbloit à un guerrier ou à un roi dont on pille la tente ou le palais, tandis qu'il expire, ne lui laissant pas un linceul pour l'ensevelir. Léon, qui

[1] . . . . conversosque ordine fati
Torrida caucaseos infert mihi Byrsa furores.
(Sidon. Apoll.)

voyoit donner des maîtres à Rome, lui accorda Anthême (468) en qualité d'empereur, sur la demande du sénat. Ricimer empoisonna Libius Sévère et épousa la fille d'Anthême. Il y eut de grandes réjouissances ; tout parut consolidé dans une ruine.

Vous avez vu qu'Anthême pensoit à rétablir le culte des idoles [1]. Les deux empires ; et surtout celui d'Orient, préparèrent un puissant armement contre les Vandales. Le commandement en fut donné à Basiliens qui laissa brûler sa flotte devant Carthage, réduit à la nécessité de passer pour un traître, afin de conserver la réputation d'un grand général. Sauvé de ce danger, Genseric reprit ses courses et s'empara de la Sicile.

Théodoric II avoit rompu ses traités avec Rome à la mort de l'empereur Majorien ; il réunit Narbonne à son royaume. Euric, son frère, qui l'assassina, acheva la conquête des Espagnes sur les Romains et sur les Suèves : ceux-ci reconnurent son autorité, en restant en possession de la Galice. Dans les Gaules, Euric ne fut pas moins heureux ; il étendit sa domination, d'un côté, depuis les Pyrénées jusqu'au Rhône, de l'autre jusqu'à la Loire. En ce temps, les Bourguignons

[1] Ci-dessus, page 233.

étoient alliés de Rome et se déchiroient entre eux ; il en étoit ainsi des Franks et des Saxons.

Cependant Ricimer se brouille avec Anthême son beau-père, et se détermine à changer encore le maître titulaire de l'Occident. Il appelle à la pourpre Olybre qui avoit épousé Placidie, fille de Valentinien III. Il en résulte une guerre civile. Rome est saccagée une troisième fois, dit le pape Gelase, et les misérables restes de l'empire sont foulés aux pieds. Anthême est tué (11 juillet 472); Olybre meurt, et Ricimer le précède dans la tombe où il avoit précipité cinq empereurs, tous faits de sa main [1].

Gondivar ou Gondibalde, neveu de Ricimer, et élevé à la dignité de patrice par Olybre, pousse Glicérius à s'emparer du pouvoir : Gondibalde est peut-être le célèbre roi des Bourguignons. A Constantinople on proclama Julius-Népos empereur d'Occident. Il surprit son compétiteur Glycérius, le fit raser et ordonner évêque de Salone [2]. Julius-Népos céda l'Auvergne

[1] Valois s'appuie de l'auteur anonyme conforme, pour ces temps obscurs, à ce que l'on trouve dans les fastes consulaires d'Onuphre, dans les actes des Conciles, dans Cassiodore, dans Victor de Tunne, dans la chronique d'Alexandrie, etc., etc. (Vales., Re. Franc.)

[2] Photh., cap. 78, p. 372; Onuph.; Jorn. de Reg. ac temp. suc., p. 654.

à Euric roi des Visigoths, croyant qu'on pouvoit sacrifier ses amis à ses ennemis. Les troupes que Népos tenoit à sa solde se révoltent; il fuit, traînant dans sa retraite en Dalmatie, un titre que lui seul reconnoissoit : il retrouva à Salone son rival impérial qu'il avoit fait évêque [1]. Népos ne valoit pas la peine d'un coup de poignard, et fut assassiné pourtant [2]. Les Ostrogoths, pendant l'apparition de Glycérius, s'étoient montrés en Italie.

Les autres Barbares, qui opprimoient plus qu'ils ne défendoient ce malheureux pays, avoient alors pour chef Oreste, ce secrétaire d'Attila dont je vous ai déjà parlé. A la mort du roi des Huns, il passa au service des empereurs d'Occident sous lesquels il devint patrice et maître général des armées; il avoit eu un fils d'une mère inconnue, ou peut-être de la fille de ce comte Romulus que Valentinien envoya en ambassade auprès d'Attila : ce fils est Romulus-Auguste, surnommé Augustule : humiliez-vous, et reconnoissez le néant des empires!

[1] Quo comperto, Nepos fugit in Dalmatias, ibique defecit privatus regno; ubi jam Glycerius, dudum imperator, episcopatum salonitanum habebat. (Vales. Re. Franc., p. 227; id. in not. Am. Marcel.)

[2] Onuph., p, 477; Marc., Chron. 16.

Oreste refusa la pourpre que lui offroient ses soldats, et en laissa couvrir son fils [1]. Les Scyres, les Alains, les Rugiens, les Hérules, les Turcilinges, qui composoient ces défenseurs redoutables des misérables Romains, enflammés par l'exemple de leurs compatriotes établis en Afrique, dans les Espagnes et dans les Gaules, sommèrent Oreste de leur abandonner le tiers des propriétés de l'Italie : il leur crut pouvoir résister. Odoacre (peut-être fils d'Édécon, ancien collègue d'Oreste dans sa mission à Constantinople), Odoacre, après diverses aventures, se trouvoit investi d'une charge éminente dans les gardes de l'Italie; il se met à la tête des séditieux, assiége Oreste dans Pavie, emporte la place, le prend et le tue [2]. Le 23 août de l'an 476, Odoacre, arien de religion, est proclamé *roi d'Italie* : l'empire romain avoit duré 507 ans, moins quelques jours, depuis la bataille d'Actium ; on comptoit 1229 ans de la fondation de Rome.

Quand Augustule, dernier successeur d'Auguste, quitta les marques de la puissance, Simplicius, quarante-septième pontife depuis saint

[1] Augustulo à patre Oreste in Ravennâ imperatore ordinato. (Jornand., cap. 45.)

[2] Ennodii Ticin, Vit. Epiph., p. 387.

Pierre, occupoit la chaire de l'apôtre dont l'empire avoit commencé sous l'héritier immédiat d'Auguste : les successeurs de Simplicius, après 1354 ans, règnent encore dans les palais des Césars.

Odoacre établit son siége à Ravenne. Le sénat romain renonça au droit d'élire son maître ; satisfait d'être esclave à merci, il déclara que le Capitole abdiquoit la domination du monde, et renvoya, par une ambassade solennelle, les enseignes à Zénon qui gouvernoit l'Orient. Zénon [1] reçut à Constantinople les ambassadeurs avec un front sévère ; il reprocha au sénat le meurtre d'Anthême et le bannissement de Népos : « Népos vit encore, dit-il aux ambassadeurs, il sera » jusqu'à sa mort votre vrai maître. » Ce brevet de tyran honoraire, délivré par Zénon à Népos, est le dernier titre de la légitimité des Césars.

Augustule, trouvé à Ravenne par Odoacre, fut dégradé de la pourpre [2]. L'histoire ne dit rien de lui sinon qu'il étoit beau [3]. Le premier roi d'Italie accorda au dernier empereur de

[1] Malchno., Excerp. de Leg., p. 93.

[2] Non multùm post Odovacer, Turcilingorum rex, habens secum Scyros, Herulos, diversarumque gentium auxilarios, Italiam occupavit, et Oreste interfecto, Augustulum filium ejus de regno pulsum. (Jornand., cap. 46.)

[3] Pulcher erat., Anon. Vales.

Rome une pension de 6000 pièces d'or : il le fit conduire à l'ancienne *villa* de Lucullus [1], située sur le promontoire de Misène, et convertie en forteresse depuis les guerres des Vandales : elle avoit d'abord appartenu à Marius ; Lucullus l'acheta [2].

Ainsi la Providence assignoit pour prison au fils du secrétaire d'Attila, à un prince de race gothique, revêtu de la pourpre romaine par les derniers Barbares qui renversoient l'empire d'Occident, la Providence assignoit, dis-je, pour prison à ce prince une maison où fut portée la dépouille des Cimbres, premiers Barbares du Septentrion qui menacèrent le Capitole. C'est là qu'Augustule passa sa jeunesse et sa vie inconnues, sans se douter de tout ce qui s'attachoit à son nom, indifférent aux leçons que donnoit sa présence, étranger aux souvenirs que rappeloient les lieux de son exil.

Ajoutons ceci, attentifs que nous sommes à l'immutabilité des conseils éternels et à la vicissitude des choses humaines : les reliques de saint Severin succédèrent à la personne d'Augustule

[1] Deposuit (Odovacer) Augustulum de regno... Tamen donavit ei reditum sex millia solidos. (Anonym. Val., p. 706.) In Lucullano Campaniæ castello exilii pœna damnavit. (Jornand, cap. 46.)

[2] Plut. in Mario, et in Lucul.

dans la demeure que Marius décora de ses proscriptions et de ses trophées, Lucullus de ses fêtes et de ses banquets : elle se changea en une église[1]. Odoacre, n'étant encore qu'un obscur soldat, avoit visité saint Severin, dans la Norique. Le solitaire, à l'aspect de ce Barbare d'une haute taille qui se courboit pour passer sous la porte de la cellule, lui dit : « Va en Italie, tu es maintenant couvert » de viles peaux de bêtes, un temps viendra que » tu distribueras des largesses[2]. »

Enfin le Dieu qui d'une main abaissoit l'empire romain, élevoit de l'autre l'empire françois. Augustule déposoit le diadème l'an 476 de J.-C., et l'an 481 Clovis, couronné de sa longue chevelure, régnoit sur ses compagnons.

[1] Eugip., in vit. S. Severin.

[2] Vade ad Italiam, vade vilissimis nunc pellibus coopertus : sed multis citò plurima largiturus. (Anon. Val., p. 717.)

ÉTUDES
OU
DISCOURS HISTORIQUES.

ÉTUDE CINQUIÈME
OU
CINQUIÈME DISCOURS
SUR LA CHUTE
DE L'EMPIRE ROMAIN,
LA NAISSANCE
ET LES PROGRÈS DU CHRISTIANISME
ET L'INVASION DES BARBARES.

PREMIÈRE PARTIE.

MŒURS DES CHRÉTIENS. AGE HÉROIQUE.

ARRÊTONS-NOUS pour contempler les vastes ruines que nous venons de traverser. Ce n'est rien que de connoître les dates de leur éboulement, rien que d'avoir appris le nom des

hommes employés à cette destruction : il faut entrer plus profondément, plus intimement dans les mœurs, dans la vie des trois peuples chrétien, païen et barbare qui se confondirent pour donner naissance à la société moderne. Elle va paroître cette société, puisque l'empire d'Occident est détruit : voyons ce que fut le monde ancien dans les quatre siècles qui précédèrent sa mort, et ce qu'il étoit devenu lorsqu'il expira. Commençons par les chrétiens.

Le christianisme naquit à Jérusalem dans une tombe que j'ai visitée au pied de la montagne de Sion : son histoire se lie à celle de la religion des Hébreux.

Pendant la durée du premier Temple tout fut renfermé dans la lettre de la loi de Moïse; quand le roi, le peuple ou quelque partie du peuple se livroient à l'idolâtrie, le glaive les châtioit.

Sous le second Temple la pureté de la loi s'altéra par le mélange des dogmes exotiques : la synagogue se forma.

La conquête d'Alexandre introduisit à son tour la philosophie grecque dans le système hébraïque. Des écoles juives se constituèrent; ces écoles, répandues dans la Médie, l'Élymaïde, l'Asie-mineure, l'Égypte, la Cyrénaïque, l'île de Crète, et jusque dans Rome, subirent

l'influence des religions, des lois, des mœurs et de la langue même de ces divers pays : les livres des Machabées se scandalisent de ces nouveautés.

« En ce temps-là il sortit d'Israël des enfants » d'iniquité qui donnèrent ce conseil à plusieurs : » allons, et faisons alliance avec les nations qui » nous environnent.......

» Et ils bâtirent dans Jérusalem un collége à » la manière des nations [1].

» Les prêtres mêmes..... ne faisoient aucun » état de ce qui étoit en honneur dans leur pays, » et ne croyoient rien de plus grand que d'exceller en tout ce qui étoit en estime parmi les » Grecs [2].

Il se forma bientôt quatre sectes principales : celle des Pharisiens, celle des Saducéens, celle des Samaritains, celle des Esseniens.

Les Pharisiens altéroient le dogme et la loi, en reconnoissant une sorte de destin impuissant qui n'ôtoit point la liberté à l'homme ; ils se divisoient en sept ordres. Livrés à des imaginations bizarres, ils jeûnoient, et se flagelloient ; ils prenoient soin en marchant de pas toucher les pieds de Dieu, qui ne s'élèvent que de quarante-huit

[1] Machab., lib. I, chap. 1.
[2] Machab., lib. II, chap. 4.

pouces au-dessus de terre. Ils mettoient surtout un grand zèle à propager leur doctrine.

Ce qui distingue les sectes juives des sectes grecques, c'est précisément cet esprit de propagation. La sagesse hellénique se réduisoit en général à la théorie; la sagesse juive avoit pour fin la pratique; l'une formoit des *écoles*, l'autre des *sociétés*. Moïse avoit imprimé une vertu législative au génie des Hébreux, et le christianisme, juif d'origine, retint et posséda au plus haut degré cette vertu.

Les Saducéens s'attachoient à la lettre écrite; ils rejetoient la tradition, et conséquemment la science cabbalistique: ne trouvant rien sur l'âme dans les livres de Moïse, ils étoient matérialistes et préféroient Épicure à Zénon.

Les Samaritains n'adoptoient que le Pentateuque et remontoient à la religion patriarcale.

Les Esseniens de la Judée (qui produisirent les Térapeutes de l'Égypte, secte plus contemplative encore) repoussoient la tradition comme les Saducéens, et croyoient à l'immortalité de l'âme comme les Pharisiens. Ils fuyoient les villes, vivoient dans les campagnes, renonçoient au commerce et s'occupoient du labourage. Ils n'avoient point d'esclaves et n'amassoient point de richesses: ils mangeoient ensemble, portoient des habits blancs qui n'appartenoient en

propre à personne, et que chacun prenoit à son tour. Les uns demeuroient dans une maison commune, les autres dans des maisons particulières, mais ouvertes à tous. Ils s'abstenoient du mariage et élevoient les enfants qu'on leur confioit. Ils respectoient les vieillards, ne mentoient point, ne juroient jamais. Ils promettoient le silence sur les *mystères* : ces mystères n'étoient autres que la morale, écrite dans la loi.

Les premiers fidèles prirent des Esseniens cette simplicité de vie, tandis que les Térapeutes donnèrent naissance à la vie monastique chrétienne.

Mais, d'une autre part, l'essenianisme étoit la seule secte juive qui n'attendît point le Messie et qui condamnât le sacrifice, en quoi les chrétiens ne la suivirent pas. Une opinion commune reposoit au fond de la société israélite : le sauveur de la race de David, de tous temps promis, étoit espéré de siècle en siècle, d'année en année, de jour en jour, d'heure en heure; Homme et Dieu, Roi-conquérant pour les Saducéens, les Caraïtes ou Scripturaires; Sage ou Docteur pour les Samaritains.

Il y avoit encore chez ce peuple un fait qui n'appartenoit qu'à ce peuple, je veux dire la grande école poétique des prophètes : commençant auprès du berceau du monde, elle erra quarante ans avec l'arche dans le désert;

école que n'interrompirent point la captivité d'Égypte et celle de Babylone, la conquête d'Alexandre, l'oppression des rois de Syrie, la domination romaine, la monarchie des Hérodes qui implantèrent de force et improvisèrent en Judée un civilisation étrangère. Cette école de l'avenir évoquant le passé et dédaignant le présent ne manqua de maîtres ni dans la prospérité, ni dans le malheur, ni sur les rivages du Nil, ni sur les bords du Jourdain, ni sur les fleuves de Babylone, ni sur les ruines de Tyr et de Jérusalem. Et quels maîtres! Moïse, Josué, David, Salomon, Isaïe, Jérémie, Ézéchiel, Daniel et le Christ, en qui s'accomplirent toutes les prophéties et qui fut lui-même le dernier prophète.

Lorsqu'il eut paru, les juifs le méconnurent: ils le regardèrent comme un séducteur. Les deux commentaires de la Mishna, le Talmud babylonien et le Talmud de Jérusalem donnent de singulières notions du Christ [1].

[1] La Mishna est un recueil des traditions juives, fait vers le milieu du second siècle de l'ère chrétienne, par le rabbin Juda, fils de Simon, appelé le *Saint* à cause de la pureté de sa vie, et chef de l'école hébraïque à Tibériade ou Galilée.

« Ea omnia, secundùm certa doctrinæ capita dispo-» suit, et in unum volumen redegit cui nomen hoc

« Un certain jour, lorsque plusieurs docteurs » étcient assis à la porte de la ville, deux jeunes » garçons passèrent devant eux : l'un couvrit sa » tête, l'autre passa la tête découverte. Éliezer, » voyant l'effronterie de celui-ci, le soupçonna » d'être un enfant illégitime; il alla trouver la » mère qui vendoit des herbes au marché, et » il apprit que non-seulement l'enfant étoit » illégitime, mais qu'il étoit né d'une femme » impure [1] »

Marie est appelée plusieurs fois dans le Talmud une coiffeuse de femmes.

Les juifs composèrent deux histoires du Christ sous le titre de *Sepher toldos Jeschu* : livre des générations de Jésus. Joseph Pandera, de Bethléem, se prend d'amour pour une jeune coiffeuse nommée Mirjan (Marie), fiancée à Jochanan. Pandera abuse de Mirjan; elle accouche d'un

» *Mishna*, hoc est δευτέρωσις, imposuit. » Tela ignea Satanæ. (Wagemeil, pr., p. 55.)

[1] Cum aliquando seniores sederent in portâ (urbis) præterierunt ante ipsos duo pueri, quorum alter caput texerat, alter retexerat. Et de eo quidem, qui caput protervè, et contra bonos mores, retexerat prononciavit R. Elieser, quod esset spurius. . . . . Abiit ergo ad matrem pueri istius, quam cùm videret sedentem in foro, et vendentem legumina. . . . . Unde apparuit, puerum istum esse non modo spurium, sed et menstruatæ filium.

fils appelé Jehoscua (Jésus). Jehoscua, élevé par Elchanan, devient habile dans les lettres. Les sénateurs que Jehoscua ne voulut pas saluer à la porte de la ville firent publier, au son de trois cents trompettes, que sa naissance étoit impure. Il s'enfuit en Galilée, revient à Jérusalem, se glisse dans le temple, apprend et dérobe le nom de Dieu, l'écrit sur une peau [1], s'ouvre la cuisse sans douleur et cache son larcin dans cette incision. Avec l'ineffable nom Schemhaméphoras, il accomplit une foule de prodiges. Jehoscua, condamné à mort par le Sanhédrin, est couronné d'épines, fouetté et lapidé; on le vouloit pendre à du bois, mais tous les bois se rompirent, parce qu'il les avoit enchantés. Les Sages allèrent chercher un grand chou [2], et l'on y attacha Jehoscua.

Telle est une des misérables histoires que les juifs opposoient à la majesté du récit évangélique.

[1] Venit itaque Jesus Nazarenus, et ingressus templum didiscit litteras illas, et scripsit in pergameno : deindè scidit carnem cruris sui, et in incisione illâ inclusit dictam cartulam, et dicendo nomen, nullum sensit dolorem, et rediit cutis continuò sicut antè erat.

[2] Ipse quippe per Schemhamephoras adjuraverat omnia ligna ne susciperent eum. Abierunt itaque, et adduxerunt stipitem unius caulis qui non est de lignis, sed de herbis, et suspenderunt eum super eum.

La première église juive se composa des trois mille convertis. Ces convertis écoutoient les instructions des apôtres, prioient ensemble, et faisoient dans les maisons particulières la fraction du pain. Ils mettoient leurs biens en commun, et vendoient leurs héritages pour en distribuer le prix à leurs frères. Leur vie, comme je l'ai dit plus haut, étoit à peu près celle des Esseniens.

Cette simplicité se conserva long-temps. Domitien, ayant appris que certains chrétiens juifs se prétendoient issus de la race royale de David, les fit venir à Rome. Questionnés sur leurs richesses, ils répondirent qu'ils possédoient trente-neuf plethres de terre, environ sept arpents et demi, qu'ils payoient l'impôt et vivoient de leurs champs; ils montrèrent leurs mains endurcies par le travail. L'empereur leur demanda ce que c'étoit que le royaume du Christ; ils répliquèrent qu'il n'étoit pas de ce monde : on les renvoya. Ces deux laboureurs étoient deux évêques. Ils vivoient encore sous Trajan [1].

[1] Nec sibi in pecuniâ subsistere, sed in æstimatione terræ, quod eis esset in quadraginta minus uno jugeribus constituta, quam suis manibus excolentes, vel ipsi alerentur, vel tributa dependerent. Simul et testes ruralis et diurni operis, manus labore rigidas et callis obduratas.

En faisant l'histoire de l'Église on a confondu les temps; il est essentiel de distinguer deux âges dans le premier Christianisme : l'âge héroïque ou des martyrs, l'âge intellectuel ou l'âge philosophique; l'un commence à J.-C. et finit à Constantin, l'autre s'étend de cet empereur à la fondation des royaumes barbares. C'est de l'âge héroïque que je vais d'abord parler. Je vous le vais montrer tel qu'il s'est peint lui-même et tel que l'ont représenté les païens.

« Chez nous, dit un apologiste, vous trouve-
» rez des ignorants, des ouvriers, de vieilles
» femmes, qui ne pourroient peut-être pas mon-
» trer par des raisonnements la vérité de notre
» doctrine; ils ne font pas de discours, mais ils
» font de bonnes œuvres. Aimant notre prochain
» comme nous-mêmes, nous avons appris à ne
» point frapper ceux qui nous frappent, à ne
» point faire de procès à ceux qui nous dé-
» pouillent : si l'on nous donne un soufflet, nous
» tendons l'autre joue; si l'on nous demande
» notre tunique, nous offrons encore notre man-
» teau. Selon la différence des années, nous regar-

præferebant. Interrogati vero de Christo, quale sit regnum ejus... responderunt quod non hujus mundi regnum. (Hegesip., ap. Euseb., lib. III, cap. 20.)

» dons les uns comme nos enfants, les autres » commes nos frères et nos sœurs : nous hono- » rons les personnes plus âgées comme nos » pères et nos mères. L'espérance d'une autre » vie nous fait mépriser la vie présente, et jus- » qu'aux plaisirs de l'esprit. Chacun de nous, lors- » qu'il prend une femme, ne se propose que d'a- » voir des enfants, et imite le laboureur qui » attend la moisson en patience. Nous avons re- » noncé à vos spectacles ensanglantés, croyant » qu'il n'y a guère de différence entre regarder » le meurtre et le commettre. Nous tenons pour » homicide les femmes qui se font avorter, et » nous pensons que c'est tuer un enfant que » de l'exposer. Nous sommes égaux en tout, » obéissant à la raison sans la prétendre gouver- » ner [1]. »

Remarquez que ce n'est pas là une *école*, une *secte*, mais une *société* fondée sur la morale universelle inconnue des anciens.

Les repas se mesuroient sur la nécessité, non sur la sensualité : les frères vivoient plutôt de poisson que de viande, d'aliments crus, de préférence aux aliments cuits ; ils ne faisoient qu'un seul repas au coucher du soleil, et s'ils

[1] Athenagor. Apolog., trad. de Fleury. (Hist. Eccl., lib. III, t. I, p. 389).

mangeoient quelquefois le matin, c'étoit un peu de pain sec. Le vin, défendu aux jeunes gens, étoit permis aux autres personnes, mais en petite quantité. La règle prohiboit les riches ameublements, la vaisselle, les couronnes, les parfums, les instruments de musique. Pendant le repas on chantoit des cantiques pieux : le rire bruyant, interdit, laissoit régner une gravité modeste.

Après le repas du soir on louait Dieu du jour accordé, puis on se retiroit pour dormir sur un lit dur : on abrégeoit le sommeil afin d'allonger la vie. Les fidèles prioient plusieurs fois la nuit, et se levoient avant l'aube.

Leurs habits blancs, sans mélange de couleurs, ne devoient point traîner à terre, et se composoient d'une étoffe commune : c'étoit une maxime reçue que l'homme doit valoir mieux que ce qui le couvre. Les femmes portoient des chaussures par bienséance; les hommes alloient pieds nus, excepté à la guerre; l'or et les pierreries n'entroient jamais dans leurs parures: déguiser sa tête sous une fausse chevelure, se farder, se teindre les cheveux ou la barbe, sembloit chose indigne d'un chrétien. L'usage du bain n'étoit permis que pour santé et propreté.

Cependant quelques ornements étoient laissés

aux femmes comme un moyen de plaire à leurs maris. Point d'esclaves, ou le moins possible; point d'eunuques, de nains, de monstres, aucune de ces bêtes que les femmes romaines nourrissoient aux dépens des pauvres.

Pour entretenir la vigueur du corps dans la jeunesse, les hommes s'exerçoient à la lutte, à la paume, à la promenade, et se livroient surtout au travail manuel : le ménage et le service domestique occupoient les femmes. Les dés et les autres jeux de hasard, les spectacles du Cirque, du Théâtre et de l'Amphithéâtre, étoient défendus, comme une source de corruption. On alloit à l'église d'un pas mesuré, en silence, avec une charité sincère. Le baiser de paix étoit le signe de reconnoissance entre les chrétiens; ils évitoient pourtant de se saluer dans les rues, de peur de se découvrir aux infidèles. Toutes ces règles étoient visiblement faites en opposition avec la société romaine, et établies comme une censure de cette société.

La virginité passoit pour l'état le plus parfait, et le mariage pour être dans l'intention du Créateur. Les vieillards disoient à ce sujet: « Il n'y a point dans les maladies et dans le » long âge de soins pareils à ceux que l'on » reçoit de sa femme et de ses enfants. Atta-

» chez-vous à l'âme; ne regardez le corps que » comme une statue dont la beauté fait songer » à l'ouvrier et ramène à la beauté véritable. » On reconnoissoit que la femme est susceptible de la même éducation que l'homme, et que l'on pouvoit philosopher sans lettres, le Grec, le Barbare, l'esclave, le vieillard, la femme et l'enfant : c'étoit l'espèce humaine rendue à sa nature.

Le chrétien honoroit Dieu en tout lieu, parce que Dieu est partout. « La vie du chrétien est » une fête perpétuelle; il loue Dieu en labou- » rant, en naviguant, dans les divers états de » la société. » Néanmoins il y avoit des heures plus particulièrement consacrées à la prière, comme tierce, sexte et none. On prioit debout, le visage tourné vers l'Orient, la tête et les mains levées au ciel. En répondant à l'oraison finale, on levoit aussi symboliquement un pied, comme un voyageur prêt à quitter la terre [1].

Dieu, pour les disciples du Sauveur, étoit sans figure et sans nom : quand ils l'appelaient Un, Bon, Esprit, Père, Créateur, c'étoit par indigence de la langue humaine. L'âme seule, qui est chrétienne d'extraction, trouve intuitivement

[1] Clem. Alex., Pedag., lib. I, II, III; id. in Strom.

le vrai nom de Dieu, lorsqu'elle est laissée à son libre témoignage : toutes les fois qu'elle se réveille, elle s'exprime de cette façon dans son for intérieur. « *Ce qui plaira à Dieu. Dieu* » *le voit. Je le recommande à Dieu. Dieu* » *me le rendra.* » Et l'homme dont l'âme parle ainsi ne regarde pas le Capitole, mais le ciel [1].

Le pasteur avait la simplicité du troupeau; l'évêque, le diacre et le prêtre, dont les noms signifioient président, serviteur et vieillard, ne se distinguoient point par leurs habits du reste de la foule. Médiateurs à l'autel, arbitres aux foyers, il leur étoit recommandé d'être tendres, compatissants, pas trop crédules au mal, pas trop sévères, parce que nous sommes tous pécheurs [2]. S'ils étoient mariés, ils devoient n'avoir eu qu'une femme; ils devoient être en réputation de bonnes mœurs, de pères de famille exemplaires, et jouir d'une renommée sans tache, même parmi les païens. « Sous les » épreuves, disoit saint Ignace, qu'ils demeurent

[1] Quod Deus dederit, Deus videt, et Deo commendo, et Deus mihi reddet.. Denique pronuntians hoc non ad Capitolium, sed ad cœlum respicit. (Tertull., Apologeticus, cap. 17, p. 64, Parisiis, 1657.)

[2] St. Polyc., epist.

» fermes comme l'enclume frappée [1]. » Ce même saint, dans les fers, écrivoit à l'église de Rome : « Je » ne serai vrai disciple de Jésus-Christ que quand » le monde ne verra plus mon corps. Priez afin » que je me change en victime. Je ne vous » donne pas des ordres comme Pierre et Paul; » c'étoient des apôtres, je ne suis rien; ils » étoient libres, je suis esclave [2]. »

Les évêques étoient choisis dans toutes les conditions de la vie : on voit des évêques laboureurs, bergers, charbonniers. Les diocèses, sorte de républiques fédératives, élisoient leurs présidents selon leurs besoins; éloquents et instruits pour les grandes cités, simples et rustiques pour les campagnes, guerriers même, quand il le falloit, pour défendre la communauté. Aussi fuyoit-on ces honneurs à grandes charges; c'étoit dans les cavernes, au fond des bois, sur les montagnes que le peuple chrétien alloit

[1] Sta firmus velut incus quæ verberatur. (Ignat. ad Polyc., p. 206, Genevæ, 1623.)

[2] Tunc ero verus J. Christi discipulus, cum mundus nec corpus meum viderit. Deprecemini dominum pro me ut per hæc instrumenta Deo efficiar hostia. Non ut Petrus et Paulus hæc præcipio vobis : illi apostoli J. Christi, ego vero minimus; illi liberi utpote servi Dei, ego vero etiamnum servus. (Ignatii epistola ad Romanos; p. 247, Genevæ, 1623.)

chercher et enlever ces princes de la foi. Ils se cachoient, ils se déclaroient indignes, ils répandoient des larmes; quelques-uns même mouroient de frayeur.

Gérès, petite ville d'Égypte, à cinquante stades de Péluse, avoit élu pour évêque un solitaire nommé Nilammon : il demeuroit dans une cellule dont il avoit muré la porte, et s'obstinoit à refuser l'épiscopat. Théophile, évêque d'Alexandrie, s'efforça de le persuader : « Demain, » mon père, dit l'hermite, vous ferez ce qu'il » vous plaira. » Théophile revint le lendemain et dit à Nilammon d'ouvrir. « Prions aupara- » vant, » répondit le solitaire du fond de son rocher. La journée se passe en oraison. Le soir on appelle Nilammon à haute voix : il garde le silence; on enlève les pierres qui bouchoient l'entrée de l'hermitage : le solitaire gisoit mort au pied d'un crucifix [1].

Les premières églises étoient des lieux cachés, des forêts, des catacombes, des cimetières, et les autels, une pierre ou le tombeau d'un martyr: pour ornements on avoit des fleurs, des vases de bois, quelques cierges, quelques lampes à l'aide desquels le prêtre lisoit l'Évangile dans l'obscurité des souterrains; on avoit encore des boîtes

[1] In oratione spiritum Deo reddidit. (Martyr., 6 janv.)

à secret, pour y cacher le pain du voyageur que l'on portoit au fidèle dans les mines, dans les cachots, au milieu des lions de l'amphitéâtre.

Tels étoient les chrétiens de l'âge héroïque.

Les païens les considéroient autrement.

Selon eux, ces sectaires grossiers, ignorants, fanatiques, populace demi-nue, prenoient plaisir à s'entourer de jeunes niais, et de vieilles folles pour leur conter des puérilités[1]. Ils prétendoient que les Galiléens ne vouloient ni donner, ni discuter les raisons de leur culte, ayant coutume de dire : « Ne vous enquérez pas[2]; la sagesse de » cette vie est un mal et la folie un bien. » — « Votre partage, écrivoit Julien[3], apostrophant » les disciples de l'Évangile, est la grossièreté. » Toute votre sagesse consiste à répéter stupide» ment : je crois. » La religion du Christ étoit appelée par les Latins *insania*[4], *amentia*[5], *de-*

[1] Qui de ultimâ fæce collectis imterioribus et mulieribus credulis..... plebem profanæ conjurationis instituunt..... miseri..... ipsi semi nudi.... maximè indoctis. (Theop. Anthioch., lib. II; Minut. Felix, Apol.)

[2] Nihil perquiras, sed duntaxat credito... humanam hanc sapientiam pro noxiâ esse habendam; et pro bona frugique, stultitiam... Malam esse in vitâ sapientiam. (Orig. cont. Cels., lib. I.)

[3] Apud Greg. Naz.

[4] St. Cyp., lib. ad Demet.

[5] Plin. epist. ad Traj.

mentia [1], *stultitia*, *furiosa opinio* [2], *furoris incipientia* [3]. Les fidèles eux-mêmes étoient surnommés des *demi-morts* à cause de leurs longs jeûnes et de leurs veilles [4].

Lucien, ou plutôt un auteur inconnu antérieur à Lucien, a peint, dans le dialogue satirique *philopatris*, une assemblée de ces premiers chrétiens.

Critias. « J'étois allé dans une des rues de la » ville : j'aperçus une troupe de gens qui chu- » chetoient, et qui, pour mieux entendre, col- » loient leur oreille sur la bouche de celui qui » parloit. Je regardois ces hommes, afin d'y » découvrir quelqu'un de connaissance; j'aperçus » le politique Craton avec qui je suis lié dès » l'enfance. »

Tricphon. « Je ne sais qui tu veux dire : » est-ce celui qui est préposé à la répartition des » tributs? qu'arriva-t-il? »

Critias. « Je m'approchai de lui après avoir » fendu la presse : et, l'ayant salué, j'entr'ouïs un » petit vieillard tout cassé, nommé Caricène, » qui commença à dire d'une voix grêle et en par- » lant du nez, après avoir bien toussé et craché :

[1] Tert. Ap., cap. 1.
[2] Minut. Fel.
[3] Act. Proc. Mart. Scill.
[4] Greg. Naz. cont. Julian.

» *Celui dont je viens de parler paiera le reste* » *des tributs, acquittera toutes les dettes, tant* » *publiques que particulières, et recevra tout* » *le monde sans s'informer de la profession.*

» Caricène ajouta plusieurs autres futilités, » également applaudies par ceux qui étoient » présents, et que la nouveauté des choses » rendoit attentifs. Un autre frère, nommé » Clévocarme, sans chapeau ni souliers, et » couvert d'un manteau en loques, marmottoit » entre ses dents : un homme mal vêtu venant » des montagnes, et qui avoit la tête rase, me » le montra. . . . .
» Alors un des assistants, à l'œil farouche, me » tira par le manteau, croyant que j'étois des » siens, et me persuada à la malheure, de me » trouver au rendez-vous de ces magiciens. . . . .

» Nous avoins déjà passé le *seuil d'airain* et » *les portes de fer*, comme dit le poëte, lors- » qu'après avoir grimpé au haut d'un logis par » un escalier tortu, nous nous trouvâmes, non » dans la salle de Ménélas, toute brillante d'or » et d'ivoire, aussi n'y vîmes-nous pas Hélène, mais » dans un méchant galetas : j'aperçus des gens » pâles, défaits, courbés contre terre. Ils n'eu- » rent pas plus tôt jeté les regards sur moi, qu'ils » m'abordèrent joyeux, me demandant si je n'ap- » portois pas quelques mauvaises nouvelles; ils

» paroissoient désirer des événements fâcheux, » et semblables aux furies ils se gaudissoient » des malheurs.

» Après s'être parlé à l'oreille, ils me deman- » dèrent qui j'étois? quelle ma patrie? quels mes » parents? . . . .

» Ces hommes, qui marchent dans les airs, » m'interrogèrent ensuite sur la ville et sur le » monde. Je leur dis : — « Le peuple entier est » dans la jubilation et y sera de même à l'ave- » nir. » — Eux, fronçant le sourcil, me répon- » dirent qu'il n'en iroit pas ainsi, et qu'il se » couvoit un mal que l'on verroit bientôt éclore. » . . . .

» Là-dessus, comme s'ils eussent eu cause ga- » gnée, ils commencèrent à débiter les choses où ils » se plaisent : que les affaires alloient changer » de face; que Rome seroit troublée par des di- » visions; que nos armées seroient défaites. Ne » pouvant plus me contenir, et, tout enflammé » de colère, je m'écriai : O misérables!...... que » les maux par vous annoncés retombent sur vos » têtes, puisque vous aimez si peu votre patrie! » . . . .

Tricphon. « Que répliquèrent ces hommes à » tête rase, et qui ont l'esprit de même? »

Critias. « Ils passèrent cela doucement, et eu- » rent recours à leurs échappatoires ordinaires;

» ils prétendirent qu'ils voyoient ces choses en
» songe, après avoir jeûné dix soleils et dépensé
» les nuits à chanter leurs hymnes. . . . . .
» Alors, avec un faux sourire, ils se penchèrent
» hors des lits chétifs sur lesquels ils se repo-
» soient[1]. »

Cette assemblée, peinte par un ennemi, diffère étrangement du concile de Nicée. Les chrétiens étoient si méprisés à l'époque où fut écrite cette satire, qu'on les mettoit au-dessous des juifs. C'étoient pourtant ces hommes cachés dans un galetas, ces gueux que l'on traînoit au supplice aussitôt qu'ils étoient reconnus, ces coupables non de crime mais de naissance, ces créatures dégradées à qui l'on ne reconnoissoit pas même le droit des plus vils serfs; c'étoient ces esclaves mis hors la loi, qui devoient rendre au genre humain ses lois et ses libertés.

L'embarras des chrétiens devant leurs pères

[1] Philopat. et, dans Bull., hist. de l'établiss. du Christ, tirée des seuls auteurs juifs et païens, p. 261.

Lardner, *Jewish and heathen testimonies*, etc., t. II, p. 366. J'ai conservé la version de Bullet, en faisant disparaître des contre-sens, des négligences et des obscurités de style; le texte est lui-même fort embarrassé, et n'a aucun rapport avec l'élégance de Lucien. Le Philopatris a été aussi traduit par d'Ablancourt et par Blin de Saint-Maure.

païens, offre une ressemblance singulière avec ce qui se passe de nos jours entre les anciennes générations et les générations nouvelles : les premières ne comprennent point et ne comprendront pas ce qui est clair et accompli pour les secondes [1]. Le christianisme, véritable liberté sous tous les rapports, paroissoit aux vieux idolâtres nourris au despotisme politique et religieux une nouveauté détestable; ce progrès de l'espèce humaine étoit dénoncé comme une subversion de tous les principes sociaux. « Dans les maisons » particulières on voit, dit Celse, des hommes » grossiers et ignorants, des ouvriers en laine qui » se taisent devant les vieillards et les pères de » famille. Mais rencontrent-ils à l'écart quelques » enfants, quelques femmes? ils les endoctrinent; » ils leur disent qu'il ne faut écouter ni leurs » pères, ni leurs pédagogues; que ceux-ci sont » des radoteurs, incapables de connoître et de » goûter la vérité. Ils excitent ainsi les enfants » à secouer le joug; ils les engagent à se rendre » au gynecée, ou dans la boutique d'un foulon, » ou dans celle d'un cordonnier, pour ap- » prendre ce qui est parfait [2]. »

[1] Tout ceci étoit écrit long-temps avant les journées des 27, 28 et 29 juillet.

[2] Orig. cont. Cels.

Les vertus, conséquence nécessaire du premier christianisme, faisoient haïr ceux qui les pratiquoient, parce qu'elles étoient un reproche aux vices opposés. Un mari chassoit sa femme devenue sage depuis qu'elle étoit devenue chrétienne; un père désavouoit un fils autrefois prodigue et volontaire, transformé par le changement de religion en enfant soumis et ordonné [1]. Les accusations portées contre les chrétiens étoient l'histoire même de leur innocence : « J'en prends à temoin vos registres, disoit Tertullien, vous qui jugez les criminels : y en a-t-il un seul qui soit chrétien? L'innocence est pour nous une nécessité, l'ayant apprise de Dieu qui est un maître accompli. On nous reproche d'être inutiles à la vie, et pourtant nous allons à vos marchés, à vos foires, à vos bains, à vos boutiques, à vos hôtelleries. Nous faisons le commerce, nous portons les armes, nous labourons [2]. Il est vrai

[1] Uxorem jam pudicam, maritus non jam zelotypus ejecit. Filium subjectum pater retro patiens abdicavit. (Tertul. Apologet., cap. 3, p. 16, t. II, Parisiis, 1648.)

[2] Itaque non sine foro, non sine macello, non sine balneis, tabernis officinis, stabulis, nundinis vestris, cæterisque commerciis cohabitamus hoc seculum. Navigamus et nos vobiscum, et rusticamur et mercamur. (Tertull. Apologet., p. 343, cap. 42, t. II.)

que les trafiquants de femmes perdues, que les assassins, les empoisonneurs, les magiciens, les aruspices, les devins, les astrologues, n'ont rien à gagner avec nous [1]. »

On accusoit les chrétiens d'être une faction, et ils répondoient : « La faction des chrétiens » est d'être réunis dans la même religion, dans » la même morale, la même espérance. Nous » formons une conjuration pour prier Dieu en » commun, et lire les divines Écritures. Si quel- » qu'un de nous a péché, il est privé de la » communion des prières et de nos assemblées » jusqu'à qu'il ait fait pénitence. Ces assem- » blées sont présidées par des vieillards dont la » sagesse a mérité cet honneur. Chacun ap- » porte quelque argent tous les mois, s'il le » veut ou le peut. Ce trésor sert à nourrir et à » enterrer les pauvres, à soutenir les orphe- » lins, les naufragés, les exilés, les condamnés » aux mines ou à la prison, pour la cause de » Dieu. Nous nous donnons le nom de frères; » nous sommes prêts à mourir les uns pour

[1] Planè confitebor si forte verè de sterilitate Christianorum conqueri possunt. Primi erunt lenones, perductores, aquarioli. Tum sicarii, venenarii, magi. Item aruspices, arioli, mathematici. His infructuosos esse magnus fructus est. (Tertull. Apologetic., cap. 43, p. 356.)

» les autres. Tout est en commun entre nous,
» hors les femmes. Notre souper commun s'ex-
» plique par son nom d'Agapé, qui signifie
» *charité*[1]. »

La congrégation apostolique embrassoit alors le monde civilisé comme une immense société secrète qui s'avançoit vers son but, en dépit des proscriptions et de la folle inimitié de la terre. Dès l'âge héroïque du christianisme, on entrevoit les changements radicaux que cette religion alloit apporter dans les lois : c'étoit la philosophie mise en pratique. En attendant l'abolition de l'esclavage par des transformations graduelles, l'émancipation du sexe féminin commençoit.

Les femmes parurent seules au pied de la croix; Jésus-Christ pendant sa vie pardonna à leur foiblesse et ne dédaigna pas leur hommage : il les affranchit dans la personne de Marie, sa divine mère.

Des femmes suivoient les apôtres pour les servir, comme Magdelaine et les autres Maries avoient suivi le Christ[2]. Saint Paul salue à Rome les femmes de la maison de Narcisse.

[1] Tertull. Apolog.

[2] 55. Erant autem ibi mulieres multò à longè quæ secutæ erant Jesum à Galileâ, ministrantes ei.

56. Inter quas erat Maria Magdalena et Maria Jacobi

Les femmes eurent une relation immédiate avec l'Église, en vertu de l'institution des diaconesses. La diaconesse devoit être chaste, sobre et fidèle. Les veuves choisies pour cette fonction ne pouvoient compter moins de soixante ans; elles devoient avoir nourri leurs enfants, exercé l'hospitalité, lavé les pieds des voyageurs, consolé les affligés [1].

Les instructions des apôtres et des premiers pères montrent de quelle importance étoient les femmes à la naissance même de la société chrétienne. Tertullien écrivit deux livres sur leurs ornements et l'usage de leur beauté. « Re-» jetez le fard, les faux cheveux, les autres » parures; vous n'allez point aux temples, aux » spectacles, aux fêtes des Gentils. Vos raisons » pour sortir sont sérieuses : visiter les frères » malades, assister au saint sacrifice, écouter la » parole de Dieu [2]. Secouez les délices pour ne

et Josephi Mater. (Evang. secundum Mathæum., cap 27. v. 55-56.)

[1] 9. Vidua eligatur non minus sexaginta annorum quæ fuerit uxor unius viri.

10. In operibus bonis testimonium habens si filios educavit, in hospitio recepit, si sanctorum pedes lavit, si tribulationem patientibus subministravit. (Epist. B. Pauli ad Thimoth., cap. 5. v. 9-10.)

[2] Nam nec templa circuitis, nec spectacula postulatis,

» pas être accablées des persécutions. Des mains » accoutumées aux bracelets supporteroient mal » le poids des chaînes; des pieds ornés de ban- » delettes s'accommoderoient peu des entraves; » une tête chargée de perles et d'émeraudes ne » laisseroit pas de place à l'épée [1]. »

Les vierges ne devoient paroître à l'église que voilées jusqu'à la ceinture : une pension leur étoit accordée ainsi qu'aux veuves.

Dans le traité *ad uxorem*, on voit paroître la femme toute différente de la femme de l'antiquité, et telle qu'elle est aujourd'hui. C'est en même temps un tableau véritable de ce qui se passoit alors dans la communauté générale et dans la famille privée des chrétiens.

Tertullien invite sa femme à ne pas se rema-

nec festos dies gentilium nostis. Nulla est strictius prodeundi causa, nisi imbecilis aliquis ex fratribus visitandus, aut sacrificium affertur, aut Dei verbum administratur. (Tertull. de Cultu fæminar., lib. II, p. 315, Parisiis, 1568.

[1] Discutiendæ enim sunt deliciæ quarum mollitiâ et fluxu fidei virtus effæminari potest. Cæterum nescio an manus spathalio circumdari solita in duritiâ catenæ stupescere sustineat. Nescio an crus de periscelio in nervum se patiatur artari. Timeo cervicem, ne margaritarum et smaragdorum laqueis occupata, locum spathæ non det. (Id. ib.)

rier s'il venoit à mourir, surtout à ne pas épouser un infidèle. Le christianisme, conforme à la nature et à l'ordre, condamnoit la polygamie des nations orientales et le divorce admis par les Grecs et les Romains.

« La femme chrétienne, dit Tertullien, rendra » à son mari païen des devoirs de païenne : elle » aura pour lui beauté, parure, propreté mon- » daine, caresses honteuses. Il n'en est pas ainsi » chez les saints : tout s'y passe avec retenue sous » les yeux de Dieu [1].

» Comment pourra-t-elle (l'épouse chrétienne) » servir le ciel ayant à ses côtés un esclave du » démon chargé de la retenir? S'il faut aller » à l'église, il lui donnera rendez-vous aux » bains plus tôt qu'à l'ordinaire; s'il faut jeûner, » il commandera un festin pour le même jour; » s'il faut sortir, jamais les serviteurs n'au- » ront été plus occupés [2]. Ce mari souffrira-t- » il que sa femme visite de rue en rue les » frères dans les réduits les plus pauvres? souf- » frira-t-il qu'elle se lève d'auprès de lui, à fin

[1] Tanquam sub oculis Dei modestè et moderatè transiguntur. (Tertull., ad Ux., lib. II, p. 332, cap. 4.)

[2] Ut statio facienda est, maritus de die condicat ad balneas. Si jejunia observanda sunt, maritus eâdem die convivium exerceat. Si procedendum erit, numquam magis familiæ occupatio adveniat. (Id. ib.)

» d'assister aux assemblées de nuit? souffrira-t-il » qu'elle découche à la solennité de Pâques? » la laissera-t-il se rendre à la table du Seigneur, » si décriée parmi les païens? Trouvera-t-il bon » qu'elle se glisse dans les prisons, pour baiser » la chaîne des martyrs, pour laver les pieds » des saints, pour offrir avec empressement » aux confesseurs la nourriture [1]? S'il vient un » frère étranger, comment sera-t-il logé? dans » une maison étrangère? S'il faut donner quel- » que chose, le grenier, la cave, tout sera » fermé.

» Quand le mari païen consentiroit à tout, » c'est un mal d'être obligé de lui faire confi- » dence des pratiques de la vie chrétienne. Vous » cacherez-vous de lui en faisant le signe de la » croix sur votre lit, sur votre corps, en soufflant » pour chasser quelque chose d'immonde? Ne » croira-t-il pas que c'est une opération ma- » gique? ne saura-t-il point ce que vous prenez » en secret, avant toute nourriture? et, s'il sait

[1] Quis denique in solemnibus paschæ abnoctantem securus sustinebit? Quis ad convivium dominicum illud quod infamat sine suâ suspicione dimittet? Quis in carcerem ad osculanda vincula martyris reptare patietur? aquam sanctorum pedibus offerre? (Tertull., ad Uxor., lib. 2.)

» que c'est du pain, ne supposera-t-il pas qu'il » est tel qu'on le dit [1] :

» Que chantera dans un festin la femme chré- » tienne avec son mari païen? elle entendra des » hymnes de théâtre : il n'y aura ni mention de » Dieu [2], ni invocation de Jésus-Christ, ni lec- » ture des Écritures, ni salutation divine.

» L'église dresse le contrat du mariage chré- » tien, l'oblation le confirme, la bénédiction en » devient le sceau, les anges le rapportent au » Père céleste qui le ratifie. Deux fidèles portent » le même joug : ils ne sont qu'une chair, qu'un » esprit; ils prient ensemble; ils jeûnent en- » semble; ils sont ensemble à l'église et à la » table de Dieu, dans la persécution et dans » la paix [3]. »

[1] Il s'agit de l'eucharistie et toujours de l'histoire de l'enfant que devoient manger les chrétiens.

Cum aliquid immundum flatu expuis, non magiæ aliquid videberis operari? Non sciet maritus quid secretò ante omnem cibum gustes? et si sciveret panem non illum credit esse qui dicitur. (Tertull., ad Uxor, p. 333.)

[2] Quid maritus suus illæ, vel marito quid illa cantabit? quæ Dei mentio? quæ Christi invocatio? (Id. ib.)

[3] Ecclesia conciliat, et confirmat oblatio. Obsignatum angeli renuntiant, pater ratò habet. . . . . : duo in carne unâ, ubi et unâ caro, unus et spiritus. Simul orant, simul jejunia tran-

Les femmes chrétiennes devinrent des missionnaires à leurs foyers, des intelligences du ciel au sein des familles païennes. Vous venez de voir qu'elles étoient chargées de soigner les malades et les pauvres : c'était surtout dans les temps de persécution qu'elles prodiguoient les trésors du zèle. Elles se glissoient dans les prisons, portoient les messages, distribuoient l'argent, pansoient les plaies des torturés et mouroient elles-mêmes avec un héroïsme au-dessus de ce qu'on raconte des femmes de Sparte et de Rome. Dans leurs vertus, et jusque dans leurs foiblesses, étoit un charme pour adoucir les persécuteurs : la nourrice de Caracalla et la maîtresse de Commode étoient chrétiennes.

Plus tard, dans l'âge philosophique du christianisme, les femmes, mères, épouses, et filles d'empereurs, étendirent la puissance évangélique, tandis que d'autres femmes, emmenées en esclavage par les Barbares, convertissoient des nations entières; ainsi vous l'ai-je dit à propos des Ibériens. Vous avez également appris comment les Hélène et les Eudoxie renversèrent des temples et élevèrent des églises.

Plus tard encore, les vierges unies à Dieu

sigunt. In ecclesiâ Dei pariter, in connubio Dei pariter, in angustiis, in refrigeriis. (Ib. ib.)

dans les monastères se signalèrent par tous les genres de sacrifices et de dévouement. Saint Jérôme nous a fait connoître Marcelle, Aselle, sa sœur, et leur mère Albine; Principia, fille de Marcelle; Paule, amie de Marcelle; Pauline, Eustochie, Léa, Fabiole qui vendit son patrimoine pour fonder le premier hôpital que Rome ait opposé aux monuments de sang et de prostitution : dans cette maison de miséricorde les descendantes des consuls servoient les pauvres et les étrangers, avant de venir mourir pauvres et étrangères dans la grotte de Bethléem. Accomplissement des choses! les femmes qui adorèrent les premières au fond des Catacombes, remplissent les dernières ces églises où elles amenèrent les pères, où elles ne peuvent retenir les fils. Elles pleurèrent au pied du Calvaire qui vit expirer la grande victime; elles pleurent encore au pied de ce Calvaire, mais celui qu'elles mirent au tombeau est remonté au ciel: il n'y a plus rien sur la croix, rien au saint sépulcre.

L'émancipation de la femme n'est pas encore totalement achevée, surtout en ce qui regarde l'oppression des lois : elle le sera dans la rénovation chrétienne qui commence.

L'ère des martyrs offre un spectacle extraordinaire : chez un même peuple des hommes et des

femmes couroient aux jeux publics dans l'éclat du luxe et l'enivrement des plaisirs : et d'autres hommes et d'autres femmes, consacrés à tous les devoirs, faisoient, en répandant leur sang, partie essentielle de ces jeux. L'âge héroïque du paganisme eut ses Hercules guerriers ; l'âge héroïque du christianisme enfanta ses Hercules pacifiques qui domptèrent une autre espèce de monstres, les vices, les passions, les erreurs : héros dont la victoire étoit non de tuer, mais de mourir.

De tous les grands fondateurs de religions, Jésus est le seul qui n'ait point été puissant par la naissance, les armes, la politique, la poésie ou la philosophie ; il n'avoit ni sceptre, ni épée, ni plume, ni lyre ; il fut pauvre, ignoré, calomnié, et le premier martyr de son culte. Ses apôtres souffrirent après lui ; leur supplice forma la chaîne qui unit la Passion aux Passions particulières renouvelées pendant quatre siècles. L'hostie spirituelle étoit venue remplacer l'hostie matérielle ; mais l'effusion du sang chrétien (qui étoit le sang même du Christ) ne se dut arrêter que quand l'holocauste païen disparut. Cela explique, d'après les fondements de la foi, la longueur des persécutions : il y eut des victimes chrétiennes à l'amphithéâtre, tant qu'il y eut des victimes païennes dans les temples;

l'immolation des premières continua en proportion de celle des secondes : Constantin et ses fils abolirent le sacrifice, et le martyre cessa ; Julien rétablit le sacrifice, et le martyre recommença.

Rendus habiles par le malheur, les chrétiens avoient perfectionnné l'art de secourir : point de ruses que la charité n'inventât pour pénétrer dans les cachots, pour corrompre les geôliers, c'est-à-dire, pour les faire chrétiens et les conduire avec leurs prisonniers à la mort. L'histoire du philosophe Pérégrin, qui se brûla à son de trompe et à jour marqué, nous a transmis une preuve inattendue de l'activité évangélique.

Pérégrin, en voyageant, s'étoit donné comme néophyte ; arrêté en Palestine, les chrétiens se hâtèrent de l'environner. Dès le matin des femmes, des veuves, des enfants assiégeoient la prison ; la nuit quelque prêtre s'introduisoit à prix d'argent auprès du philosophe. De toutes les cités de l'Asie affluoient des frères qui, par ordre de la communauté, venoient encourager le prisonnier. « C'est une chose inouïe, dit Lucien, que l'em-
» pressement de ces hommes : quand quelques-
» uns d'entre eux sont tombés dans le malheur,
» ils n'épargnent rien. Ces misérables se figurent
» qu'ils vivront après leur vie. Ils méprisent la

» mort, et plusieurs s'abandonnent volontaire-
» ment aux supplices [1]. »

Dix batailles générales, les dix grandes persécutions, furent livrées, sans compter une multitude d'actions particulières : les femmes brillèrent dans ces combats. Symphorien étoit conduit au martyre à Autun, dans les Gaules; sa mère lui crioit du haut des murailles de la ville : « Mon » fils, mon fils Symphorien, élève ton cœur en » haut; on ne te ravit pas la vie; on te la change » pour une vie meilleure [2]. »

Blandine, esclave, fut la dernière couronnée parmi les confesseurs de Lyon : elle subit les fouets, les bêtes, la chaise de fer embrasée; elle alloit à la mort comme au lit nuptial, comme au festin des noces [3].

Il y avoit en Égypte une autre esclave d'une rare beauté, nommé Potamiène; son maître, devenu amoureux d'elle, voulut d'abord la séduire, et ensuite la ravir de force : repoussé par

[1] Lucian. in Pereg.

[2] Nate, nate, Symphoriane, ... Sursum cor suspende, fili; hodiè tibi vita non tollitur, sed mutatur in melius. (Act. marty. in Symphor., p. 72. Parisiis, 1689.)

[3] Beata vero Blandina ultima omnium... festinat, exsultans, ovans, velut ad thalamum sponsi invitata, et ad nuptiale convivium. (Euseb., lib. IV, cap. 3, p. 539.)

la vertueuse fille il la livra au préfet Aquila, comme chrétienne. Le préfet invita Potamiène à céder aux désirs de son maître; sur son refus il la condamna à être plongée dans une chaudière de poix bouillante, et la menaça de la faire violer par les gladiateurs. Potamiène dit : « Par » la vie de l'empereur, je vous supplie de ne » pas me dépouiller et de ne pas m'exposer » nue. Que l'on me descende peu à peu dans la » chaudière avec mes habits. » Cette grâce lui fut accordée, et Marcelle sa mère subit le supplice du feu [1].

La dérision qui se mêloit à la cruauté débauchée, n'ôtoit rien à la gravité du malheur. Les sept vierges d'Ancyre, abandonnées à l'insolence de quelques jeunes hommes avant d'être noyées, ont effacé par un seul mot ce qui se pouvoit attacher d'étrange à l'infortune de leur vieillesse. La plus âgée ôta son voile, et montrant sa tête chenue au jeune homme : « Tu as peut-être une » mère *blanchie* comme moi. Laisse-nous nos » larmes et prends pour toi l'espérance [2].

Félicité, matrone romaine d'un rang illustre,

[1] Cum venerabili matre Marcellâ ignis suppliciis consummata est. (Euseb., lib. vi, cap. 5.)

[2] Velum raptìm discerpens ostendebat ei capitis sui canitiem : et has inquit reverere, fili, nam et tu forsetian

fut jugée à mort avec ses sept fils qu'elle encouragea à confesser hardiment.

Symphorose, de Tibur, avoit également sept fils; Adrien l'appela devant lui et l'exhorta à sacrifier; elle répondit : « Gétulius, mon mari, et » son frère Amantius, étoient vos tribuns, et ils » ont préféré la mort à vos idoles. » Symphorose, pendue par les cheveux, fut précipitée dans ces cascades qui avoient baigné les courtisanes et rafraîchi le vin d'Horace. Les sept fils suivirent leur mère [1].

Un des quarante martyrs de Sébaste avoit résisté à la double épreuve de la glace et du feu : les bourreaux, l'oubliant à dessein et le laissant sur la place, espéroient qu'il abjureroit : sa mère, le mit de ses propres mains dans le tombereau : « Va, dit-elle, mon fils! achève ton » heureux voyage avec tes compagnons, afin que » tu ne te présentes pas à Dieu le dernier [2]. »

matrem jam canam habes. Et nobis quidem miseris relinque lacrymas; tibi vero spem habe. (Act. mart. sincera, p. 360. Paris, 1689.)

[1] Aliâ vero die jussit Adrianus imperator simul omnes septem filios ejus sibi præsentari et ad trochleas extendi. (Acta. mart. sincera, p. 29.)

[2] O nate, inquit, perfice cum tuis contubernalibus iter beatum, ne unus desis illorum choro, de reliquis seriùs Domino præsenteris. (Act. sinc., p. 469. Veron., 1731.)

Il n'est rien de plus célèbre dans les Actes Sincères, que le martyre de Perpétue et de Félicité à Carthage. Perpétue, femme noble, étoit âgée de vingt-deux ans; son père et sa mère vivoient; elle avoit deux frères; elle étoit mariée et nourrissoit un enfant: Félicité étoit esclave et enceinte.

Le père de Perpétue, païen zélé, engageoit sa fille à sacrifier. « Après avoir été quelques jours » sans voir mon père (c'est Perpétue qui écrit » elle-même la relation du commencement de » son martyre) j'en rendis grâces au Seigneur, » et son absence me soulagea. Ce fut dans ce peu » de jours que nous fûmes baptisés : je ne de» mandai au sortir de l'eau, que la patience » dans les peines corporelles. Peu de jours après » on nous mit en prison; j'en fus effrayée, car » je n'avois jamais vu de telles ténèbres. La rude » journée [1]! un grand chaud à cause de la foule! » les soldats nous poussoient. Enfin je mourois » d'inquiétude pour mon enfant. Alors les bien» heureux diacres, Tertius et Pompone, qui nous » assistoient, obtinrent, pour de l'argent, que » nous pussions sortir et passer quelques heures » en un lieu plus commode dans la prison. Nous » sortîmes; chacun pensoit à soi : je donnois à

[1] O diem asperum!

» téter à mon enfant [1], je le recommandois à » ma mère ; je fortifiois mon frère ; je séchois de » douleur de voir celle que je leur causois : je » passai plusieurs jours dans ces angoisses. . .

» . . . .

» Le bruit se répandit que nous devions être » interrogés. Mon père vint de la ville à la » prison, accablé de tristesse ; il me disoit : ma » fille, prends pitié de mes cheveux blancs ! aie » pitié de moi [2] ! si je suis digne que tu m'ap- » pelles ton père, si je t'ai moi-même élevée » jusqu'à cet âge, si je t'ai préférée à tes frères, » ne me rends pas l'opprobre des hommes ! Re- » garde ta mère, regarde ton fils qui ne pourra » vivre après toi : quitte cette fierté de peur de » nous perdre tous ; car aucun de nous n'osera » plus parler, s'il t'arrive quelque malheur.

» Mon père s'exprimoit ainsi par tendresse, » me baisant les mains, se jetant à mes pieds, » pleurant, ne me nommant plus sa fille, mais » *sa dame* [3]. Je le plaignois, voyant que de toute » ma famille il seroit le seul à ne se pas ré- » jouir de notre martyre. Je lui dis pour le con-

[1] Ego infantem lactabam. (Act. sinc., p. 81.)

[2] Miserere, filia, canis meis : miserere patri ! (Act. sinc., p. 82.

[3] Et lacrymis non filiam sed dominam vocabat.

» soler : « Sur l'échafaud, il arrivera ce qu'il » plaira à Dieu : car sachez que nous ne sommes » point en notre puissance, mais en la sienne[1]. » » Il se retira contristé.

» Le lendemain, comme nous dînions, on vint » nous chercher pour être interrogés. Le bruit » s'en répandit aussitôt dans les quartiers voisins, » il s'amassa un peuple infini. Nous montâmes » au tribunal. . . . .

» Le procureur Hilarien me dit : Épargne la » vieillesse de ton père : épargne l'enfance de ton » fils : sacrifie pour la prospérité des empereurs. » Je n'en ferai rien, répondis-je. — Es-tu chré- » tienne ? me dit-il. Et je répliquai : Je suis » chrétienne[2]. Comme mon père s'efforçoit de » me tirer du tribunal, Hilarien commanda » qu'on l'en chassât, et il reçut un coup de ba- » guette ; je le sentis comme si j'eusse été frappée » moi-même, tant je souffris de voir mon père » maltraité dans sa vieillesse[3]. Alors Hilarien » prononça notre sentence, et nous condamna » tous à être exposés aux bêtes. Nous retournâ- » mes joyeux à la prison. Comme mon enfant

[1] Scito enim nos non in nostrâ potestate esse consti tutos, sed Dei.

[2] Christiana sum. (Act. sinc., p. 82 et 83.)

[3] Sic dolui pro senectâ ejus miserâ !

» avoit été accoutumé de me téter et de demeu-
» rer avec moi, j'envoyai aussitôt le diacre
» Pompone pour le demander à mon père :
» mais il ne le voulut pas donner [1], et Dieu
» permit que l'enfant ne demandât plus la ma-
» melle, et que mon lait ne m'incommodât
» plus. »

La relation de Perpétue finit à la troisième des visions qu'elle eut dans son cachot.

« Félicité étoit grosse de huit mois ; et voyant
» le jour du spectacle si proche, elle étoit
» fort affligée, craignant que son martyre ne
» fût différé, parce qu'il n'étoit pas permis
» d'exécuter les femmes grosses avant leur terme.
» Les compagnons de son sacrifice étoient sensi-
» blement tristes de leur côté, de la laisser
» seule dans le chemin de leur commune espé-
» rance [2]. Ils se joignirent donc tous ensemble
» à prier et à gémir pour elle, trois jours avant
» le spectacle. Aussitôt après leur prière les dou-
» leurs la prirent : et comme l'accouchement est
» naturellement plus difficile dans le huitième
» mois, son travail fut rude, et elle se plaignoit.
» Un des guichetiers lui dit : Tu te plains ; que

[1] Sed dare pater noluit.

[2] Ne tam bonam sociam quasi comitem solam in viâ ejusdem spei relinquerent.

» feras-tu quand tu seras exposée aux bêtes[1]?
» Elle accoucha d'une fille, qu'une femme chré-
» tienne éleva comme son enfant....... Les
» frères et les autres eurent la permission d'en-
» trer dans la prison et de se rafraîchir avec eux.
» Le concierge de la prison étoit déjà converti.
» Le jour de devant le combat on leur donna,
» suivant la coutume, le dernier repas que l'on
» appeloit le *souper libre*[2], et qui se faisoit en
» public : mais les martyrs le convertirent en
» une agape. Ils parloient au peuple avec leur
» fermeté ordinaire.................
» Remarquez bien nos visages, disoient-ils, afin
» de nous reconnoître au jour du jugement[3].

» Celui du combat étant venu, les martyrs
» sortirent de la prison pour l'amphithéâtre
» comme pour le ciel, gais, plutôt émus de
» joie que de crainte. Perpétue suivoit d'un
» visage serein et d'un pas tranquille, comme une
» personne chérie de Jésus-Chrit, baissant les
» yeux pour en dérober aux spectateurs la viva-
» cité[4]. Félicité étoit ravie de se bien porter de
» sa couche, pour combattre les bêtes. Étant

[1] Quid facies objecta bestiis ? (Act. sinc., p. 86.)
[2] Illa cæna ultima quam liberam vocant.
[3] Ut cognoscatis nos in die illo judicii.
[4] Vigorem oculorum dejiciens. (Act. sinc., p. 87.)

» arrivés à la porte, on les voulut obliger, suivant la coutume, à prendre les ornements de » ceux qui paroissoient à ce spectacle. C'étoit » pour les hommes un manteau rouge, habit » des prêtres de Saturne[1]; pour les femmes une » bandelette autour de la tête, symbole des » prêtresses de Cerès. Les martyrs refusèrent ces » livrées de l'idolâtrie. . . . .

» Perpétue et Félicité furent dépouillées et » mises dans des filets pour être exposées à une » vache furieuse. Le peuple en eut horreur[2] » voyant l'une si délicate et l'autre qui venoit » d'accoucher : on les retira, et on les couvrit » d'habits flottans. Perpétue fut secouée la première, et tomba sur le dos : elle se mit en son » séant, et voyant son habit déchiré par le côté, » elle le retira pour se couvrir la cuisse, plus » attentive à la pudeur qu'à la souffrance[3]. Elle » renoua ses cheveux épars, pour ne pas paraître » en deuil, et voyant Félicité toute froissée, elle » lui donna la main à fin de l'aider à se relever[4]. » Elles allèrent ainsi vers la porte Sana-Vivaria » où Perpétue fut reçue par un cathéchumène

[1] Viri quidem sacerdotum Saturni.

[2] Horuuit populus.

[3] Ad velamentum femorum adduxit, pudoris potius memor quam doloris.

[4] Sed manum ei tradidit et sublevavit illam.

» nommé Rustique. Alors elle s'éveilla comme » d'un profond sommeil et commença à regarder » autour d'elle, en disant : Je ne sais quand on » nous exposera à cette vache? On lui dit ce qui » s'étoit passé : elle ne le crut que lorsqu'elle vit » sur son corps et sur son habit des marques de » ce qu'elle avoit souffert [1]. Elle fit appeler son » frère et s'adressant à lui et à Rustique, elle » leur dit : demeurez fermes dans la foi ; aimez » vous les uns les autres et ne soyez point scan- » dalisés de nos souffrances. . . . .
» Le peuple demanda qu'on les ramenât au mi- » lieu de l'amphitéâtre. Les martyrs y allèrent » d'eux-mêmes après s'être donné le baiser de » paix [2]. Félicité tomba en partage à un gladia- » teur maladroit qui la piqua entre les os et la fit » crier, car ces exécutions des bestiaires demi- » morts, étoient l'apprentissage des nouveaux » gladiateurs. Perpétue conduisit elle-même à » sa gorge la main errante du confecteur [3]. »

Dans cette même Carthage qui rappeloit tant

[1] Quando, inquit, producimur ad vaccam nescio..... non prius credidit nisi quasdam notas vexationis in corpore et habitu suo recognovisset. (Act. sinc., p. 590.)

[2] Osculati invicem ut martyrium per solemnia pacis consummarent.

[3] Inter costos puncta exululavit . . . . . et errantem dexteram tirunculi gladiatoris ipsa in jugulum suum posuit. (Act. sinc., p. 88.)

d'autres souvenirs, Cyprien remporta la palme due à son éloquence et à sa foi ; ce premier Fénélon eut la tête tranchée : il se banda lui-même les yeux ; Julien, prêtre, et Julien, diacre, lui lièrent les mains ; ses néophytes étendirent des linges pour recevoir son sang.

Long-temps avant lui Polycarpe, qui gouvernoit l'église de Smyrne depuis soixante-dix ans, et qui avoit été placé par l'apôtre Jean, fit d'après l'ordre du consul son entrée sur un âne dans sa ville épiscopale, comme le Christ dans Jérusalem. Le peuple crioit : « C'est le doc- » teur de l'Asie, le père des chrétiens, le des- » tructeur de nos dieux ; qu'on lâche un lion » contre Polycarpe. » Cela ne se put, parce que les combats de bêtes étoient achevés. Alors le peuple cria tout d'une voix : « Que Polycarpe » soit brûlé vif. »

Le bûcher préparé, Polycarpe ôta sa ceinture et se dépouilla de ses habits. On le vouloit clouer au bûcher comme son maître à la croix ; il déclara que cette précaution étoit inutile et qu'il demeureroit ferme ; il fut donc simplement attaché : il ressembloit à un belier choisi dans le troupeau comme un holocauste agréable et accepté de Dieu[1]. Le vieillard regarda le ciel et dit :

[1] Tanquam aries insignis et immenso grege delectus, ut holocaustum gratum et acceptum Deo.

« Dieu de toutes les créatures je te rends
» grâces! Je prends part au calice de la passion
» de ton Christ, pour ressusciter à la vie éternelle.
» Je te bénis, je te glorifie par le Pontife, Jésus-
» Christ ton fils bien aimé, à qui gloire soit ren-
» due, à toi et à l'Esprit saint, dans les siècles à
» venir. Amen [1]. »

Quand il eut dit, le feu fut mis au bûcher; les flammes se déployèrent autour de la tête du martyr comme une voile de vaisseau enflée par le vent [2]. Ses actes portent qu'il ressembloit à de l'or ou de l'argent éprouvé au creuset [3] et qu'il exhaloit une odeur d'encens ou d'un parfum vital [4]. Le confecteur chargé d'achever les bêtes blessées perça Polycarpe; il sortit tant de sang des veines du vieillard qu'il éteignit le feu [5].

[1] Deus totius creaturæ, tibi gratias ago. In calice passionis Christi tui particeps fiam in resurrectionem vitæ æternæ. Te laudo, te benedico, te glorifico per Jesum Christum dilectum tuum filium pontificem : gloria nunc et in secula seculorum. Amen. (Euseb., Eccl. hist., lib. IV, p. 73.)

[2] Tanquam velum navigii ventorum flatibus turgescens, caput martyris undique obvallat. (Ibid.)

[3] Tanquam aurum et argentum in camino ignis ardore probatum. (Ibid.)

[4] Fragrantem odorem indè hauriebamus, velut ex thure odorifero, aut quam vitalio aromate. (Ibid.)

[5] Tanta cruoris copia effluxit ut ignem prorsùs extingueret. (Euseb., hist., lib. IV, c. 14, p. 72.

Pothin, évêque de Lyon, âgé de plus de quatre-vingt-dix ans, foible et infirme, fut battu, foulé aux pieds, traîné dans l'arène et rejeté dans la prison où il rendit l'esprit. Ses compagnons de souffrances sembloient, au milieu des supplices, se guérir d'une plaie par une plaie nouvelle; les exécuteurs, en les tourmentant, avoient moins l'air de bourreaux qui font des blessures que de médecins qui les pansent; tant ces confesseurs étoient joyeux. Plusieurs d'entre eux, du fond des cachots où on les replongea avant de leur donner le coup de la mort, écrivirent en grec le récit de leur martyre. La lettre portoit cette suscription : *les serviteurs de Jésus-Christ, qui demeurent à Vienne et à Lyon, en Gaule, aux frères d'Asie et de Phrygie qui ont la même foi et la même espérance dans la rédemption : paix, grâce et gloire de la part de Dieu, le Père, et de Jésus-Christ notre seigneur* [1].

Je ne vous parlerai point du martyre de séductions, employé après l'inutilité des menaces

[1] Servi J. C. qui Viennam et Lugdunum Galliæ incolunt, fratribus in Asiâ et Phrygiâ qui eamdem nobiscum redemptionis fidem et spem habent, pax, gratia et gloria, a Deo patre et Christo Jesu domino nostri sit vobis. (Euseb., hist., lib. v, cap. 1, p. 84.

et des douleurs : dignités, honneurs, fortune, voluptés même essayées par de belles femmes, furent sans succès comme les lions et le feu.

Il y a de la puissance dans le sang : ces générations de l'âge héroïque chrétien qui subjuguèrent les classes industrielles, enfantèrent les générations de l'âge philosophique chrétien, qui conquirent à leur tour les hommes de l'intelligence. Cet âge philosophique n'est pas séparé brusquement de l'âge héroïque; il prend naissance dans celui-ci; ses premiers génies enseignent et meurent sur l'échafaud, mais leur doctrine règne et triomphe dans leurs successeurs, quand l'ère des confesseurs est passée. Le christianisme philosophique ne détruisit pas non plus le christianisme héroïque, mais les sacrifices s'accomplirent d'une autre façon dans les combats contre les hérésiarques, ou sous le fer des Barbares.

ÉCLAIRCISSEMENTS.

SUR ATTILA.

Le nom d'Etzel n'est évidemment que la forme teutonique du nom caucasien Attila. Les imprimés et les manuscrits ne varient point sur ce nom, trop connu des Romains pour qu'ils pussent l'altérer, et dont la composition et l'euphonie n'avoient rien d'étranger à leur oreille. Vous les voyez au contraire varier sans cesse dans les noms que leur ouïe saisissoit mal et pour lesquels leur alphabet n'offroit pas de lettres composées. Ainsi ils écrivoient Gaiseric, Geiseric, Gizeric, Genseric, etc. Le nom même de *Hun* s'altère; on le trouve souvent écrit *Chun :* les partisans de l'origine chinoise des Huns pourront en tirer une de ces inductions empruntée des langues, dont on fait aujourd'hui trop de cas. La science étymologique peut sans doute jeter quelque jour sur l'histoire, mais elle a aussi ses systèmes souvent plus propres à brouiller les origines qu'à les démêler. Le philologue Brigant dé-

montroit doctement que tous les idiomes de la terre dérivoient du bas-breton; il lui paroissoit très-probable qu'Adam et Ève parloient dans le paradis terrestre la langue qu'on parle à Quimper-Corentin; seulement il ne savoit pas au juste si c'étoit avant ou après leur péché.

Pour revenir au nom d'Attila, la syllabe *la* n'est pas dans ce nom une adjonction latine: je ferai voir que les anciennes langues barbares avoient une foule de mots terminés par la voyelle *a*. Etzel est si peu le nom primitif d'Attila que même, dans un chant de l'Edda, il est écrit *Attil*, en omettant la voyelle finale; je citerai ce chant, quand je parlerai de la poésie des peuples septentrionaux.

Quoi qu'il en soit, on lira avec un extrême plaisir les notes suivantes sur le poëme des *Nibelüngen*, je les dois à la politesse et à l'obligeance de S. E. M. Bunsen, digne et savant ami de M. Niebuhr, ministre de S. M. le roi de Prusse à Rome, et dont une triste prévoyance de l'avenir m'a fait cesser trop tôt d'être le collègue.

NOTES

COMMUNIQUÉES PAR S. EX. M. BUNSEN.

Le poëme épique germanique, connu sous le titre de « Der Nibelunge Not », c'est-à-dire « la fin tragique (ou les malheurs) des Nibelongs », doit sa forme actuelle à un des premiers poètes de la fin du douzième ou du commencement du treizième siècle : il n'est pas sûr que ce poëte fut *Wolfram von Eschenbach*, selon l'opinion générale, ou *Heinrich von Ofterdingen*, comme le croit M. Auguste-Guillaume de Schlegel.

Le nom des *Nibelungen* est absolument ignoré. Le pays des *Nibelungen* (ce qui paroît signifier pays des brouillards) pourroit bien être la Norwége; mais, dans le poëme, les héros de la Bourgogne sont eux-mêmes appelés les Nibelungen.

Les personnages historiques qui se trouvent dans le poëme sont les suivans :

I. *Cinquième et sixième siècles.*

1. *Etzel :* c'étoit le nom original d'Attila (+ 455), comme l'a déjà remarqué Jean Müler dans son

histoire de la Suisse (I, 7, note 30). Ce nom signifie peut-être le prince de la Wolga, car ce fleuve est appelé Etzel par les Tartares. Entre les vassaux d'Etzel paroît le grand roi des Ostrogoths, Thédoric (+ 527), appelé dans le poëme Dietrich de Bern (Vérone). D'après l'histoire, il ne naquit que quatre ans avant la mort d'Attila. Le poëme connoît encore *Irnfrid,* probablement *Hermenfrid,* roi de Thuringe, qui avoit pour épouse la nièce de Théodoric; et le roi des Ostrogoths, Vitiges, appelé *Wittich* (+ 542).

2. A côté de ces personnages des cinquième et sixième siècles se trouve le margrave Rudiger de Pechlarn, personnage historique vivant vers la moitié du dixième siècle. Il étoit margrave du pays au-dessous de l'Ens (en Autriche).

Le poëme nomme *Blodel,* frère du roi des Huns, que l'histoire appelle *Bleda.*

3. *Gunther,* roi des Bourguignons, résidant à Worms, frère de Chriemhild, épouse de Sigfrid: Prosper Aquitanus a écrit ce qui suit en 431 :

« Gundicarium Burgundionum regem, intra Gallias habitantem, Actius bello obtinuit, pacemque ei supplicanti dedit; quâ non diù potitus est, siquidem illum Huni *cum populo suo ac stirpe* deleverunt. »

Le nom du frère *Giselher* se trouve dans un document du roi Gundobald, de l'an 517, parmi les rois de Bourgogne. Parmi les chevaliers de sa cour, *Volcher* rappelle le nom de *Talco,* qui assassina

(en 577) Chilperich par ordre de Bunhild, sa belle-sœur.

4. *Sigfrid,* l'Achille du poëme, invulnérable comme le héros grec, à l'exception d'un seul endroit : Sigfrid vainqueur des Nibelongs, d'un dragon et de la reine d'Ijenland, l'amazone Brunhild, qui devint épouse du roi Gunther et reine de Bourgogne. Son père, nommé *Sigmunt,* est roi des Pays-Bas (*Niderlant*), et réside à Santen, sur le Bas-Rhin.

Il est remarquable que le monument sépulchral du roi Siegbert (qui n'est qu'une autre manière d'écrire le même nom), élevé à Soissons dans l'église de Saint-Médard que ce prince avoit bâtie, montre le dragon sous les pieds du roi. La vie de ce malheureux prince offre encore une ressemblance avec celle du héros du poëme, en ce qu'il vainquit, comme Sigfrid, les Saxons et les Danois, et qu'il fut assassiné (en 575) à l'instigation de sa belle-sœur Frédégonde, comme Sigfried, par les suggestions de Brunhild. Siegbert étoit roi d'Austrasie, dans laquelle se trouve *Santen. Guntran,* qui paroît être le même nom que Gunther ou *Gundar,* étoit son frère. Enfin la femme de Siegbert s'appelle *Brunehild,* fille du roi des Visigoths, Atanahild d'Espagne, qui fut assassinée en 613. La version de l'histoire du poëme, dans l'Edda, nomme Sigurd (Sigfrid) le premier époux de Brunehild.

Voilà tous les personnages du poëme : quelques-uns rappellent des noms, d'autres la vie et les

faits d'hommes illustres chez les Bourguignons, les Francs et les Goths des cinquième et sixième siècles, à l'exception du margrave Rudiger, qui appartient à un cercle postérieur du neuvième et du dixième siècle : je citerai maintenant les principaux noms historiques de ces deux derniers siècles.

II. *Neuvième et dixième siècles.*

Le poëme nomme les *Russes* qui paroissent sur la scène en 862, les Hongrois et les Huns qui s'y montrent, d'après l'opinion ancienne, en 900. Entre les personnages qui accueillent les Bourguignons lorsqu'ils se rendent par la Bavière et l'Autriche chez Attila, en Hongrie, se trouve l'évêque *Piligrin* ou *Pilgerin de Passau* (en Bavière). C'est le grand apôtre des Hongrois. Il fut évêque d'une partie de Hongrie et d'Autriche, depuis 971 jusqu'à 991. Les Bourguignons le trouvent à Passau : il y reçoit *Chriemhild* comme sa nièce.

Onzième et douzième siècles.

Au onzième siècle seulement peut appartenir la mention des Polonois, et au *douzième,* celle de la ville de *Vienne,* bâtie en 1162.

Le grand génie de ce douzième siècle, qui sut réunir ces éléments épiques, tels qu'ils s'étoient formés dans le cours de l'histoire des peuples germaniques,

en attachant les héros de plusieurs époques au principal événement de l'histoire des Bourguignons, la défaite du roi Gunther par les Huns; ce grand génie, dis-je, a donné à son récit la couleur du moyen âge féodal et chevaleresque. Le poëme n'est donc historique, à proprement parler, que pour ce temps même, et ne présente des époques antérieures que l'image transmise par la tradition populaire. Ainsi la cour de Gunther est celle d'un prince du douzième siècle : l'armure des héros, et toute la vie sociale, est celle du même temps : les Huns du cinquième siècle vivent comme les Hongrois du onzième.

Les notices détaillées sur l'origine et l'histoire de ce poëme épique (auquel on peut, avec beaucoup de probabilité, rapporter le passage célèbre de la vie de Charlemagne « (Item barbara et antiquissi- » ma carmina, quibusveterum regum actus et bella » canebantur, scripsit memoriæque mandavit) », ont été recueillies par les savants *frères Grimm*, dans leur journal, le *Deutsche Walder*. La meilleure dissertation sur son importance nationale et sa beauté épique est de M. *Aug.-G. Schlegel*, dans le Musée germanique (Deutsches Museum), publié par M. *Frédéric Schlegel*.

La première édition, faite en 1757 par *Bodmer*, fut dédiée à Frédéric le Grand, au génie duquel n'échappa point la grandeur de la conception de ce poëme qui ne fut cependant apprécié par la nation qu'au commencement de notre siècle.

Publié successivement par *Hagen* et *Zeune*, il a été dernièrement imprimé, d'après le manuscrit le plus ancien, avec un tatent de critique éminent, par le célèbre philologue de Berlin, M. *Lachmann*.

Une traduction françoise de ce poëme, que les *Goëthe* et les *Schlegel* ont trouvé digne du nom de l'Iliade germanique, une traduction faite dans le style simple et naïf des chroniques, et précédée d'une notice historique et d'une analyse qui feroit ressortir la sublimité de la conception et les beautés de détail de cette Épopée, obtiendroit un succès général. Elle demanderoit cependant un homme très-versé dans la littérature allemande ancienne, pour bien comprendre la langue dans laquelle le poëme original est écrit.

EXTRAIT

DU POËME DES NIBELUNGEN,

Écrit en 4316 strophes de quatre vers rimés (espèce d'alexandrins) divisé en quarante *aventures*.

Gunther, fils de Danckart et d'Ute, roi de Bourgogne, résidant à Worms, avoit deux frères, *Gernot* et *Giselher,* et une sœur objet de leurs soins, nommée *Chriemhild;* leur cour étoit la première de ce temps, et les plus célèbres chevaliers y servoient : la jeune princesse étoit également célèbre dans tout le monde par sa beauté et la noblesse de son cœur. Elle eut un songe : elle rêva que, tenant dans ses mains un faucon, deux aigles se précipitoient sur lui et le tuoient. Sa mère lui expliqua ce songe : le faucon signifioit un noble chevalier qu'elle auroit pour époux, et qu'elle perdroit par une mort violente.

En ce temps-là, il y avoit à Santen un héros qui, par sa beauté et sa bravoure, surpassoit tous les chevaliers : *Sigfrid*, fils de *Sigmunt* et de *Sigelint*. Après avoir tué un dragon, dont le sang le rendit invulnérable, à l'exception d'un endroit

entre les deux épaules, après avoir vaincu les frères Nibelong et Schilbong, propriétaires d'un trésor, il alla à la cour de Worms pour demander la main de Chriemhild. *Hagen*, le premier des chevaliers du roi, s'y opposoit; mais Sigfrid ayant rendu deux grands services au roi, le roi lui promit de lui donner sa fille en mariage.

Le premier service fut de combattre les puissants ennemis de Gunther, les Saxons et les Danois : le second fut de l'aider à vaincre la célèbre amazone *Brunehild*, reine d'Isenlant; elle obligeoit tous ceux qui venoient demander sa main, de combattre trois fois avec elle; ils perdoient la tête s'ils étoient vaincus; ils obtenoient la reine pour épouse, s'ils réussissoient à la vaincre. Jusqu'ici tous avoient péri : Gunther auroit eu le même sort, si Sigfrid ne l'avoit assisté invisiblement : un habit magique, qu'il avoit enlevé à un nain, *Albrich*, gardien du trésor des Nibelongs, lui procura cet avantage.

Brunehild vaincue, fut emmenée à Worms, où l'on célébra les noces de Gunther et de Sigfrid. La fière Brunehild ne permit pas à Gunther d'user de ses droits : lorsqu'il s'approcha d'elle, elle le lia, et lui fit promettre de n'attenter jamais à sa virginité. Mais Sigfrid aida encore son beau-frère à vaincre la belle amazone : ils attachèrent une nuit Brunehild sans qu'elle s'en aperçût; elle cria merci, et devint dès lors épouse obéissante de Gunther.

Dans la lutte avec Brunehild, Sigfrid lui enleva sa ceinture et l'emporta : cette ceinture fut la première cause de son malheur et de la chute de toute la maison de Bourgogne.

Chriemhild, ayant découvert cette ceinture, tourmenta son mari par sa jalousie, jusqu'à ce que celui-ci, dans un moment de foiblesse et contre la parole donnée à Gunther, trahit le mystère : il donna la ceinture de Brunehild à sa femme, qui, de son côté, lui promit de la garder secrètement.

Quelque temps après, les deux princesses se rendirent à l'église; Brunehild ne voulut pas permettre à l'épouse de Sigfrid, qui avoit été présentée comme vassale de Gunther, d'entrer à côté d'elle. Chriemhild offensée, lui montra la ceinture, et l'appela concubine de son mari. Brunehild jura de tirer vengeance de cet affront ; elle accusa Sigfrid de s'être vanté d'avoir joui des faveurs de la reine : celui-ci prouva son innocence par un serment public. Le roi étoit satisfait, mais la reine appela Hagen, qui lui promit de la venger par la mort de Sigfrid. Il communiqua son dessein aux princes et au roi, qui céda aux insinuations du traître et aux larmes de sa femme. Hagen feignit la plus grande amitié pour Sigfrid, et, voyant Chriemhild, qui n'oublioit point son rêve, inquiète sur le sort de son mari, il lui promit de ne s'éloigner jamais de lui, en ajoutant toutefois que cela paroissoit assez inutile, puisque le héros était invulnérable. Alors Chriemhild révéla à

Hagen le point vulnérable, et marqua, par une croix rouge, l'endroit entre les épaules où le sang du dragon n'avoit pas pénétré.

Le succès de la trahison étant assuré, on arrangea une chasse sur une île du Rhin; et, lorsque le héros alla se désaltérer à une fontaine dans la forêt, Hagen le perça : il fit placer le corps inanimé de Sigfrid devant la porte de Chriemhild, qui le lendemain fut épouvantée de ce spectacle lorsqu'elle sortit de ses appartements.

La première partie du poëme se termine ici. Chriemhild vécut dans le deuil le plus profond pendant treize années, pleurant la perte de son mari et le trésor des Nibelongs qu'on lui avoit enlevé.

Etzel, roi des Huns, ayant entendu parler de la gloire de Sigfrid et de la beauté de sa veuve, résolut, après la mort de sa première femme, *Helche,* de demander la main de Brunehild. L'idée de se remarier, et surtout à un païen, effraya Chriemhild : elle ne céda que lorsqu'un des vassaux allemands d'Etzel, le margrave Rudiger, lui promit de ne l'abandonner jamais, de l'aider à venger l'assassinat de son premier mari et l'enlèvement du trésor de Nibelongs.

Chriemhild épousa le roi des Huns, qui la reçut à Vienne. Sa douleur continua, et sa soif de vengeance contre Hagen s'accrut. Elle feignit de mourir du désir de revoir ses parents. Etzel, pour la consoler, lui promit d'inviter toute la cour des

Bourguignons à venir la voir. Günther fut ainsi invité : Hagen lui conseilla de ne pas y aller, mais le roi partit avec mille soixante chevaliers et neuf mille de ses gens.

Arrivés au Danube, Hagen se fit prédire l'issue du voyage par les nymphes du fleuve, auxquelles il enleva leurs habits : elles lui déclarèrent que tous devoient périr dans cette expédition, hors le chapelain du roi. Hagen, pour faire mentir la destinée, précipita le prêtre dans le fleuve : mais celui-ci fut sauvé miraculeusement. Alors Hagen brisa le seul vaisseau sur lequel ils avoient traversé le Danube, et annonça à ses compagnons qu'ils ne retourneroient plus chez eux.

Etzel reçut ses hôtes avec cordialité : mais la reine ne cacha pas sa fureur contre Hagen. Elle tenta de le faire tuer lui seul : n'ayant pu réussir, elle résolut de les faire périr tous. Tandis que les héros de Bourgogne étoient assis à un banquet, le maréchal du roi arriva, tout ensanglanté, avec la nouvelle que ses neuf mille soldats avoient été massacrés par Blodel, frère d'Etzel, qu'il venoit de tuer. Hagen se lève, abat la tête du jeune prince, fils d'Etzel et de Chriemhild, assis à la table, et se retire avec les autres Bourguignons au château qui leur avoit été assigné pour demeure. Les Huns envoyés par la reine, ne pouvant pas y pénétrer, mirent le feu aux quatre coins de la forteresse : les chevaliers de Bourgogne étouffèrent l'incendie sous les cadavres des ennemis, et ranimèrent leurs forces

épuisées en buvant du sang, d'après le conseil de Hagen, ce qui leur donna une rage et un courage invincibles.

Le lendemain, Rudiger et Théodoric cherchèrent en vain à obtenir le libre retour des Bourguignons : Chriemhild voulut la tête de Hagen, mais le roi refusa fortement de le livrer à sa vengeance. Rudiger, dont la fille devoit épouser le prince Giselher de Bourgogne, fut forcé, comme vassal d'Etzel, de renouveler l'attaque : après une scène attendrissante entre ce prince et Hagen auquel il donna son bouclier (touché de l'héroïsme de son ennemi qui lui demanda ce dernier signe de son estime), il attaqua les héros de Bourgogne : le prince Gernot tomba entre ses mains : enfin lui et Giselher périrent au même moment en combattant corps à corps l'un contre l'autre.

Les gens de Rudiger furent tous tués. Lorsque les vassaux de Dietrich, roi des Amelongs (Ostrogoths), apprirent cette nouvelle, ils demandèrent la permission d'enlever le corps du margrave. Le roi Gunther étoit disposé à le leur donner, mais Volkner et Hagen exigèrent d'eux de venir le reconnoître parmi les autres morts. Ainsi commença une querelle qui eut pour suite un nouveau combat, où tous les hommes de Ditrich, envoyés vers les Bourguignons, restèrentsur la place.

Le grand prince des Amelongs s'avança alors avec Hildebrandt, le plus brave de ses compagnons. Il pria le roi de se livrer à lui avec le peu de héros,

qui vivoient encore : sous cette condition il promit de sauverleur vie.

Les fiers Bourguignons refusèrent de se rendre ; le héros des Ostrogoths vainquit le roi et Hagen, l'un après l'autre, et les emmena liés devant Chriemhild, en l'exhortant à respecter leur vie. Chriemhild parla d'abord à Hagen seul, en lui promettant la vie sauve, s'il vouloit lui dire ce qu'étoit devenu le trésor des Nibelongs. Hagen refusa de trahir le secret tant que son roi vivroit. Chriemhild lui fit montrer aussitôt la tête de Gunther. En la voyant, Hagen lui dit qu'il avoit prévu sa cruauté, et qu'il avoit voulu la pousser jusqu'au meurtre de son propre frère : il lui déclara qu'elle ne sauroit jamais le secret, que maintenant lui seul possédoit, après la mort de tous les princes de Bourgogne.

A ces mots Chriemhild saisit un glaive, et fit voler la tête du héros, Hildebrandt, compagnon de Dietrich, à qui la garde de Hagen étoit confiée, saisi d'horreur assomma la reine. Ainsi périrent les Bourguignons, et Etzel resta seul avec Dietrich pour pleurer les morts.

J'ajouterai à ces notes, communiquées par S. Exc. M. Bunsen, que les Allemands ont une tragédie d'Attila de Warner. Il existe une Vie d'Attila

écrite dans le douzième siècle, par Juvencus Cœcilius Calanus Delmaticus, et une autre Vie écrite dans le seizième, par Olaüs, archevêque d'Upsal. Il a paru dernièrement en Allemagne une histoire des Huns.

FIN DU TOME DEUXIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

ÉTUDE SECONDE.

ÉTUDE TROISIÈME.

ÉTUDE QUATRIÈME.

ÉTUDE CINQUIÈME.

ÉCLAIRCISSEMENTS.

FIN DE LA TABLE DU TOME DEUXIÈME.




NOV 2 1936
Digitized by Google

